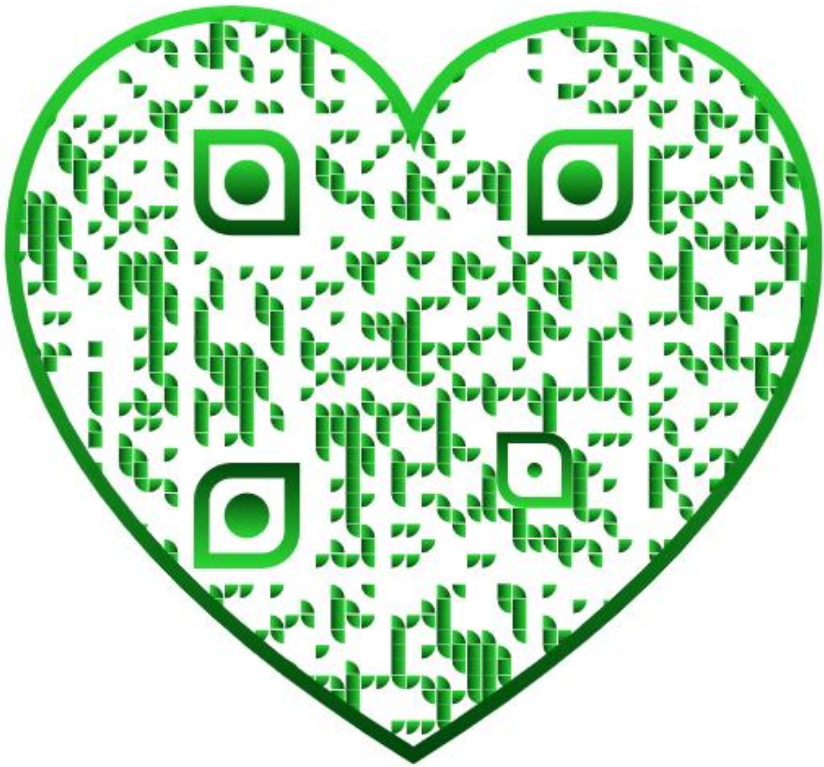
Madison
HATHAWAY

6

Amour et Faux semblants



Madison
HATHAWAY
6
Amour et
Faux
semblants

Dédicace

Amour et Faux-Semblants

• Madison Hathaway •

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Impression à la demande
—

Dépôt légal auprès de la BNF : mars 2024
ISBN : 978-2-494286-16-0

Toute ressemblance avec des personnages et/ou des événements existants ou ayant existé serait purement fortuite.

À tous mes proches, pour m'avoir portée par leur affection et leur attention.

À ma correctrice, pour son travail toujours aussi précis.

À Marie-Cécile, pour tous ses précieux conseils « techniques » sur la riche période victorienne.

Pour me contacter :

• madisonhathaway.auteure@gmail.com
• FB : Madison Hathaway
• Instagram : madisonhathaway_auteure

Il n'y a pas de charme égal à la tendresse du cœur.

Jane Austen – *La nouvelle Emma* –

Avant de commencer,

en bonus

Avant de passer à la suite, téléchargez dès maintenant en pdf offert, le roman feel-good écrit par Madison, « L'atelier de réparation des âmes brisées », en cliquant sur le lien ci-dessous :

https://madisonhathaway-auteure.systeme.io/feel-good

Chapitre 1

Lundi

- Monsieur Elmer -

Depuis qu'Ophélie est avec nous, ça a fait changer des choses. C'est une sacrée gamine ! Elle maîtrise l'œuvre de Shakespeare à la perfection. Elle est même capable de remplacer au dernier moment une actrice ou un acteur, pour peu qu'il soit malade ou trop pris de boisson pour assurer son rôle.

Elle a déjà endossé le rôle d'une jeune fille, d'une vieille femme, d'un jeune dandy ou d'un vieillard avec sa canne. Elle est incroyable dans sa façon de se glisser dans la peau d'un personnage ou d'un autre. Postures, voix, gestes, traits du visage, elle modifie tout et le tour est joué ! On n'y voit que du feu !

Je me rappelle encore le jour où je l'ai trouvée camouflée entre les balles de foin de nos chevaux. C'était à l'entrée de l'hiver, il y a six mois, et elle claquait des dents, malgré tout ce foin qui l'entourait. Je n'ai jamais su depuis combien de temps elle était là, ni à quel moment elle était montée. Et à ce moment-là, je ne savais même pas comment elle s'appelait.

Par contre, lorsque j'ai sorti ma fourche pour la déloger de là et la chasser, ma fille Stella a couru vers moi en hurlant et m'a interdit de toucher le moindre cheveu de cette passagère clandestine.

« Tu ne la chasses pas ! m'avait-elle dit. Si elle part, je pars aussi. Et tu sais ce que tu perdras si je vous quitte. Alors, nous allons la garder avec nous et dans quelques semaines tu me remercieras. »

Et elle avait eu raison, ma fille. J'ai découvert bien vite que non seulement cette Ophélie – même si ce n'est pas là son vrai nom – avait une pratique étonnante de notre auteur fétiche, mais qu'en plus de cela elle possédait également un don indéniable pour l'écriture.

Elle a créé deux pièces depuis son arrivée ici, qui sont à mon sens d'une grande qualité. Et nous allons d'ailleurs jouer dès ce soir la plus courte des deux, afin de la tester sur un public qui aime la littérature. Nous jouons pour un cercle littéraire qui nous reçoit une fois par an, pour participer à leur réunion festive de début d'année. Cet événement commence par une représentation de notre troupe, puis se poursuit par un repas, auquel nous sommes tous conviés.

Nous sommes à pied d'œuvre, prêts à jouer cette pièce, qui à mon sens, allie qualité d'écriture, humour et observation du genre humain.

Les personnages ont une dimension parfaitement bien travaillée et chacun a une place bien précise qui va à merveille avec l'intrigue et l'enchaînement des actes.

Ophélie est sur les charbons ardents et Stella n'en finit plus de répéter son rôle et de chauffer sa voix.

Ma femme Lydia s'est échinée à faire des costumes magnifiques. Elle y a travaillé jour et nuit pendant des semaines !

Quant à moi, qui suis depuis des années responsable des décors, j'avoue que je me suis aussi pris au jeu, en confectionnant des paysages et des intérieurs superbes, afin de servir au mieux le jeu des acteurs !

Dès que nos hôtes sont tous en place, je peux enfin taper les trois coups et m'atteler à l'ouverture des rideaux...

Ce soir-là, notre troupe a vraiment donné tout ce que chacun avait dans le ventre. Il n'y a eu aucune fausse note, aucun oubli de texte, aucune erreur des machinistes. Tout a été parfait.

Et lorsque la dernière syllabe a été lâchée, il va de soi que toutes nos oreilles étaient tendues vers nos spectateurs, et nos cœurs arrêtés, dans l'attente du verdict...

Et tout à coup, après un silence bien trop long à notre goût, les applaudissements ont commencé à monter, pour finir par en faire trembler les murs de la grande salle du cercle littéraire !

Des applaudissements accompagnés de cris et de « bravo » hurlés pour couvrir les bruits des mains battantes. Incroyable !

Ni moi ni les autres ne pouvions réaliser que ces applaudissements s'adressaient à nous. À nous !

Nous avons eu droit à plusieurs rappels et pour finir, j'ai dû fermer les rideaux et ne plus les rouvrir, car nous étions tous épuisés ! Nous sommes ensuite passés de derrière la scène au devant.

Et c'est là que ces messieurs du cercle littéraire ont accouru vers moi. Ils étaient encore tout excités de l'ovation faite à la pièce et à ses acteurs.

— Monsieur Elmer ! dites-nous tout, me lâche le président du cercle. Dites-nous qui est le fabuleux auteur de cette pièce. Le connaissons-nous ?

Fichtre ! Je n'avais pas imaginé un tel engouement ! Je ne peux pas donner le nom d'Ophélie, c'est impossible ! Si je dis que cette pièce a été écrite par une femme, nous allons perdre toute crédibilité et toutes nos chances de nous faire connaître grâce à l'aide de ces messieurs.

Et pourtant je repense à Ophélie en train de me regarder avec ses yeux brillants de bonheur, à la fin de la représentation. Comment faire pour ne pas la trahir ?

— Je parie, dit un des membres du cercle, qu'il s'agit d'un auteur

célèbre qui s'est essayé à un nouveau genre d'écriture et aura pris un autre nom de plume.

— Fadaises ! lâche un troisième. Je suis persuadé que c'est un tout jeune talent, mais qui ne va pas rester méconnu bien longtemps !

Tous se tournent alors vers moi, les visages lumineux et curieux.

— Alors ! ! ! Que diantre, ne nous laissez pas souffrir plus longtemps ! Qui est donc cet auteur ? Que nous lui fassions une haie d'honneur !

— Eh bien, je...

Ophélie me regarde, le visage éclatant. Elle semble si heureuse de la réussite de sa pièce ! Mais soudain, elle semble vouloir se cacher et me fait un signe, me signifiant ainsi de ne pas parler d'elle. Pourquoi veut-elle rester dans l'ombre ?

— … je... c'est-à-dire que...

— Eh bien, voilà notre homme de théâtre qui bégaie, à présent !

Tous éclatent de rire, se tapant sur les épaules les uns des autres.

— Messieurs, je... eh bien, l'auteur, c'est...

— Oui ?

— C'est moi, messieurs, finis-je par lâcher dans un soupir.

Tous les rires s'arrêtent et un silence épais s'installe. Les visages sont tous tournés vers moi, y compris ceux de la troupe.

Ophélie me sourit, dissimulée derrière un décor, et semble m'encourager du regard. C'est à n'y rien comprendre !

Les membres du cercle, eux, se mettent alors à éclater de rire et le président se plante devant moi.

— Enfin, Elmer, votre humour est infaillible, mais non, ce n'est pas vous qui avez écrit cette pièce.

Je me redresse alors, me disant que le vin est tiré et qu'il faut le boire !

— Bien sûr que c'est moi ! Vous me pensez donc incapable d'écrire une telle pièce ?

— Oh... non, Elmer. C'est juste que... vous n'aviez jamais parlé de votre projet d'écrire ce genre de pièce. D'habitude vous écrivez dans un tout autre style, et nous sommes très...

— Oui, ajoute un autre, nous avons juste été très surpris.

— Eh bien voilà, c'était là mon but, vous surprendre !

Tous se taisent un instant, puis se mettent à trinquer dans ma direction.

— Longue vie à notre nouvel auteur, dans ce cas ! Longue vie à Monsieur Elmer !

Je vois Ophélie au loin, qui me sourit et me remercie d'un signe de la main.

Me voilà doublement rassuré. Ophélie est heureuse et les membres du cercle littéraire ont cru à mon mensonge.

Chapitre 2

Lundi

- Ophélie -

Le quotidien est difficile au sein de cette troupe de théâtre ambulante. Je dois m'habituer à vivre dans des conditions bien souvent extrêmement rustiques. Je partage une roulotte avec mon amie Stella et sa jeune sœur, Luna. Nous dormons même toutes les trois dans un seul lit. Jamais je n'aurais imaginé vivre un jour dans de telles conditions, connaître le froid, le manque d'hygiène, et parfois la faim.

Pourtant, je crois que jamais je n'ai été aussi heureuse qu'en ce moment. Ou au moins, aussi peu malheureuse. Pour la première fois de ma vie, je peux enfin faire ce qui me plait le plus : écrire des pièces de théâtre !

Mon amie Stella m'a sauvé la vie en m'emmenant avec elle pour partager sa vie de bohème. Monsieur Elmer, son père, a accepté ma présence au sein de sa troupe de saltimbanques, grâce à l'insistance de son épouse, l'adorable Madame Lydia, et surtout, grâce à Stella, qui m'a cachée le temps que nous soyons assez loin de chez moi.

Monsieur Elmer est un brave homme. Et même si en me découvrant, il a bougonné, menacé de faire demi-tour, aujourd'hui je suis toujours parmi eux, et cela depuis plus de six mois ! Il a pourtant parfaitement conscience qu'il prend des risques démesurés en m'accueillant parmi eux. Il pourrait être lourdement condamné si par malheur, on venait à me retrouver au sein de sa troupe.

Je dois donc prendre maintes et maintes précautions afin de ne pas attirer l'attention sur moi, mais cela ne me coûte pas vraiment.

J'ai choisi de me faire appeler Ophélie en référence à l'Ophélie de Hamlet, la célèbre pièce de mon auteur favori, Shakespeare. Personne, hormis Stella et ses parents, ne connait mon véritable nom.

J'ai aussi abandonné mon épaisse chevelure blonde, au grand désespoir de Luna qui adorait me coiffer. Mais ce n'est qu'un faible sacrifice, et je lui ai demandé de me teindre en brune, pour me donner l'allure d'une vraie gitane.

Vêtue de couleurs chamarrées, et parfois lourdement maquillée, je me fonds parfaitement dans la petite troupe et je ne crains plus d'attirer l'attention sur moi lors de nos représentations théâtrales.

Pourtant, je sais que la tournée me rapproche à nouveau des terres de ma famille, et je crains d'être reconnue alors que nous serons sur scène, surtout si la pièce est jouée sur les domaines d'amis de mes parents. Mais qui imaginerait que cette comédienne, brune et si sûre d'elle sur scène, serait autre chose qu'une saltimbanque, habituée à vivre sur les routes et courant les cachets ?

Toutefois, en accord avec Monsieur Elmer, lorsque le risque sera trop grand, je resterai en coulisse, et j'éviterai de me montrer.

Mais ce soir, ce n'est pas le cas, nous sommes en représentation sur un domaine suffisamment éloigné du Devon, et pour la première fois, la troupe va présenter ma pièce ! D'habitude, nous jouons celles écrites par Monsieur Elmer, ou certaines de Shakespeare.

J'ai toujours adoré cet auteur, je connais nombres de ses écrits par cœur et je prends un plaisir immense à les déclamer sur scène.

Mais ce soir, Monsieur Elmer m'a fait l'immense plaisir et l'honneur de choisir ma première pièce de théâtre. Je lui suis tellement reconnaissante de me faire confiance ! C'est comme un rêve devenu réalité. Ce soir, et pour la première fois, les comédiens joueront *ma* pièce !

C'est une histoire qui est dans la tradition des tragédies shakespeariennes, mais avec une touche de comédie et de légèreté qui, je l'espère, amusera les spectateurs.

Tandis que les comédiens se préparent et répètent leur texte, je sens l'excitation et l'appréhension me submerger. Et si ma pièce ne plaisait pas ? Et si les comédiens se faisaient huer et recevaient fruits et légumes pourris, comme cela arrive parfois ? Je ne supporterais une telle honte ! Est-ce que Monsieur Elmer acceptera que je reste parmi eux ? Que deviendrai-je s'il me chassait de la troupe ?

— Ne sois pas si anxieuse, Ophélie. Ta pièce rencontrera le succès dès ce soir, crois en mon expérience, me dit Madame Lydia en posant sur moi un châle rouge et or.

— J'aimerais avoir votre certitude, Madame Lydia. Mais je ne peux m'empêcher d'être inquiète… J'espère qu'ils connaissent tous leur texte, je crains que…

— Ne vous inquiète pas et laisse les autres se préparer, tu leur communique ton anxiété. Ils ont besoin de se concentrer. Les dés sont jetés, alors va donc observer les spectateurs qui attendent dans la salle, il y a bon nombre de femmes, et c'est de très bon augure. Le romantisme de ta pièce va les enchanter, et je ne doute pas que cela se terminera par une salve d'applaudissements.

Madame Lydia a raison, je dois laisser les comédiens se concentrer. Après les avoir encouragés une dernière fois, je quitte donc les roulottes où ils se préparent pour rejoindre Monsieur Elmer dans la

salle mise à notre disposition.

Je me glisse derrière le lourd rideau qui cache les pièces du décor. Comme d'habitude, Monsieur Elmer a fait un travail formidable avec Esteban, un solide espagnol qui l'aide à mettre en place les meubles et rouleaux de toiles peintes qui servent de décor à nos spectacles.

Le travail d'installation terminé, il leur faut encore aller se farder et endosser leurs costumes de scène, car eux aussi jouent dans ma pièce.

Dissimulée derrière le rideau, j'observe Stella déambuler parmi les spectateurs pour leur proposer de leur lire les lignes de la main, ou de tirer les cartes.

Soudain, je sens mon sang se figer car je viens de reconnaître parmi les invités, une amie de ma mère, accompagnée de sa fille et de son mari, lui-même un proche de mon père.

Je les connais depuis des années, ils pourraient fort bien me démasquer malgré mes cheveux plus courts et bruns. Affolée, je quitte précipitamment la salle et me heurte à Esteban qui revient en tenue de scène.

— Où cours-tu comme ça, belle Ophélie ? dit-il en me saisissant par les épaules.

— Je dois partir ! Je ne peux pas rester ! C'est impossible, laisse-moi donc passer !

Je tremble et jette des regards inquiets autour de moi. Esteban me fixe, les sourcils froncés. Il ne desserre pas son emprise, m'empêchant de le contourner et de m'enfuir.

— Je ne sais pas ce qui t'effraies autant, ma belle, mais parmi nous, tu ne crains rien. Et tu ne montes pas sur scène ce soir. Alors, reste dans les coulisses et profite donc du spectacle. Tu ne vas tout de même pas rater la première représentation de ta pièce ?

Le ton posé d'Esteban me ramène à la raison. En étant prudente et discrète, je n'ai effectivement aucune raison d'avoir peur. Je me reprends et lisse ma robe pour me donner une contenance.

— Tu as raison… pardonne-moi. Cela doit être le trac, l'angoisse de la première, dis-je avec un sourire forcé.

— Oui, ça doit être ça, dit-il pensif.

Je m'éloigne et rejoins Monsieur Elmer et les autres comédiens qui arrivent et se mettent en place. Les trois coups résonnent et le rideau rouge s'écarte doucement. Les premiers mots que j'ai écrits sont alors déclamés par les comédiens…

Le spectacle se déroule à merveille, j'entends parfois des éclats de rire, ou des exclamations d'émotions quand la tension est à son comble. Toute crainte a disparu et je suis sur un nuage, murmurant les répliques en même temps que les comédiens.

Quand le rideau se referme sur la dernière scène, une seconde puis deux, trois, quatre, cinq s'écoulent lentement... trop lentement... Puis une salve d'applaudissements retentit dans la salle. Des cris et des sifflets jaillissent, je sens l'émotion me submerger, tandis que les comédiens saluent à n'en plus finir un auditoire conquis. Soudain, dans le brouhaha, j'entends crier « L'auteur ! On veut l'auteur ! ».

Monsieur Elmer me regarde alors avec un large sourire et me tend la main pour que je le rejoigne. C'est alors que surgit près de lui, l'ami de mon père, celui que j'avais aperçu avec son épouse.

Apeurée, je secoue la tête, et recule dans la pénombre du décor, refusant son invitation.

Ma pièce est un succès, mais je ne peux pas me dévoiler. Si je le fais, s'en sera fini de moi…

Chapitre 3

Lundi

- Elmer -

Après les compliments des membres du cercle littéraire et les échanges chaleureux avec certains spectateurs habitués de notre petite troupe, le retour à la réalité est moins agréable. Je suis quasiment convoqué par Lydia pour venir expliquer la raison pour laquelle je me suis approprié l'écriture de la pièce que nous venons de jouer.

Tous finissent tout de même par comprendre que je ne pouvais pas avouer l'identité d'un auteur qui est en fait une femme ! Cela nous aurait desservis plus que mis en avant, même s'il est évident que les écrits d'Ophélie méritent largement d'être reconnus !

Ophélie vient même vers moi pour me rassurer et me dire qu'elle me sait honnête et passionné autant par le jeu d'acteur que par l'écriture de nouvelles pièces.

— Et puis, Monsieur Elmer, je vous suis si reconnaissante d'avoir accepté de me garder parmi vous. C'est aussi parce que je suis avec vous tous que j'ai pu écrire cette pièce. Au milieu d'une troupe de théâtre, on ne peut rêver mieux.

— Ne t'inquiète pas ma petite Ophélie, un jour viendra où les femmes pourront elles aussi écrire sous leur propre nom. Mariées ou pas !

— Je vous remercie, Monsieur Elmer !

Stella la serre aussitôt dans ses bras et toutes les deux se lancent dans ces messes basses dont elles ont l'habitude. Je dois avouer que cela m'agace un peu, même si j'ai compris dès le début que quelque chose les unit toutes les deux. Un de ces secrets qu'on ne partage sans doute pas.

Lydia est au courant de certaines choses, j'en suis sûr, mais elle ne sait pas tout non plus, c'est évident.

Lorsque Ophélie me jette un dernier regard souriant, je perçois une forme de soulagement dans son attitude. Peut-être un jour connaitrai-je enfin la raison pour laquelle j'ai retrouvé cette jeune fille blottie dans le foin de mes chevaux !

En tout cas, dans quelques heures, après une courte nuit de sommeil, nous allons remballer tout notre matériel et reprendre la

route.

Nous entamons notre tournée de représentations la plus rémunératrice. Avec le printemps qui arrive, nous allons pouvoir jouer autant en extérieur que dans les châteaux et maisons bourgeoises où nous sommes attendus pour jouer nos nouveautés.

De mars à septembre, nous tâchons de cumuler les représentations afin de mettre de côté le plus d'argent possible. Au creux de l'hiver, les occasions de monter sur scène sont beaucoup moins nombreuses.

Tiens ! Il faudra que je parle à Ophélie de l'idée d'une pièce se déroulant au cœur de Noël. Cela pourrait nous apporter du monde...

— Alors, patron ! Vous êtes perdu dans vos rêveries de renommée ?

— Esteban ! Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

— Je cherche Ophélie.

Je le regarde avec insistance.

— Occupe-toi plutôt de commencer à réunir les pièces du matériel pour nous faire gagner du temps demain matin !

— Patron !

— Et cesse donc de m'appeler ainsi !

— Monsieur Elmer, tout le monde fête notre succès et moi je dois faire le manutentionnaire ?

— Tu m'agaces un peu trop souvent, Esteban. Méfie-toi.

— Vous me renverriez ?

— Va savoir.

— Vous avez trop besoin de moi, Monsieur Elmer.

Je le regarde partir vers les coulisses, tapant une main par-ci une main par-là. Je trouve qu'il tourne beaucoup autour d'Ophélie, et même si c'est un gentil garçon, je suis bien content que Stella veille sur elle.

Après tout, je ne sais pas qui est notre jeune protégée, mais j'ai bien compris qu'elle fuit quelque chose et qu'elle n'est pas issue d'un milieu où l'on manque d'argent. La robe et la capeline qu'elle portait le jour où je l'ai découverte trahissent à elles seules les origines aisées de leur propriétaire.

Je ne voudrais pas me retrouver en situation plus que délicate si cet Esteban au sang chaud avait la mauvaise idée d'aller fricoter de trop près avec la jeune Ophélie. Il faudra que j'insiste auprès de Stella pour qu'elle se méfie de l'intérêt d'Esteban pour notre protégée.

Je repense à notre succès de ce soir et je me dis qu'Ophélie est vraiment la meilleure chose qui nous soit arrivée depuis longtemps.

Je m'apprête à rejoindre ma troupe, qui est en train de fêter dignement la représentation de ce soir dans les coulisses, avant d'aller comme il se doit saluer les spectateurs et membres du cercle littéraire.

En effet, après ces représentations pour des particuliers argentés, les

hôtes aiment voir de près les acteurs, sans leur maquillage. Pour certains des hôtes c'est parfois comme si en se mêlant aux acteurs, ils approchaient des animaux étranges venus d'autres pays...

En passant le long des rideaux, j'entends des voix que je connais bien, celles de trois membres du cercle littéraire.

— Vous le croyez, vous, que c'est bien lui qui a écrit cette pièce ?

— Pas le moins du monde ! répond un autre. À mon sens c'est bien trop fin et trop délicat pour lui.

— C'est vrai, confirme un troisième. Ses pièces fourmillent toujours de bonnes idées, mais pas avec cette finesse dans l'analyse des personnages.

— Tout à fait ! Les pièces d'Elmer sont formidables, mais pas avec cette écriture. C'est presque comme si...

— Comme si quoi ? demande la première voix.

— Vous allez me prendre pour un imbécile, mais j'ai cette idée qui ne veut pas me quitter et qui me souffle à l'oreille que cette façon d'écrire pourrait bien être celle... d'une femme...

— Ah ! répond la deuxième voix. C'est exactement ce que je me suis dit, mais je n'osais pas en parler.

— Hum hum, conclut la première voix, dans ce cas qui pourrait être l'auteur, ou plutôt l'autrice de ce texte ?

Mais je n'en saurai pas plus, car en grand maladroit que je suis je viens de faire tomber un vase en m'approchant du rideau. Mais en bon acteur que je suis aussi, je râle aussitôt contre ma maladresse, comme si j'arrivais à l'instant.

Un des hommes écarte le rideau et tous les trois se retrouvent face à un Elmer qui a mis genoux à terre, mesure l'étendue des dégâts et ramasse les morceaux. Je lève mon visage vers eux, affichant une mine dépitée.

— Je dois avoir un peu trop arrosé notre modeste succès de ce soir, dis-je en riant.

— Relevez-vous donc, Monsieur Elmer, dit un homme en me tendant sa main.

— Mais chut, Messieurs, de grâce ! Sinon, mon épouse va m'attraper et je risque de passer une nuit à l'auberge des dos tournés !

Les trois hommes éclatent de rire en me regardant partir.

Au moins, ils m'ont cru.

Mais nous allons devoir nous méfier, si ces trois fouineurs veulent en savoir plus !

Chapitre 4

Lundi soir

- Stella -

Je ne comprends pas pourquoi Ophélie a refusé d'endosser la paternité de la pièce, surtout après le beau succès de ce soir. J'ai bien vu que Papa allait la présenter comme l'auteur et qu'il s'est ravisé au dernier moment. Est-ce pour cela qu'elle n'est pas avec nous et s'est réfugiée dans notre roulotte ? Je suis en colère contre mon père, et décide de quitter la fête pour rejoindre mon amie.

Alors que je m'attendais à retrouver une Ophélie folle de rage ou en pleurs, j'ai en face de moi une femme radieuse, qui ne cesse de sourire et s'active pour ranger nos costumes de scène.

— Enfin, Meredith ! Tu veux bien m'expliquer ce qui vient de se passer ?

— Attention, Stella ! Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler comme ça !

— Mille pardon *dame Ophélie*, dis-je en faisant une révérence. Qu'est-ce qui s'est passé ce soir ?

— Un succès ! Un vrai succès ! Tu te rends compte, ma chère Stella, que les gens ont adoré ma pièce ?

Elle virevolte et tape dans ses mains comme une enfant.

— Pour ce que tu en retires, dis-je en haussant les épaules. Tu n'es même pas montée sur scène quand l'auteur a été appelé !

— Tu ne comprends pas ! Je ne pouvais pas, Stella. C'était bien trop risqué pour moi.

— Mais nous sommes encore si loin de chez toi, tu ne risquais rien.

— Tu te trompes, j'ai reconnu des amis de mes parents parmi les spectateurs. Je ne pouvais pas me permettre de me montrer.

Je pousse un long soupir. Cela me désole de voir mon amie privée des honneurs auxquels elle avait droit. Et voir mon père se pavaner parmi les bourgeois et les nobles, saluant comme un coq, et acceptant les éloges sans vergogne me met hors de moi.

— Je sais ce que tu penses, Stella. Mais cela n'a pas d'importance pour moi… du moins, pas ce soir. Je suis tellement heureuse que ma pièce ait eu un tel succès. C'est inespéré. Et je n'écris pas pour ces fanfaronnades de fin de pièces.

— C'est parce que tu es une femme ! Les hommes ne nous respectent pas, et quand elles écrivent quelque chose, les femmes n'ont aucun succès.

— Si, certaines ont du succès, mais elles écrivent dans des genres

mineurs comme la littérature pour enfants, ou les romans d'amour. Les autres empruntent des noms d'hommes. Ton père a malheureusement raison. Mais qu'importe, ce soir, je suis heureuse, et ça, malgré ta mauvaise humeur ! dit-elle en m'embrassant.

Je la regarde esquisser quelques pas de danse dans l'espace étroit de notre roulotte et s'effondrer en riant sur nos couchettes. Je souris malgré moi.

— À la bonne heure ! Elle sourit !

Je me jette sur elle et nous roulons ensemble sur le lit, en riant sous nos chatouilles.

Échevelée, je me redresse et tente de remettre de l'ordre dans ma chevelure.

— C'est quand même injuste…

— Chut ! Pas ce soir ! Ce soir, nous faisons la fête !

— Et j'ai ce qu'il faut pour cela, dit Esteban en surgissant dans notre roulotte, deux bouteilles de vin dans les mains. Je vous cherchais toutes les deux.

— Tu nous as fait peur, espèce d'âne, dis-je en frappant son torse puissant. Il me saisit les poignées et m'attire contre lui.

— Attention, ma tigresse, on ne s'attaque pas sans risque à l'animal qui sommeille en moi.

Puis il me repousse gentiment et arrache avec les dents le bouchon en liège d'une bouteille avant de le recracher à terre et de tendre la bouteille à Ophélie.

— Allez, mesdemoiselles, ce soir, on boit au succès de cette nouvelle pièce que nous allons ajouter à notre tournée ! Je bois à l'auteur, quel qu'il soit, à son talent, et à sa beauté.

Le regard qu'il lance à Ophélie est sans équivoque et je me sens tenaillée par la jalousie. Ophélie ne semble toutefois pas y accorder d'importance, et me tend la bouteille, les yeux brillants.

— Et moi je bois à celle sans qui tout cela ne serait jamais arrivé ! Mon amie, ma sœur de cœur…

Je lance un regard de défi à Esteban qui me sourit l'air narquois.

Nous passons malgré tout un très bon moment et vidons les deux bouteilles de vin, excellent par ailleurs.

— Ce vin est très bon, ça nous change de la piquette que ton père nous sert chaque jour.

— Que tu es pourtant bien aise de boire, mais je ne manquerais pas de dire à mon père…

Esteban se redresse brusquement et nous fait signe de nous taire. Nous tendons l'oreille, les sens aux aguets, bien qu'émoussés par l'alcool. Ophélie pouffe de rire, mais Esteban, les sourcils froncés, lui intime de se calmer.

Je tends l'oreille et entends des chuchotements et des ricanements.

Des ricanements d'hommes, je devine qu'ils entrent dans les roulottes.

— Elle est où, la diseuse de bonne aventure ? lance l'un d'eux.

— Je lui tirerais bien les cartes moi aussi, glousse un autre.

Je sens Ophélie se raidir contre moi, tandis qu'une vague de colère me submerge. Ces hommes bien nés, je les déteste tous. Ce ne sont que des porcs qui prennent toutes les filles comme moi pour des prostituées dont ils pourraient disposer selon leur bon plaisir. Je me redresse et m'apprête à aller en découdre avec ces sales types, quand Esteban m'arrête d'un geste et m'ordonne de rester cachée dans la roulotte.

— Si ça se passe mal pour moi, tu pourras toujours sortir tes griffes, ma tigresse, me souffle-t-il dans l'oreille. Il me glisse dans les mains un poignard, mais je sors le mien et l'exhibe fièrement sous ses yeux.

— Pas besoin, mon chaton, j'ai ce qu'il me faut.

Il me regarde et caresse doucement ma joue. Puis, avec un sourire carnassier, il sort sans bruit de la roulotte.

Dieu qu'il me plaît cet homme ! Si seulement il n'en pinçait pas autant pour ma belle Ophélie…

Tapies l'une contre l'autre, nous entendons quelques bruits sourds et des cris étouffés, puis plus rien. Je prie silencieusement pour que rien de grave ne soit arrivé à Esteban. Ce n'est pas la première fois qu'il nous défend contre des messieurs trop entreprenants. Mais aucun n'était encore venu nous agresser jusque dans nos roulottes. Nous sommes souvent en butte à des mains baladeuses ou des baisers volés. Parfois, certaines se laissent faire contre rémunération, mais mon père a vite fait de les chasser de la troupe. Il n'entend pas que ses comédiennes soient confondues avec ces filles de mauvaise vie comme c'est trop souvent le cas dans notre profession. Sa troupe doit être irréprochable et il n'accepte aucun écart !

J'entends la voix de mon père et celles d'hommes que je n'identifie pas. Des cris puis le silence. Je me décide à me glisser hors de la roulotte quand Esteban surgit devant nous, une nouvelle bouteille dans la main, et le regard triomphant. Sa chemise blanche est tachée de sang, sur les bras, mais cela ne semble pas le gêner.

— Mon Dieu, Esteban ! Tu es blessé ! s'écrit Ophélie qui sort de sous notre lit une boîte où elle prend des bandes et une bouteille d'antiseptique.

Tandis qu'elle soigne notre héros, je passe près de lui et après lui avoir mis une tape vigoureuse dans le dos, je sors rejoindre mon père. De toute façon, je ne peux pas lutter contre Ophélie. Inutile de le regarder la dévorer des yeux, l'air énamouré.

— Que s'est-il passé ?

Mon père se tourne vers moi, il est visiblement fâché.

— Ah, te voilà ! Combien de fois vous ai-je dit de ne pas rester seules ! Heureusement, les pères de ces garnements sont intervenus et cela s'est bien terminé.

— Ces garnements ?

— Tu sais ce que je veux dire, soupire-t-il.

Je ne le sais que trop. Quand une fille du peuple est agressée, et surtout quand c'est une comédienne, les agresseurs ne risquent pour ainsi dire rien. Pire, ils seraient même victimes de créatures qui leur auraient fait perdre la tête.

— Esteban était avec nous.

— Je sais, et il les a bien rossés. Mais certains n'ont pas apprécié de voir leur fils humilié par un comédien, fût-il aussi fort qu'un taureau. Il va nous falloir repartir très vite, peut-être même ce soir. Envoie moi Esteban, qu'il vienne nous aider à tout démonter. Nous levons le camp cette nuit.

Chapitre 5

Mardi

- Ophélie -

Partagée entre l'excitation due au succès de ma pièce et l'angoisse après l'agression dont nous aurions pu être victimes, Stella et moi, je ne parviens pas à trouver le sommeil.

Nous avons dû partir dans la précipitation et cela a malheureusement gâché mon bonheur. Cette violence dont sont si souvent victimes les femmes, et je suis bien placée pour en avoir conscience, me ramène à mon passé, et je suis incapable de m'endormir. Des souvenirs violents reviennent me hanter et avec eux, la litanie des regrets et des remords. Parviendrai-je un jour à oublier ce passé si douloureux ?

Si Esteban n'avait pas été avec nous, nous aurions pu connaître le pire. Si j'avais été plus prudente, si je ne m'étais pas isolée dans ma roulotte, cela ne serait pas arrivé. Je secoue la tête pour chasser toutes ces idées noires, inutile d'imaginer ce qui n'est pas arrivé.

Allongée sur ma couchette, j'entends la respiration calme de Stella, et celle plus agitée de Luna. La petite est fâchée de ne pas avoir un vrai rôle dans ma pièce. Simple figurante, elle se sent frustrée et cela me chagrine. Il faudra que je remédie à cela et que j'intègre une soubrette avec un rôle plus conséquent pour elle.

Je l'imagine bien en servante un peu effrontée et pleine d'entrain. Elle pourrait incarner le parfait personnage secondaire, et devenir la confidente du personnage de premier plan.

Je sens déjà affluer toutes sortes d'idées et de mots pour les traduire, et je suis pressée de pouvoir les poser sur le papier ! Et si je me levais pour écrire tout cela avant que j'ai oublié les phrases qui se forment dans ma tête ? Je sors un pied de sous notre courtepointe...

Mon Dieu ! Il fait bien trop froid pour que je quitte le lit que je partage avec Stella et Luna. Leur chaleur corporelle, mêlée à la mienne, me réchauffe confortablement.

La roulotte avance doucement, et j'entends le halètement d'Hadès, le chien d'Esteban, un imposant mastiff, qui ne doit plus nous quitter d'une semelle, sur ordre d'Elmer. Il trottine à côté de notre roulotte, et je finis par m'endormir, bercée par la respiration de mes amies.

Au petit matin, épuisée par ma nuit agitée, je reste pelotonnée dans la chaleur des couvertures tandis que Stella s'active déjà autour du feu

qui réchauffe l'eau de nos ablutions.

Esteban est revenu de la rivière, chargé de seaux remplis d'eau et prépare du café pour tout le monde.

Il fait très froid et les membres de la troupe s'agglutinent autour du feu. Les premières plaisanteries et les rires fusent. Je me sens bien au sein de cette troupe, même si le manque de confort et le froid comme ce matin me pèsent un peu, je suis heureuse d'être une des leurs. Pour rien au monde je ne retournerais chez moi, auprès de mes parents.

Je me décide enfin à sortir de ma couchette, et laisse Luna continuer à dormir.

— Ah ! Tu te décides à sortir du lit ? me lance Stella, moqueuse, en me faisant une place auprès d'elle.

Elle me tend un bol rempli de café et y ajoute du sucre et du lait.

— Ophélie, quand tu auras fini, rejoins-moi dans ma roulotte, me lance Elmer en passant derrière moi.

Je ne suis pas habituée à entendre Monsieur Elmer me parler d'une façon aussi laconique, presque sèche.

Stella me regarde en souriant.

— Ne t'inquiète pas, après le triomphe de ta pièce, hier soir, mon père va te manger dans la main !

Malgré le ton rassurant de Stella, je ne peux m'empêcher de ressentir une certaine appréhension en allant rejoindre Monsieur Elmer dans sa roulotte.

Il m'accueille avec Madame Lydia, qui tricote en silence dans un renfoncement.

— Tout d'abord, je voulais que tu saches que je ne suis pas du tout à l'aise avec ce qu'il s'est passé hier soir. Je suis désolé que tu n'aies pas pu être présentée comme l'auteur de ta pièce.

— Vous savez que je ne pouvais pas prendre de risque…

— Je sais, je sais, m'interrompt-il. Il sera toujours temps de rétablir la vérité plus tard. Je voulais te voir mon enfant, car notre tournée nous ramène dans ta région, et les risques vont être de plus en plus grands.

Je baisse la tête, soudain anxieuse. Que va-t-il donc m'annoncer ?

— Tu sais que tu as tout mon soutien, et que je ferai tout pour empêcher ta famille de te remettre la main dessus. Mais tu sais aussi que je prends de gros risques et à travers moi, c'est la survie de toute la troupe qui est mise en péril.

Je sens mon sang se glacer et lève des yeux inquiets vers lui.

— Tu n'as pas bientôt fini, Elmer ? s'agace sa femme en reposant ses aiguilles à tricoter. La petite va croire que tu veux qu'elle nous quitte.

Elle se tourne vers moi.

— Ne t'inquiète pas ma chérie, il n'est pas question de cela.

— S'il te plaît Lydia ! s'énerve Monsieur Elmer. Laisse-moi mener

cette conversation avec Meredith comme je l'entends.

— Ophélie ! le reprend fermement sa femme.

Il lève les yeux au ciel et pousse un long soupir.

— Évidemment, il n'est pas question de te renvoyer de la troupe. Tu nous es précieuse, encore plus aujourd'hui que tu nous as écrit une pièce à succès, ajoute-t-il avec un clin d'œil. Mais à partir de maintenant, je ne veux pas que tu sortes seule. Tu devras toujours être accompagnée de Stella et d'Esteban. Et lorsque nous serons installés sur un domaine pour des représentations, tu devras être très discrète et éviter de te montrer. Je sais que je t'en demande beaucoup, ma petite fille, mais si tu es reconnue, je ne veux pas être jeté en prison. Tu comprends ?

— Je comprends parfaitement, Monsieur Elmer. Ce qui s'est passé hier soir a sonné comme un avertissement pour moi. Et je ne veux rien faire qui puisse vous mettre en danger, vous et tous les autres.

— Alors c'est parfait ! Ici, pour le moment, nous ne risquons rien. Demain soir, nous devons donner une représentation chez des bourgeois que ta famille ne connaît probablement pas. Mais restons prudents. Allez, va rejoindre les autres. Hâtez-vous de terminer de manger et de faire vos ablutions, nous devons reprendre la route au plus vite si nous voulons arriver avant la nuit à notre campement. Une nuit sur place et nous serons demain matin à pied d'œuvre là où nous sommes attendus.

Je rejoins Stella qui m'attend, assise avec Esteban près du feu. Son air anxieux dément son optimisme initial. Je m'installe à côté d'eux.

— Ça va aller, princesse ? me demande Esteban.

— Oui, je suis seulement consignée dans ma roulotte pour les six mois à venir, dis-je en souriant. Rien de grave.

Esteban me regarde longuement et hoche la tête.

— Rien de grave ?

— Non, je t'assure. Je vais prendre le temps d'écrire une nouvelle pièce, et peut-être améliorer la première. Je pense intégrer un nouveau personnage pour Luna. Elle ne demande que ça !

— OK, si tu le dis, soupire-t-il en se redressant. On lève le camp, les filles, alors dépêchez-vous de vous faire belles.

Alors que je rejoins ma roulotte, je surprends un conciliabule entre Monsieur Elmer et Esteban. Ils s'interrompent dès que je m'approche.

Je suis pourtant suffisamment près pour déceler de la gêne dans le regard de Monsieur Elmer et de la colère dans celui d'Esteban.

Qu'est-ce qui pourrait bien créer cette tension entre deux hommes qui s'entendent pourtant si bien d'habitude ?

Chapitre 6

Mercredi matin

- Horacio -

Face à la mer, je me sens toujours bien. Elle me permet d'oublier un peu ce qui me met parfois le cœur à l'envers. Mais ça ne dure jamais longtemps.

Heureusement, ce soir, ce sera pour moi jour de fête ! Père et Mère ont accepté que j'organise dans notre manoir la venue d'une troupe de théâtre qui va nous apporter une soirée de rêves et de jolis mots.

Père et Mère connaissent mon amour des livres et du théâtre en particulier, mais ils sont loin d'imaginer que je m'essaie régulièrement à déclamer des tirades entières, passant d'un côté de mon bureau à l'autre, pour jouer un personnage et celui qui lui répond ! S'ils voyaient cela, ils tomberaient aussitôt d'apoplexie !

Mais pour ce soir, j'ai réussi à convaincre Mère que recevoir une troupe de théâtre et convier des amis au spectacle était la dernière chose en vogue. C'est à la famille qui trouvera à exhiber la troupe la plus demandée. Il faut dire que l'amour de mère pour les beaux textes a amplement défendu ma cause !

Pour l'heure, mes parents ont accepté que je déniche une troupe de qualité, mais pas trop onéreuse. Après tout, ils ne savent pas encore si cela peut présenter un intérêt quelconque pour les affaires de Père.

Mère a pris soin de dresser la liste des invités : des amis de la famille, que Père lui a indiqués et dont il prend plaisir à être jalousé ; des clients de Père, afin de les divertir et les amadouer pour de nouveaux contrats ; des représentants importants de l'Église.

Je sais bien que Père a validé ma proposition uniquement pour se faire briller aux yeux de tous. Mais peu importe, car moi, je vais pouvoir approcher de près des acteurs de théâtre !

— Horacio ! Encore en train de rêvasser ?

Ma sœur, l'aînée de nous trois, a le don de vous surprendre et de vous extirper de vos meilleurs moments de rêveries !

— Janice ! Que fais-tu là ?

— Mère voudrait te voir. Tu dois t'occuper des derniers préparatifs de ta folie de ce soir.

— Ma... folie, dis-tu ?

— Voyons, Horacio, à part Père et Mère, personne n'est dupe ! Tout le monde sait que c'est surtout pour toi que tu as organisé cette soirée.

— Ah bon ?

— Oui ! Tiburce et moi avons parfaitement compris ton petit jeu.

— Ah, parce que mon frère et ma sœur sont donc « tout le monde » ?

— Tu as parfaitement compris ce que je veux dire !

— Si tu le dis...

— Au lieu de jouer avec les mots, dépêche-toi. Mère t'attend !

— Eh bien moi, il se trouve que j'adore jouer avec les mots !

Janice part devant et je lui emboîte lentement le pas.

Notre sœur, à Tiburce et moi, est revenue vivre aux côtés de nos parents, après son veuvage et ses manigances ratées pour épouser son beau-frère, un homme charmant, qui en a préféré une autre, bien plus amène que ma sœur. Je ne peux pourtant m'empêcher d'éprouver pour elle de la tendresse, ses efforts de chaque jour pour se faire aimer me briseraient le cœur si je me mettais à y penser trop souvent. Je ne sais pas d'où lui vient ce besoin de se faire aimer de tous, mais ce qui est certain c'est que cela la pousse bien souvent à des maladresses dont elle est la seule à faire les frais.

Depuis son retour, et même si Mère et elle n'ont jamais pu se supporter, elles œuvrent toutes les deux à essayer de trouver un riche mari pour Janice. Mais les prétendants ne se bousculent pas à notre porte !

J'imagine que Mère a également vu dans le spectacle de ce soir une occasion de présenter Janice à quelques bons partis.

— Ah ! Mon fils ! Vous voilà enfin. Allez donc vérifier dans le grand salon que tout se présente bien. La troupe vient d'arriver.

— C'est vrai ? Oh, mais j'y cours !

— Calmez vos ardeurs, mon fils !

Bien obligé d'écouter ce que Mère a à me dire, je m'arrête et la regarde en tâchant de rester aussi calme que possible.

— Je vous écoute, Mère.

— Bien. Donc, ces gens sont derrière le manoir et j'apprécierais qu'ils ne cassent rien en transportant tout leur étrange matériel jusqu'au grand salon.

— Bien sûr, Mère.

— Et demandez donc aussi au majordome de veiller à ce qu'on ne nous chaparde rien.

— Mère ! Mais enfin, ce ne sont pas des bohémiens ! Et quand bien même. Ce sont des acteurs et il y a m'a-t-on dit parmi eux un auteur de talent !

— Des acteurs, un auteur... que des mots qui riment avec voleur !

Qu'est-ce qui lui prend ? Moi qui imaginais que son amour des livres aiderait à la rendre plus douce envers ces acteurs saltimbanques.

Mais Père est passé par-là et ils ont encore dû avoir des échanges acides qui la rendent comme à chaque fois agacée et aigrie.

Sur ces paroles, elle fait demi-tour, pour aller j'imagine s'isoler dans sa chambre. Elle va se venger sur le choix de sa tenue pour la soirée, en vidant ses armoires dans lesquelles elle ne trouvera de prime abord rien qui lui convienne.

Les femmes sont décidément des êtres assez incompréhensibles. En tout cas, ma sœur et ma mère le sont…

Je me précipite aussitôt vers la troupe, tout en passant par les cuisines pour y chiper un des délicieux sablés dont le parfum m'a charmé au passage. Je dépose un baiser sur la joue de notre vieille cuisinière.

— Frannie ! Vos biscuits sont une damnation !

— Filez donc de là jeune homme, dit-elle en mimant la colère. Vous êtes attendu par d'étranges personnages dans la cour arrière.

— Ce ne sont pas d'étranges personnages, ce sont des acteurs !

— C'est bien ce que je dis.

Je sors par la porte de l'arrière-cuisine et me heurte quasiment à un jeune homme plein d'énergie, qui semble répéter une scène de duel à l'épée.

— Oh ! Je suis désolé ! Êtes-vous Monsieur Elmer ?

Le jeune homme éclate d'un rire franc et me désigne un homme plus âgé et un peu bedonnant.

— « Ce n'est pas moi jeune homme,
Mais c'est ce vieux bonhomme,
Qui bien que claudiquant,
Vient vous trouver séant !
Je ne suis que Tommy
Qui bien que fier de lui,
Ne peut prétendre encore
Être au centre du décor ! »

Et il me salue d'une révérence accompagnée d'un mouvement de son chapeau, tout en mettant son épée au fourreau.

Fichtre ! Nous voilà bien chez des gens de théâtre ! Je sens que je vais être au comble du bonheur pour les quelques heures qui viennent.

— Monsieur Elmer, dis-je en tendant ma main. Je suis si heureux de vous recevoir ici ! Sachez que pour moi, accueillir une troupe qui met notre Shakespeare à l'honneur vaut tous les Noëls du monde !

— Je vous remercie, Monsieur. L'honneur est pour nous.

— Qu'allez-vous nous jouer, ce soir ?

— Eh bien, si cela vous sied, j'aimerais vous montrer une pièce écrite par nous-mêmes.

— Mais quelle bonne idée ! Et puis je connais tout Shakespeare par

cœur. Ce sera un plaisir de découvrir autre chose.

Une jeune femme surgit alors de derrière une roulotte et s'adresse à Monsieur Elmer. Vêtue comme une gitane, elle est une parfaite diseuse de bonne aventure. Moi qui disait à Mère que ces personnes n'étaient pas des bohémiens, si elle me voyait face à cette gitane, elle en perdrait connaissance.

— Papa, j'ai un petit souci avec Luna. Tu pourrais venir ?

— Stella, je te présente notre hôte, monsieur Horacio Thompkins.

— Enchantée, dit-elle en faisant une révérence. Par contre, papa, c'est vraiment urgent.

— Que se passe-t-il encore ?

— Luna ne veut pas jouer le petit chien dans la représentation de ce soir. Elle estime être trop grande pour ça. Elle s'est enfermée dans la roulotte et a entrepris de découper son déguisement en lambeaux.

— Et où est ta mère ?

— Au village. Il lui fallait des boutons et d'autres bricoles pour réparer des vêtements.

L'homme part aussitôt au pas de charge, tout en pestant et contourne la roulotte.

Machinalement, je le suis et me retrouve alors nez à nez avec la plus lumineuse des apparitions. Une jeune fille est là, qui doit avoir mon âge et essaie d'ouvrir la porte de la roulotte. Elle est cramponnée à la poignée et tire de toutes ses forces.

— Ophélie ! Que fais-tu là, dehors ?

— Luna a prétexté que le pauvre Hadès était malade pour sortir de la roulotte et elle m'a demandé de venir l'aider. Ensuite elle est rentrée et elle s'est enfermée ! Je suis vraiment désolée, Monsieur Elmer !

— On en reparlera plus tard. Elle est aussi maligne qu'un singe, cette petite !

Il se met à tambouriner à la porte.

— Luna ! hurle-t-il.

— Papa ! Ils sont tous contre moi, dit une voix fluette de toute jeune fille. Même Stella ne veut pas me comprendre !

— Ouvre tout de suite cette porte !

On entend alors un clic dans la serrure de la porte et celle-ci s'ouvre d'un seul coup, projetant la jeune fille en arrière, au milieu du tas de foin déposé là pour les chevaux.

Je me précipite pour l'aider à se relever, ce qu'elle accepte.

— Enchanté, lui dis-je, je m'appelle Horacio.

— Oh ! Et moi, c'est Ophélie.

— Eh bien, Shakespeare avait décidé de nous faire nous rencontrer, je crois.[1]

Elle me sourit, puis tapote sa robe pour en ôter la poussière du foin et se met à éternuer à ne plus pouvoir s'arrêter. Nous nous regardons

alors en riant tous les deux aux éclats, mais... le charme est vite rompu, car Stella vient la tirer par la main vers l'intérieur de la roulotte.

— Allez, viens, on doit réparer le déguisement de Luna avant que maman soit de retour.

Elle pousse Ophélie à l'intérieur et me jette un regard foudroyant avant de monter à son tour.

Je me retourne et Monsieur Elmer est là, qui me regarde avec bonhomie.

— Vos trois filles sont... vivantes, lui dis-je.

— Pour être vivantes, elles le sont ! Mais Ophélie n'est pas ma fille. Nous l'avons recueillie il y a six mois. Elle était cachée dans le foin !

— Oh ! Vous l'avez repérée à ses éternuements ?

Il éclate de rire à son tour.

— Même pas ! Mais elle a dû avoir du mal à se retenir, effectivement.

— En tout cas, si vous êtes prêt, je vais vous montrer où installer votre matériel, Monsieur Elmer.

— Je vous suis !

Chapitre 7

Mercredi

- Esteban -

Ophélie m'intrigue depuis son arrivée parmi nous. Elle ne ressemble à aucune femme que j'aie pu connaître, et je dois bien avouer que ça lui donne un parfum d'interdit très excitant.

Contrairement aux femmes que je côtoie, elle est instruite, et très bien éduquée. Tout en elle respire la bourgeoise. À bien y réfléchir, si cela n'était pas complètement improbable, je dirais même qu'elle est de l'étoffe des grandes dames de la noblesse. Pas de celles qui vous clouent au pilori d'un seul regard hautain. Ophélie est trop gentille pour cela.

Non, elle ressemble à cette comtesse en Espagne, que j'ai connue quand je n'étais encore qu'un enfant. Elle m'a sorti de la misère et sauvé des coups de mon père, qui aurait fini par me tuer. Elle m'a pour ainsi dire acheté à mes parents et pris à son service. Grâce à elle, j'ai survécu à une petite enfance qui avait déjà condamné mes deux frères aînés.

Elle a été celle qui m'a permis d'apprendre à lire et à compter, à m'occuper des chevaux et à servir à table. Mais la comtesse est morte et son mari n'éprouvait pas la même indulgence à mon égard. Il m'a très vite chassé de son domaine.

J'ai alors erré pendant quelques mois avant de quitter l'Espagne. Je me suis embarqué sur le premier bateau en partance pour l'Argentine. J'ai survécu à un voyage cauchemardesque et j'ai passé quelques mois difficiles à Buenos Aires, survivant en participant à des combats de rue.

Un homme m'a remarqué et m'a présenté à un entraîneur, un Anglais, qui m'a pris sous son aile et m'a tout appris. Je suis devenu un champion de boxe pendant quelques années, tandis que sa fille m'apprenait la langue de Shakespeare.

Mais, lors d'un match, j'ai refusé de me coucher pour laisser gagner un adversaire plus faible que moi. Mon orgueil a empêché un parieur d'empocher un gros pactole, signant par là même mon arrêt de mort.

J'ai alors dû fuir, pour sauver ma peau. Mon entraîneur, bien que furieux après moi, m'a fait embarquer pour l'Angleterre, avec la promesse de ne plus jamais remettre les pieds en Argentine. Je n'avais pas encore trente ans. L'Angleterre est alors devenue mon refuge.

J'ai très vite rencontré Elmer dans un pub où il était en mauvaise

posture face à un groupe de gredins. Après l'avoir sorti d'affaire, il m'a accueilli dans sa troupe. Depuis, je vis avec eux, je m'occupe des chevaux et je les aide à construire les décors.

Je suis aussi leur protecteur, celui qui, avec l'aide des autres membres masculins de la troupe, assure leur sécurité en toute circonstance. À l'occasion, je joue un rôle dans leur pièce, ce qui m'amuse plus que je ne l'aurais imaginé.

Quand j'y pense, passer de garçon d'écurie à boxeur, pour finir par devenir garde du corps et apprenti comédien, mon parcours n'est pas des plus banals.

Ophélie est comme moi, elle n'est pas ce qu'elle paraît être. Elle pourra faire tous les efforts du monde, jamais elle ne sera une saltimbanque. Elle a ce quelque chose d'inaccessible, ce mystère qui flotte autour d'elle. Parfois, je la surprends quand elle pense être seule. Sur son visage, je peux lire les affres d'un violent chagrin, et peut-être même de la peur.

Elle se cache, cela ne fait plus aucun doute pour moi depuis hier. Sinon, pourquoi aurait-elle refusé d'être désignée comme l'auteur de la pièce que nous avons jouée ?

L'amitié qui la lie à Stella est étrange, ces deux filles n'ont rien en commun, si ce n'est leur âge. C'est un mystère que ces deux femmes puissent s'entendre aussi bien. Je devine qu'elles partagent le secret d'Ophélie et que Stella se sent très protectrice vis-à-vis d'elle.

Elmer aussi se sent le devoir de la protéger, et ce matin, il m'a interdit d'être pour Ophélie autre chose qu'un garde du corps. Cette façon de me ramener à ma condition de simple paysan ou d'homme du peuple, et de ne pas approcher la princesse, m'a mis en colère ! Je n'ai pas accepté que le vieil homme me fasse la morale, et l'ai menacé de quitter la troupe s'il me parlait encore comme à un palefrenier !

J'ai le sang chaud, je le sais, et j'ai immédiatement regretté cette altercation, mais je n'ai plus l'âge que l'on me dise ce que je peux ou ne peux pas faire. Et j'ai été blessé qu'il me prête des intentions que je n'ai en aucun cas l'intention de mettre à exécution

Ophélie me plaît, c'est évident, quel serait l'homme à qui elle ne plairait pas ? Mais je n'ai jamais eu à son égard des gestes ou des paroles déplacés. Quelque chose chez elle me l'interdit. Et quelque chose chez moi n'en a pas vraiment envie.

Avec ses grands yeux bleus et son teint de porcelaine, elle ressemble aux princesses des romans de chevalerie. Je me souviens de ses longs cheveux blonds quand nous l'avons découverte dans la carriole où nous transportons les bottes de foin pour nos chevaux. Elle était comme une apparition et nous étions tous médusés de la voir surgir, du foin dans les cheveux, et ses vêtements en désordre. Malgré cela, aucun d'entre nous ne l'a prise pour une paysanne.

Stella s'est immédiatement interposée entre elle et nous et depuis, elles ne se quittent pas.

Stella, avec sa crinière brune, son corps musclé et souple, son regard sombre et provoquant… cette tigresse correspondrait bien plus à mes désirs, à mes goûts.

Mais je risquerais ma place en séduisant la fille d'Elmer. Il me l'a dit quand j'ai intégré la troupe ; je ne dois en aucun cas m'approcher de sa fille, sinon, il me chassera.

Pour le moment, je peux me contenter de ce qu'elle m'offre, des fantasmes qu'elle éveille en moi. Cette petite tigresse s'amuse avec moi, je le sais et ça n'est pas pour me déplaire. Mais quand je crois qu'elle va aller plus loin, elle se dérobe. Elle est de plus en plus souvent sur la défensive, ce que je ne comprends pas toujours.

Les femmes resteront pour moi le plus grand des mystères.

Elmer devrait davantage se préoccuper de ce que je peux ressentir pour sa fille, que de ce qu'il me soupçonne d'éprouver pour Ophélie.

Chapitre 8

Mercredi

- Horacio -

Je ne perds pas une miette des préparatifs de la représentation de ce soir. L'univers des troupes de théâtre c'est autre chose que celui des pièces de théâtre. Les textes qu'on lit font rêver, les troupes donnent vie. Quelle responsabilité ! Et quelle humilité !

Notre cuisinière et ses aides ont préparé un repas pantagruélique pour la troupe. Et ils lui ont fait honneur ! Et moi... eh bien moi, j'ai eu le plaisir et le bonheur de manger avec eux !

Quelle vie, mais quelle vie dans cet univers du verbe et de l'art de se grimer !

Madame Lydia m'a fait découvrir comment transformer un homme ou une femme de tous les jours en personnage de théâtre. C'est finalement assez simple : le bon costume et le maquillage adéquat. Le costume comme le maquillage doivent se voir de loin, car tous les spectateurs ne sont pas collés à la scène.

Alors les costumes sont colorés, débordants de draperies et d'accessoires et donc au final bien lourds à porter !

Les maquillages, pour être vus, doivent être excessifs et outrageusement colorés. Quel travail pour ensuite se laver le visage !

Après tout cela, je ne peux qu'admirer encore plus les actrices et acteurs de théâtre !

J'observe tout le monde et je suis de plus en plus intrigué par Mademoiselle Ophélie. Elle se montre discrète et très raffinée dans le moindre de ses gestes. Elle détonne par rapport à tous ses compagnons, au sein desquels elle semble pourtant si bien trouver sa place.

Il me faudra l'approcher d'un peu plus près pour la découvrir davantage. Mais cela ne va pas être simple, car la dénommée Stella veille sur Ophélie en permanence.

Mais le temps passe vite, et il est déjà seize heures. J'ai l'impression d'avoir déjà passé des jours avec cette troupe pleine d'entrain. Avec eux les heures sont bien remplies !

Après leur arrivée chez nous, alors qu'il était tout juste dix heures, j'ai accompagné Monsieur Elmer dans notre grand salon, qui avait été vidé de quasiment tous ses meubles.

Lorsque j'ai vu ces femmes et hommes qui faisaient des allers et

retours entre roulottes et salon, chargés comme des mules, je n'ai pu m'empêcher de participer à ces travaux de manutention.

Fort heureusement, Mère était occupée à décider de sa mise et Père n'était pas là. Mon frère et ma sœur, quant à eux, rien ne les intéresse, pas même leur propre frère cadet.

Pour ma part, c'est un délice ineffable de toucher à pleine main les décors, les costumes, les malles contenant mille trésors !

Un théâtre qui se construit sous mes yeux, pièce après pièce, prêt à recevoir les interprètes du texte écrit spécialement pour eux. Tout cela est pour moi de la pure magie !

Je suis si heureux que le directeur de la troupe me laisse ainsi, si je puis dire, me fondre dans le décor.

— Dites-moi, Monsieur Elmer, ce sont là vos ouvriers, n'est-ce-pas ?

— Si on veut.

— Mais alors, où sont vos actrices et acteurs ?

— Sous vos yeux, jeune homme !

— Comment cela ?

L'homme éclate de rire. Je comprends alors ce qu'il veut dire.

— Suis-je bête ! Bien évidemment, vous n'avez pas la trésorerie nécessaire pour avoir des ouvriers en plus des acteurs !

— Ah ça, chez nous, le mot « trésorerie » ne fait pas partie de notre vocabulaire. Ou alors dans les dialogues...

— Mais c'est formidable !

— Vous m'intriguez. Que voulez-vous dire exactement ?

— Je veux dire qu'il est extraordinaire de pouvoir participer à la construction du lieu où l'on exerce son art. Ainsi, la pièce vous appartient en totalité ! Et même, chacun en fait partie à part entière. C'est cela le théâtre, Monsieur Elmer ! C'est cela ! Être à la fois une partie et le tout !

— Eh bien, jeune homme, je ne voyais pas les choses ainsi ! Mais, pourriez-vous me rendre un service ?

— Absolument, tout ce que vous voulez !

— À l'occasion, tenez donc ce discours à ces messieurs et dames, qui passent leur temps à râler contre ces vils travaux physiques, eux qui sont faits pour jouer leurs personnages et rien d'autre, à les entendre.

— Quand vous voulez, Monsieur Elmer ! Je suis votre homme.

Cet homme de théâtre est vraiment incroyable ! Quelle richesse !

— Puis-je poursuivre avec vous ce travail de montage de la scène ?

— Avec grand plaisir ! Ne vous inquiétez pas, personne ne vous reprochera de lui voler sa part de manutention.

Et le voilà qui éclate de rire à nouveau. Sacré personnage...

À dix-huit heures, la scène est en place et Monsieur Elmer peaufine les détails des décors. Il prépare aussi les différents fonds qui vont se

suivre au cours de la pièce. Tout cela est d'une précision qui me laisse admiratif.

Je suis là, en train d'admirer tous les détails de la mise en scène, quand j'aperçois Mademoiselle Ophélie, qui observe la scène et les lieux à la dérobée.

— Vous vous cachez ?

— Monsieur Elmer préfère que je reste dans la roulotte.

— Ah...

Elle balaie notre immense salon du regard et s'arrête sur la scène, montée tout au fond de celui-ci.

— Vous semblez aimer cet univers, Monsieur Horacio.

— Mon Dieu, oui !

— Vous connaissez le théâtre ?

— Je connais surtout les pièces. Le théâtre en soi est un lieu où Père et Mère acceptent que nous nous rendions une fois par an à l'occasion de Noël. À Londres.

— Oh ! Mais alors, vous avez dû assister à des représentations magistrales !

— « Magistrales » est le bon mot, en effet. Mais je découvre ici l'âme véritable du théâtre. Et c'est autrement plus... magistral !

— Et...

Elle regarde autour d'elle.

— … que lisez-vous ?

— Tout ce qui se trouve à portée de main.

— À ce point ?

— Absolument. Mais je dois avouer que Shakespeare reste pour moi LE maître du théâtre anglais.

— Vraiment ?

— Oui ! Je connais toutes ses pièces par cœur !

— Voilà qui est impossible, Horacio.

Cette jeune fille commence à m'irriter.

— Et pourquoi donc ?

— Parce que c'est moi qui connais tout Shakespeare par cœur, jeune impudent !

— Impossible !

Ce qu'Ophélie ne voit pas, c'est que la jeune Luna est arrivée et nous observe depuis une encoignure de porte.

— Soit. Dans ce cas, je vous mets au défi !

— Je ne crains rien ! Quelle pièce ?

— Hamlet.

— Trop simple ! Le premier écolier la connaît.

— Roméo et Juliette.

— Intéressant, mais... non. Tellement jouée que la connaître n'a rien d'exceptionnel.

Il y a maintenant près de Luna le dénommé Esteban et deux autres acteurs que je ne connais pas encore.

— Laissez-moi réfléchir... Hum... Que diriez-vous de « La comédie des erreurs » ?

— Oh oh ! La seule qui ne soit pas une tragédie. Cela me convient tout à fait !

Tout le reste de la troupe s'est approché peu à peu, sauf Monsieur Elmer et Madame Lydia. Ils doivent être occupés à autre chose. Tous les autres ont laissé de côté les travaux physiques, les répétitions, les essayages, le maquillage.

Ophélie n'y prête absolument pas attention. Elle ne voit que Shakespeare et moi, son adversaire !

Et nous commençons ! Ophélie lâche les premiers vers, face auxquels je fais mine de sécher. Puis je lâche en reprenant à peine mon souffle la tirade suivante, sans la moindre hésitation.

Je vois bien qu'Ophélie est impressionnée, mais elle enchaîne à son tour, sans la plus petite erreur.

Et notre « combat » se poursuit ainsi pendant trente bonnes minutes. Aucun de nous deux ne se montre plus ou moins fort que l'autre. Cela pourrait durer encore des heures.

Mais... Luna nous interrompt en courant vers nous.

— Ophélie ! dit-elle en lui tirant la manche. Papa arrive ! Dépêche-toi de rentrer à la roulotte !

Pour autant, nos spectateurs improvisés se sont lancés dans une salve d'applaudissements. Et c'est bien là pour moi la plus belle des récompenses, celle des connaisseurs, qui me pétrit le cœur.

Ophélie a disparu et je me retrouve seul à saluer mon « public ». Je me suis senti pendant ces quelques dizaines de minutes comme un véritable funambule du verbe !

Monsieur Elmer fait irruption à ce moment-là.

— Que se passe-t-il ici ? Vous n'êtes pas à vos tâches ? Allez, bande de fainéants ! Ce n'est pas comme ça que nous allons mériter notre cachet. Ouste, tout le monde au travail !

Luna se précipite vers lui.

— Papa ! Monsieur Horacio nous faisait une démonstration de ses talents d'acteur. Il déclame Shakespeare comme personne !

Monsieur Elmer se tourne vers moi.

— Est-ce la vérité, monsieur Horacio ?

— Eh bien, à vrai dire, j'aime beaucoup cet auteur. Je me suis amusé à le réciter et votre troupe s'est prise au jeu.

— Vraiment ? Eh bien, nous en parlerons un peu plus tard, si cela vous sied. Pour l'heure, nous devons finir nos préparatifs.

— Oh mais bien sûr ! Je vous laisse et nous nous retrouverons plus

tard.

En partant, j'aperçois Ophélie qui rase les murs, Luna la précédant, pour lui dire si la voie est libre.

Quelle est donc la raison pour laquelle la douce Ophélie doit rester cachée à la vue de tous ?

À vingt heures je dois rejoindre ma famille et leurs amis. Ceux-ci me félicitent pour cette « adorable initiative ».

Mon frère Tiburce vient vers moi avant que la pièce commence.

— Et alors, monsieur est allé faire le beau devant la troupe et déclamer les vers de Shakespeare ?

— En quoi cela te concerne-t-il ?

— Je trouve déplacé cet amour pour le théâtre et les « théâtreux », chez un jeune homme de ton rang. Voilà en quoi cela me concerne.

— Aurais-tu l'intention d'en parler à Père ?

— Et pourquoi pas ?

— Pourquoi pas, dis-tu ? Je ne peux pas imaginer que tu puisses avoir oublié ce que tu me dois, cher frère.

— N'exagérons rien.

— Soit. Dans ce cas, dès demain je cesse de m'occuper à ta place des tâches que Père t'a confiées. Tous ces comptes à tenir, toutes ces prévisions à faire, tous ces contrats juteux à rédiger. Vas-tu pouvoir t'en occuper sans mon aide ?

— Et si tu arrêtes de m'aider, jeune frère, c'est aussi TA fortune que tu malmènes, ne crois-tu pas ?

— Et si je n'avais que faire de cette fortune ?

Tiburce éclate de rire.

— Qui donc en ce monde refuserait une telle aisance ?

— Ah ça, pas toi, c'est certain ! Tu as même commencé à grignoter des sommes qui ne t'appartiennent pas encore.

Tiburce me foudroie de son regard auquel nulle femme ne résiste selon lui.

— Comment sais-tu cela ?

— Tu oublies que les chiffres n'ont aucun secret pour moi...

Après de tels échanges, venimeux comme ils l'ont été, la représentation me fait le plus grand bien, même si sur toutes les scènes vient se superposer le doux visage d'Ophélie, en train de déclamer les vers de notre auteur favori...

Mère et ses amies me complimentent.

Père admet que je n'ai pas fait un mauvais choix.

Janice m'oublie, occupée qu'elle est à faire les yeux doux à un vieux baron souffreteux.

Quant à Tiburce, il lorgne sans cesse Stella et encore plus la très jeune Luna, à peine âgée d'une quinzaine d'années.

Cela ne me plaît pas du tout, surtout sachant comment mon frère traite les femmes qu'il prend plaisir à séduire...

Aurait-il donc de plus des penchants inavouables pour les toutes jeunes filles ?

Rien que d'y penser, j'en ai l'estomac retourné !

Je regarde mon frère. Cet homme serait-il capable d'une chose pareille ? J'avoue que je ne sais plus où j'en suis à son sujet.

Chapitre 9

Mercredi

- Stella -

Le domaine sur lequel nous faisons notre deuxième représentation est superbe ! Un jardin magnifiquement orné borde l'allée qui conduit au château. On nous conduit pour que nous nous installions derrière le château. Le parc s'étend à perte de vue, il y a de nombreux arbres centenaires et un étang où s'ébattent des canards.

Je retiens plus fortement la laisse d'Hadès qui, la truffe relevée, doit déjà sentir un potentiel et appétissant déjeuner. Il va nous falloir le garder fermement attaché.

Nous nous installons derrière le château, et Esteban s'occupe rapidement d'organiser notre campement, tandis que mon père se charge de présenter notre troupe avec l'humilité et le respect dont il sait faire preuve.

Moi, toute cette hypocrisie me sort par la tête ! Ces nobliaux et petits bourgeois n'ont que faire du théâtre et ne pensent qu'à profiter d'un spectacle qu'on leur présente pour un prix ridiculement bas.

Parfois, quand nous jouons à l'invitation des autorités locales d'un village, la population se moque de notre jeu. Les spectateurs rient fort, crient, et nous interrompent. Il leur arrive même de nous jeter des fruits et des légumes pourris.

Mais c'est plus rare quand nous jouons comme ce soir, dans un château. Là, nos hôtes sont plus civilisés ! Et quand la pièce ou notre jeu leur plaît, ils nous invitent à rester pour plusieurs représentations. C'est souvent le cas quand nous nous rapprochons de Londres, où la culture et le théâtre sont plus appréciés.

Mais, même quand tout se passe bien, il y a toujours un moment où des hommes outrepassent les règles fixées par mon père. Comme il y a deux jours.

Maman me rabâche que j'ai une vision beaucoup trop négative de l'humanité, et que tous les hommes ne sont pas des êtres mauvais. Mais je sais que la plupart peuvent très vite devenir hargneux et dangereux avec les femmes. Surtout les jeunes femmes…

Mais Maman a tort à mon sujet, car un homme trouve grâce à mes yeux. Esteban est différent. Je ne le vois pas comme les autres, je le vois comme un ours… ou plutôt un fauve, avec sa crinière en désordre et sa musculature puissante. Oui, il me rappelle plutôt un lion, calme,

presque ronronnant, alors que les autres ne sont que de misérables pourceaux. Mais il n'en est pas moins dangereux.

Je l'observe tandis qu'il emmène les chevaux à l'écart, dans un enclos, et leur donne de l'eau et du foin. Il les caresse longuement et semble leur parler. Luna le rejoint en courant et l'aide à les panser.

Elle grandit vite, mais reste encore une petite fille, et je l'entends éclater de rire. Terminés pour elle les rôles d'enfant ou de page. Elle veut à présent monter sur scène, jouer des personnages plus importants.

Tandis que je tourne mon regard vers le château, je remarque un homme adossé à une roulotte, qui m'observe sans vergogne. C'est le fils aîné de la famille qui vit dans le château, celui dont il nous faut nous méfier.

— Que faites-vous là ?

Mon ton n'est pas des plus amène et attire mon père qui nous rejoint.

— Je vous présente ma fille, Stella, Monsieur Tiburce. Elle jouera ce soir dans notre pièce, balbutie mon père.

Le dénommé Tiburce esquisse un sourire qui ne me plaît pas du tout.

— J'ai eu le loisir d'apercevoir votre fille. Et j'ai appris que vous lisiez aussi les lignes de la main, Mademoiselle ? Cela me plairait de connaître mon avenir. Je vous invite à venir me voir dans mes appartements avant la représentation.

Je ne réponds pas et lui tourne le dos avant de retourner à mes occupations dans ma roulotte. Je n'entends pas le reste de la conversation entre mon père et ce sale type, mais je sens la colère monter en moi.

— Tu sembles bien énervée, Stella, constate Ophélie qui écrit, tranquillement assise sur notre paillasse.

— Le domaine est peut-être splendide, mais comme souvent, les occupants n'en sont pas moins hideux et pervers, crois-moi.

— Je sais, dit-elle dans un souffle.

— Pardonne-moi, dis-je en la rejoignant. Évidemment que tu le sais…

Je presse doucement sa main.

— Mais tant que je serai près de toi, tu ne risques rien ma belle.

Ophélie secoue la tête et un voile assombrit son regard. Parfois, les souvenirs de son passé lui reviennent en mémoire et je vois alors ses yeux se fermer, comme pour chasser une vision d'horreur.

Elle fait de son mieux pour oublier les violentes images qui la poursuivent encore aujourd'hui, mais souvent le chagrin est trop violent et j'entends ma belle Ophélie pleurer dans le silence de la nuit.

— Tu crois que je finirai par oublier ? me demande-t-elle en levant

des yeux tristes vers moi.

— Oublier non, mais vivre avec, oui. Tu es forte, très forte même, pour une fille *de la haute*.

Elle me sourit et reprend l'écriture de sa scène.

— Tu écris déjà une nouvelle pièce ?

— Non, je modifie ma première pièce pour inclure un personnage supplémentaire. Pour Luna.

— Elle va être folle de joie !

Nous sursautons alors que la porte s'ouvre brusquement.

— Méfie-toi de cet homme, Stella, me dit mon père alors qu'il nous rejoint. Il est sournois, je n'ai pas confiance en lui. Évidemment, pas question que tu ailles le rejoindre dans ses appartements !

— Je n'en avais pas l'intention, Papa. Cette famille ne me dit rien qui vaille. Je n'ai pas l'impression qu'ils sont vraiment intéressés par le théâtre.

— Nous avons pourtant rencontré l'un d'eux, un certain Horacio. Il est bien différent, dit Ophélie.

— Tu as raison, c'est d'ailleurs lui qui nous a invités. C'est un passionné de Shakespeare, confirme mon père.

— Oui, on en a eu un exemple agaçant ce matin.

— Tu exagères, Stella ! Il est vraiment extraordinaire, il connaît toutes les tirades par cœur ! s'enflamme Ophélie.

— Nous aussi ! En quoi est-ce *extraordinaire* qu'il les connaisse par cœur ? Il lui suffit d'avoir, comme nous, une bonne mémoire.

— Peut-être, mais tu en connais beaucoup qui viennent *de la haute* et te récitent Hamlet comme lui ?

Je hausse les épaules et saisis une pomme dans laquelle je croque bruyamment.

Mon père regarde Ophélie, l'air inquiet.

— Il faut que tu prennes garde à ne pas trop te montrer, ma petite. Tu sais que maintenant, le risque est grand.

— Je sais, Monsieur Elmer, je ne quitterai pas la roulotte ce soir. Juste pour vous voir jouer, cachée derrière le décor.

Mon père soupire, il ne peut tout de même pas l'empêcher de voir jouer sa pièce ! Il me jette un regard et soupire à nouveau.

— Comme tu voudras, mais tu caches ton visage le mieux que tu peux, et tu retournes à la roulotte dès que le spectacle est terminé. Je te ferai porter des victuailles, il y a là une formidable cuisinière, généreuse et très gentille, qui nous prépare un véritable festin pour ce soir.

— N'ayez crainte, Monsieur Elmer, je serai la discrétion même.

Mon père nous lance un regard peu convaincu et quitte la roulotte.

— Alors comme ça, tu en pinces pour cet Horacio ? Je dois avouer qu'il est joli à regarder et semble moins fourbe que son goret de frère.

— Quoi ? dit Ophélie en levant un sourcil. Un homme *de la haute* échapperait à ton couperet ?

— Une exception. Mais elle reste à confirmer !

Ophélie se met à rire. Un rire clair et franc. J'ai pour le moins réussi à chasser de son esprit les terribles souvenirs qui revenaient la hanter.

Chapitre 10

Mercredi

- Tiburce -

Cette petite troupe de théâtre sera finalement une bonne distraction. Je n'imaginais pas remercier un jour mon frère pour une de ses idées. Mais cette fois, je vais sans doute bien m'amuser. Cette compagnie offre de fort belles comédiennes que nous allons pouvoir observer avec grand plaisir ce soir, mes amis et moi. Et cette petite sauvageonne de bohémienne me plait beaucoup. J'aime que les femmes me résistent, j'ai toujours aimé ça. La perspective de me battre avec cette furie au corps splendide me ravit d'avance.

Son père m'a expliqué que les femmes de sa troupe n'étaient pas des prostituées, comme le sont la plupart des comédiennes, mais je n'en crois rien. Toutes ces filles jouent de leur beauté et de leur voix pour exciter les hommes. Et toutes sont ravies de gagner une bourse après nous avoir donné leur corps et contentés. C'est comme ça, et sa troupe n'échappera pas à la règle.

En attendant, je vais aller m'ouvrir l'appétit avec mes amis.

— Allez, avec moi ! Nous allons nous amuser en ville !

— Mais Tiburce, après notre dernier passage, tu sais bien que le salon de la Brodeuse nous sera fermé. Et elle n'ouvrira certainement pas les chambres de ses putains pour tes beaux yeux, mon cher ! se moque Gadwyn, mon plus vieil ami.

— Qui te dit que nous irons chez la Brodeuse ? Il y a les mêmes amusements en ville ! Et bien moins cher.

— Sans moi ! Je ne tiens pas à souffrir des mêmes maux que mon frère qui s'y est aventuré. Crois-moi, le traitement est des plus désagréables ! Au moins, les pensionnaires de la Brodeuse ne sont pas épicées[2] !

— Ne sois pas stupide, ce n'est pas la première fois que nous faisons une virée dans les bas fonds, et aucun d'entre nous n'est revenu vérolé ! Mais si tu préfères rentrer chez toi, grand bien te fasse, nous te raconterons nos exploits auprès de ces dames !

Comme je l'avais prévu, Gadwyn nous accompagne, non sans avoir longuement protesté. Nous partons passer l'après-midi en ville, où nous honorons nombre de gueuses, sans doute ravies de gagner quelques pièces.

Cette escapade n'a pas plu à ma mère qui me fait appeler dans ses

appartements, dès mon retour au château.

— Vous auriez pu prendre le temps de vous changer. Vous puez les bas-fonds !

— Je ne voulais pas vous faire attendre. Il m'a semblé, au ton de ce bon vieil Albert, que vous étiez pressée de me voir.

Ma mère me jette un regard mécontent et me prie de la rejoindre et de prendre place dans un fauteuil en face d'elle.

— Tiburce, ce que je vais vous dire me pèse.

— Je vous en prie, Maman, dites-moi donc ce qui vous tracasse.

Vais-je encore entendre ses éternels sermons sur le comportement correct d'un héritier ? Je soupire et observe mes ongles, un peu négligés après cette sortie en ville, un rien mouvementée.

— J'aimerais que vous restiez… comment dire, que ce soir vous vous comportiez comme un gentilhomme.

— Ne le suis-je donc pas toujours ?

— Vous savez parfaitement ce que je veux dire ! s'agace ma mère.

— Je vois effectivement ce que vous voulez dire, Mère. Mais j'ai passé un après-midi délicieux et je ne suis pas d'humeur à écouter des récriminations infondées.

Ma mère serre ses mains et je peux voir que ses jointures blanchissent.

— Ce soir, beaucoup de mes amis viennent assister à la pièce de théâtre, reprend-elle d'un ton très sec. J'apprécierais que vous ayez une attitude… correcte. Et non pas comme vous avez coutume de le faire avec les femmes du peuple, ou avec nos malheureuses domestiques.

Une vague de colère me submerge et je renverse mon fauteuil en me redressant brusquement.

Calmement, ma mère se relève, elle aussi, et me toise. Pour la première fois, je peux lire dans son regard un mépris qui me frappe comme une gifle.

Jamais je n'ai pensé que ma mère puisse porter un jugement sur mon mode de vie car, après tout, mon père ne menait-il pas le même ?

— Que vous arrive-t-il, Mère ? Auriez-vous perdu la raison ?

— Cela m'arrivera sans doute, mais ce n'est pas encore le cas. Je veux que, pour une fois, vous ne me couvriez pas de honte. Vous l'avez sans doute oublié, mais je vais avoir cinquante ans dans quelques jours et de nombreux amis seront là, pour moi, ce soir. Je pense que votre frère a eu la délicatesse de faire venir cette troupe qui joue Shakespeare pour me faire plaisir. Alors j'aimerais que vous et votre père ne vous comportiez pas comme les soudards que vous êtes, quand de jeunes femmes du peuple sont parmi nous.

Je la regarde fixement, essayant de refréner la colère qui me submerge, puis je quitte la pièce en la saluant bien bas.

Soudard ? Ma propre mère ose me traiter de soudard ! Moi, son fils aîné et l'héritier de cette famille !

Je jette violemment une chaise dans l'escalier en poussant un cri de rage. Je dois me calmer. C'est certainement Horacio qui est responsable de cela. Il va m'entendre ce petit godelureau, je vais lui faire passer le goût du théâtre !

Albert sort de je ne sais où et descend ramasser les morceaux de la chaise qui s'est fracassée dans l'escalier.

Je bouscule ce vieux débris et rejoins le salon où Janice semble m'attendre, un sourire moqueur au coin des lèvres.

— Alors ? Qu'est-ce qui te rend de si mauvaise humeur, mon très cher frère ?

— Notre mère a ses vapeurs et passe ses nerfs sur moi ! Elle m'a traité de soudard, tu réalises un peu ? Ma propre mère !

— Désolée de détruire tes illusions, mais ton comportement est plus proche de celui du soudard que du gentilhomme ! Il n'y a plus de servantes de moins de quarante ans dans cette maison à cause de toi mon cher. Et cela a coûté cher à notre père pour que tes derniers exploits ne soient pas rendus publics.

— Comme si lui-même était irréprochable !

— La pomme ne tombe pas loin du pommier… Quoi qu'il en soit, Père est sans doute moins violent que toi. Aucune femme de chambre n'a été hospitalisée dans un état effroyable à cause de lui ! me lance-t-elle en s'approchant de moi.

Elle aussi me regarde avec mépris. Mais un jour tout cela changera. Je suis l'héritier d'une fortune colossale et à la mort de mon père tous me mangeront dans la main. Je ne verrai plus de mépris dans leurs yeux. Plus jamais !

Chapitre 11

Mercredi soir

- Elmer -

Quelle belle représentation encore ce soir ! Chaque acteur a été dans le ton et tout était parfait.

Cette deuxième fois où nous avons pu jouer la pièce d'Ophélie a été pour elle comme pour nous tous l'occasion de voir que ma Luna a bien grandi et qu'il est normal qu'elle ait maintenant envie de tenir de vrais rôles !

Luna est encore pour ma Lydia et moi notre « bébé », notre petite dernière. La nuit de sa naissance, j'ai bien cru que j'allais perdre ma femme ! Mais fort heureusement elle s'en est sortie et a pu continuer à élever nos deux beautés, même si nous avons dû ce jour-là abandonner l'idée d'avoir une famille nombreuse. Mais c'est ainsi. Et aujourd'hui, Stella et Luna sont les deux prunelles de mes yeux et on devra me passer sur le corps si l'on veut leur faire du mal. Et ce, quel que soit le rang de l'agresseur !

La nuit est tombée et Lydia reprise les costumes qui ont des accrocs, à la lueur d'une lampe à pétrole. Je vois bien que ses yeux vieillissent, car elle doit se pencher de plus en plus sur son ouvrage. Ma chère Lydia... Sans elle dans ma vie, je serais sans doute encore un maraud, mi écrivain, mi voleur, courant les chemins de ville en ville pour soulager les poches déformées des bourgeois de leurs lourdes bourses !

Elle m'a agrippée un soir où la police me tenait presque et m'a tiré dans sa roulotte de diseuse de bonne aventure pour me cacher à la vue des *policemen*.

Et depuis, je ne suis plus ressorti de cette fichue roulotte ! Qui est maintenant la voiture centrale de notre troupe de « théâtreux »...

— Et alors, mon époux, te voilà bien rêveur.

— Je repensais à cette nuit où tu m'as sauvé de la police.

— Et sans doute aussi de la potence ! Tes poches étaient pleines comme des œufs de monnaie et de bijoux !

Nous rions tous les deux. Comme toujours, c'est elle qui a raison.

— Veux-tu un peu plus de lumière, ma douce ?

— Ma foi.

Je file chercher une lampe tempête, que j'allume avant de revenir vers ma femme.

Lorsque je reviens, je trouve Lydia en grande conversation avec le jeune Monsieur Horacio.

— Ah ! Monsieur Elmer, je suis délégué par ma mère qui vous remercie encore une fois pour la qualité de votre jeu et de vos écrits.

— Voilà qui est très gentil. Pour nous autres saltimbanques des beaux mots, les compliments sont peut-être encore plus importants que les cachets que nous recevons.

— Oh là, Monsieur Elmer, ne le dites pas trop fort, certaines personnes pourraient vous prendre au mot !

— Sage conseil, jeune homme.

— Mon Elmer, intervient Lydia, le jeune Monsieur Horacio vient aussi nous faire une proposition très intéressante.

— Eh bien je suis tout ouïe.

— Mère va fêter dans une semaine ses cinquante ans et tout est déjà prêt, mais...

— Mais ?

— Vous avez remarqué mon prénom ?

— Ah ça !

— Bien. Donc, Mère partage avec moi l'amour du grand Shakespeare et du théâtre en général. Et elle serait vraiment ravie si vous pouviez rester ici quelques temps encore et surtout jouer une pièce de cet auteur à l'occasion de cette fête. Est-ce possible pour vous ?

— Mais bien sûr ! Ce sera avec grand plaisir !

— Formidable ! C'est donc acté ?

— Topez-là, jeune homme, dis-je en lui tendant la main.

Hilare, il me frappe la main de la sienne. Une sacrée poigne !

— Mais j'ai encore une autre faveur à vous demander, Monsieur Elmer.

— Fichtre !

— Des amis de Mère aimeraient également vous proposer un cachet pour jouer d'autres pièces. Un de ces invités a lancé l'idée que ces messieurs pourraient réserver une représentation afin de l'offrir à leur épouse, là où d'autres offrent des bijoux ou un tableau de maître. Et l'idée a emballé certains des hommes présents. Je crains que vous n'ayez déjà un beau carnet de commandes ! Mère se charge de jouer les intermédiaires entre vous et vos clients. Elle en est ravie, car je dois avouer qu'elle s'ennuie la plupart du temps et cela lui porte parfois sur le caractère.

— Mon Dieu ! Mais voilà qui est inespéré !

Lydia vient de lâcher ses travaux d'aiguille, signe que la conversation l'intéresse vraiment.

— Nous serions presque une troupe sédentaire, lâche-t-elle en riant.

Je me mets à rire avec elle tout en regardant le jeune Horacio, qui affiche tout à coup un regard pensif. Bouche entrouverte, il semble réfléchir à quelque chose.

— Tout va bien, Monsieur Horacio ?

— Oh ! Oui, je... je pensais à... enfin, je... Mais je vais peut-être vous laisser à présent.

— Et vous-même, vous repartez peut-être à vos études dès demain ?

— Non, du tout. Mes études sont terminées. J'ai tenu à faire des études dans la finance, afin de pouvoir seconder Père dans ses affaires, si le besoin s'en faisait sentir.

— Monsieur votre frère l'aide sans doute déjà.

— Disons cela, oui...

Sentant le sujet délicat, je n'insiste pas, cela serait malvenu.

— Toujours est-il que votre troupe est bien fournie, dit notre hôte.

— C'est vrai. Mais tous n'avaient pas forcément prévu de faire un jour partie d'un groupe d'acteurs. Ils viennent de tous les horizons.

— À ce point ?

— Je vous présenterai tout ce petit monde, puisque nous devons rester encore quelques temps par ici. Et je vous raconterai comment chacun est arrivé parmi nous. Même si pour certains ce fut un peu épique.

— Comme pour Mademoiselle Ophélie, n'est-ce pas ?

— Effectivement.

Je coupe court à ce sujet, ne voulant pas par maladresse trahir quoi que ce soit à propos de notre jeune protégée.

— Mais ce n'est pas comme vous. Votre voie est toute tracée.

— Ma foi, peut-être... En tout cas, je ne suis pas pressenti pour faire une carrière d'acteur ! Même si cela me fait rêver !

— Ce métier en fait rêver plus d'un ! lui dis-je.

— Même nous, ajoute Lydia. Malgré des habitudes bien en place, chaque jour en nous levant nous sommes heureux de faire notre métier de notre passion.

— Une certaine définition de la réussite, balbutie Horacio plus pour lui que pour nous.

Ce jeune homme semble décidément très épris du monde du théâtre.

— Mais, au risque de me répéter, je vais vous laisser vous...

Nous nous arrêtons alors tous trois de parler, une voix venant de sortir de derrière une des roulottes qui nous entourent.

— Pousse-toi, gros balourd ! Tu m'écrases le pied !

— Luna ? Que fais-tu là ?

Nous voyons alors surgir Luna, suivie d'Ophélie, un châle coloré jeté sur les épaules, qui essaie de faire revenir Luna vers elle. Notre molosse Hadès s'est glissé entre toutes les deux et veille sur elles.

— Je suis désolée, dit Ophélie. Nous avons entendu les bruits de votre conversation et Luna a fini par filer pendant que j'écrivais.

— Oui, et ce fichu chien m'a écrasé les pieds ! dit Luna.

— Forcément, tu cours toujours pied nus comme une sauvageonne,

la sermonne Ophélie.

Je me tourne vers Monsieur Horacio.

— Vous me voyez vraiment désolé, Monsieur. Je vais renvoyer tout ce petit monde se coucher.

Mais je n'ai pas eu le temps de finir ma phrase que déjà notre jeune hôte s'est approché avec entrain des deux curieuses en souriant.

Et cette brute d'Hadès, croyant à une agression, saute pour poser ses deux pattes sur les épaules du jeune Horacio, qui tombe à la renverse et se retrouve allongé par terre dans la poussière, la gueule du chien dégoulinant de bave sur son visage.

Chapitre 12

Mercredi soirée

- Ophélie -

Le pauvre Horacio ! Hadès lui a vraiment fait une frayeur de tous les diables. Être allongé ainsi avec un chien de plus de deux cents livres debout sur votre poitrail, cela doit être une expérience terrible !

Luna et moi-même ne savions comment réagir, mais Monsieur Elmer a aussitôt attrapé Hadès par le collier et il lui aurait donné une sacrée rossée si Madame Lydia n'était pas intervenue !

Notre chien est maintenant attaché à notre roulotte et il ne bouge plus. Luna voudrait le câliner mais son père le lui a interdit. Pourtant elle reste assise près de son ami et lui parle à voix basse.

Monsieur Elmer s'est excusé auprès d'Horacio à plusieurs reprises. Il craint vraiment que cet incident nous fasse perdre les représentations qui nous ont été promises.

Et maintenant il est dans sa roulotte, où Madame Lydia prend soin de lui. En effet, à chaque fois qu'il ressent un événement violent comme celui-ci, sa respiration devient difficile et seuls du calme et une inhalation de plantes médicinales peuvent l'aider à reprendre son souffle.

Je m'occupe du pauvre Horacio, qui est couvert de poussière. Son visage est maculé de bave. Ses vêtements ont été en partie abîmés par les griffes d'Hadès. De plus il a cogné de la tête sur le sol, ce qui est le plus inquiétant.

Je m'assois près de lui, sur une souche d'arbre, avec une écuelle remplie d'eau claire et des linges propres pour nettoyer son visage et ses vêtements.

— Restez bien assis sur cette chaise, Horacio. Vous vous lèverez quand Madame Lydia vous y autorisera.

— Je suis tout prêt à obéir, Ophélie. Surtout si c'est vous qui me tenez compagnie pendant ce temps.

— Madame Lydia est avec Monsieur Elmer. Ses crises finissent toujours par se calmer mais elles durent souvent assez longtemps.

— Nous voilà donc seuls pour un petit moment, alors. C'est un moment idéal pour faire connaissance, n'est-ce pas ?

Occupée à retirer la poussière de ses cheveux et la bave de son visage, je tourne finalement mes yeux vers les siens. Il me sourit.

— Seuls ? lui dis-je en balayant du regard les roulottes qui nous

entourent.

— Effectivement... Mais dites-moi, Ophélie, que faisiez-vous donc dans la charrette de foin de cette troupe ?

— Eh bien, c'est Stella qui m'avait aidée à m'y installer.

— À vous y installer ? Et... vous comptiez y rester longtemps, dans ce foin ?

— Jusqu'à ce que je sois assez loin de... enfin, assez loin.

— Hum hum... Et Stella, comment l'avez-vous connue ?

— La troupe de ses parents passait régulièrement près de l'endroit où je vivais et ce groupe plein de vie et de couleurs bigarrées a toujours attiré mon regard. Et puis, le théâtre...

— Je vous comprends ! Et donc, vous avez lié connaissance avec Stella ?

— Oui, elle a toujours été gentille avec moi. Nous parlions de tout et de rien, de théâtre, de nos joies, de nos misères. Et puis, je lui montrais ce que j'écrivais et elle m'encourageait.

— Et donc, pourquoi le foin ?

— Je devais m'éloigner au plus vite.

Je me concentre sur Horacio et me lève pour examiner l'arrière de son crâne. Cela me permet de reprendre mes esprits. Évoquer ainsi le départ de chez moi et les circonstances de cette fuite est encore une meurtrissure qui me fait facilement venir les larmes aux yeux.

Mais je sais aussi imposer un silence suffisamment lourd pour qu'il soit compris par autrui. Horacio l'a senti et se tait.

— Eh bien, vous avez une sacrée bosse ! Je crois que Madame Lydia a dans sa malle ce qu'il faut pour soigner ce genre de vilaine blessure. Restez assis et donnez-moi donc votre redingote, je vais essayer de retirer au mieux toute cette poussière pour lui redonner une allure acceptable.

— Ne vous inquiétez pas, même avec un nettoyage partiel, il suffira que je passe assez vite pour me réfugier dans ma chambre et personne n'y verra rien.

— Ôtez donc ce vêtement que je puisse m'en occuper.

Alors qu'il enlève sa redingote et se retrouve en chemise, je ne peux ignorer sa musculature, bien plus puissante qu'il paraissait. Mais mon regard n'échappe pas à Horacio.

— Je faisais beaucoup de sport à l'université et je prends plaisir à poursuivre l'aviron, l'équitation, mais aussi le rugby et la natation. La mer est magnifique ici, et j'adore aller y nager en toute saison.

— Ce qui ne vous empêche pas d'aimer les lettres et le théâtre.

— Tout à fait. Une âme saine dans un corps sain !

Alors que je suis penchée sur le tissu de son vêtement, il poursuit ses questions.

— Pourquoi restez-vous cachée en journée ? Vous craignez de

rencontrer des personnes de connaissance ?

Mon Dieu, comme cet homme est observateur et fin dans ses déductions !

— Vous savez de quoi je suis certain, Ophélie ?

— Dites-moi.

— Je suis absolument persuadé que vous faites partie de la haute bourgeoisie, et peut-être même de la noblesse. Vos attitudes, votre langage, votre port, tout vous trahit.

— Vous semblez bien sûr de vous.

— Il y a des détails qui ne trompent pas...

Je le regarde et nous restons silencieux un long moment. J'ai cessé d'essuyer sa redingote et je repense à cet acte qui m'a poussée à m'éloigner de ma famille. Je sens les larmes monter et je ravale bien vite ma tristesse pour ne rien montrer. Mais je vois bien qu'Horacio a perçu un changement dans mon attitude.

— Monsieur Horacio ! Mon Dieu, comment vous sentez-vous ?

Madame Lydia vient sans le savoir de me sauver de la suite de cette avalanche de questions. Horacio est un jeune homme charmant, intelligent, et qui semble fiable et honnête. Et puis, il est plein d'entrain. Et... quelqu'un qui aime autant la littérature, comment pourrait-il ne pas être une bonne personne ?

— Madame Lydia, grâce aux bons soins d'Ophélie, je me sens beaucoup mieux. Et je crois que j'ai la tête dure, Mère me l'a toujours dit.

— Hadès est puni. Il va être au pain et à l'eau claire pour deux jours au moins !

— Oh non, ne faites pas cela ! Ce chien a défendu ses deux protégées. C'est normal. Le mieux serait que je fasse connaissance avec lui.

Il se tourne vers moi.

— Feriez-vous les présentations entre Hadès et moi, Ophélie ?

— Mais oui ! dit Lydia. Ainsi il vous recevra comme un ami à chaque fois que vous viendrez nous rendre visite.

Horacio me regarde droit dans les yeux puis se tourne vers Lydia.

— Et je pense que je viendrai souvent.

— Allons-y, dis-je. Luna va nous recevoir. Cette grosse boule de muscle lui mange dans la main.

Finalement, Horacio a pu se faire adopter par Hadès et je me dis que si ce chien considère que cet homme est fréquentable, comment pouvons-nous, nous humains, ne pas faire de même ?

Je le regarde jouer avec Hadès, que Monsieur Elmer a accepté de détacher à la demande d'Horacio. Mais une fois de plus, Madame Lydia est la voix de la raison.

— Monsieur Horacio, je suis vraiment ravie que vous et notre molosse soyez réconciliés, mais je pense que l'heure tardive nous impose à tous d'aller prendre une bonne nuit de repos.

— Oh, mais bien sûr ! dit Horacio. Je suis désolé. Mais le temps passé en votre compagnie est si vivant ! Vous faites une famille si chaleureuse. Je vous souhaite une bonne nuit et vous dis à demain.

Puis il donne une caresse à notre chien.

— N'est-ce pas, Hadès ? Nous irons courir les bois, demain. Si tes maîtres sont d'accord, bien évidemment.

Monsieur Elmer donne bien volontiers son accord, arguant que cela fera le plus grand bien à cette grosse bête d'aller batifoler au lieu de toujours rester sur place dans notre campement.

Horacio salue tout le monde et nous quitte Madame Lydia et nous, les trois « filles » de celle-ci, en nous faisant un baise-main. Il termine avec moi et vrille un instant son regard dans le mien.

— Mademoiselle Ophélie, encore merci pour vos bons soins. Grâce à ce brave chien, j'ai pu vivre quelques instants volés au temps qui passe, et qui ont été fort agréables.

— Merci beaucoup, Horacio.

— Et n'oubliez pas, notre conversation n'est pas terminée...

Je le regarde partir et lorsque je me retourne, Monsieur Elmer, Madame Lydia, Luna et Stella – revenue d'on ne sait où – me regardent tous, un petit sourire au coin des lèvres.

Chapitre 13

Jeudi matin

- Tiburce -

Une violente migraine me tire du sommeil et c'est de fort mauvaise humeur que je retrouve mon père et Horacio au petit déjeuner.

— Eh bien mon fils, vous semblez déjà fatigué alors que la journée ne fait que commencer.

— Ma journée d'hier a été assez mouvementée, nous sommes allés à cheval jusqu'à la ville, et nous n'avons pas manqué de marcher et courir tout l'après-midi, dis-je en repoussant la tasse de thé que me servait Albert. Un café plutôt, et un fort !

— On pourrait presque croire que cette expédition était une sortie sportive, ironise Horacio.

— Mais c'est du sport, mon cher petit frère. Si tes goûts n'étaient pas si…

— Il suffit, Tiburce ! tonne mon père de sa voix de stentor. Mais votre frère à raison, Horacio, cela ne vous ferait pas de mal de sortir avec lui, et d'aller faire un peu de sport.

Horacio ne répond pas, mais je vois ses mâchoires se serrer. C'est qu'il pourrait s'énerver notre petit inverti[3] ! Père est tellement persuadé de la perversion d'Horacio que cela en est risible. Mais je ne le détromperai pas et ne lui parlerai certainement pas du penchant de mon petit frère pour une certaine comédienne de la troupe.

Horacio me regarde fixement tandis que mon père et moi continuons à plaisanter.

— N'oublie pas que tu as du travail, mon cher frère, entre deux séances de sport, lance-t-il sèchement avant de quitter la salle à manger.

Je le regarde sortir, avec une furieuse envie de rosser sa belle petite gueule. Mais j'ai trop besoin de ce freluquet et je me contente de pousser un long soupir.

— Tiburce, je me dois de vous mettre en garde, me dit mon père quand nous sommes seuls.

— Vous n'allez pas me tenir le même discours que Maman, je vous en prie !

— Quoi ? Bien sûr que non ! Que vous a-t-elle dit ?

— Elle veut que je me comporte comme un petit toutou, docile et soumis, quand ses amis viendront pour sa soirée d'anniversaire.

— Sa soirée d'anniversaire ? Bon sang, mais c'est pour cela qu'elle

insiste autant pour ces représentations de théâtre. J'avais totalement oublié.

— C'est vrai ? Vous aviez oublié les cinquante ans de Maman ? dis-je en éclatant de rire.

Mon hilarité amuse mon père qui, lui aussi, se met à rire.

— Vous êtes le pire des maris. Et moi le pire des fils.

Mon père redevient alors sérieux et me regarde fixement.

— Je ne peux malheureusement pas démentir, pour vous comme pour moi.

Il baisse la tête et triture nerveusement sa serviette.

— Je pense que votre mère espère vous trouver une épouse parmi les jeunes filles qui assisteront à la représentation donnée dans quelques jours. Il me semble à moi aussi, qu'il serait temps que vous songiez à vous ranger, et à donner à cette famille un héritier.

— Et vous me demandez donc de choisir une… comment dire…

— Une épouse, mon fils. Une épouse qui saura vous donner de beaux et solides enfants. Alors, choisissez-la bien.

— Comme vous l'avez fait avec ma mère ?

— Parfaitement. C'est votre devoir. Soyez le gentilhomme que vous savez être, et faites une cour irréprochable à celle que vous choisirez. Je n'ai pas d'exigence. J'en ai eu avec votre sœur, et vous savez ce que cela a donné. Alors je vous fais confiance. Nous sommes suffisamment riches pour que toutes les familles d'Angleterre aient envie de s'unir à la nôtre. Ma seule exigence est que cette fille soit capable de vous donner des héritiers. Il nous faut un héritier. Je peux compter sur vous ?

— Bien sûr, Père, il est des missions plus pénibles que celle-ci, dis-je avec un large sourire.

Je rejoins Horacio dans la bibliothèque dès la fin du petit déjeuner, mais je ne l'y trouve pas.

Un dossier est posé sur le guéridon, laissé à mon attention par mon frère. Il va me falloir expliquer à notre avoué, avec qui j'ai rendez-vous dans quelques minutes, la nature des investissements que nous avons sélectionnés. Or je n'en ai aucune idée ! Horacio le sait parfaitement, puisque c'est lui qui se charge de ce travail. Il souhaite sans doute m'humilier en ne m'expliquant pas le contenu du dossier.

Furieux, je hurle le nom de mon frère dans le vestibule, mais c'est Albert qui apparaît et m'apprend que Monsieur Horacio est sorti. Sorti ? Ce freluquet est certainement parti rejoindre ces satanés bohémiens !

Furieux, je décide d'annuler mon rendez-vous avec l'avoué, le reportant *sine die*.

Je me rends à l'écurie et ordonne qu'un cheval soit sellé. Peu de

temps après, je galope vers le domicile de mes amis pour les retrouver et passer quelques heures en ville. Un défoulement, j'ai besoin d'un défoulement !

Alors que nous sommes réunis, mes amis et moi, et que nous galopons de concert, je décide de faire un détour et de passer chez moi, pour leur montrer le pittoresque campement des comédiens. Un peu de remue-ménage parmi les amis de mon cher frère sera le bienvenu, et je m'en réjouis d'avance.

Nous faisons irruption à cheval, comme de beaux diables, dans le campement, bousculant ceux qui se trouvent sur notre route. Les premiers hurlements retentissent et mon cheval se cabre quand un homme se dresse devant nous pour nous arrêter. Les bras écartés, il tente d'arrêter mon cheval, qui se cabre de plus belle. Je sors alors mon fouet pour le cingler et l'écarter de mon chemin, mais il parvient à en saisir l'extrémité et me désarme.

— Hadès, saute ! crie l'homme tandis que je dégaine un poignard. Je me retrouve alors instantanément couché au sol, renversé par un énorme chien qui m'a désarçonné.

Le mastodonte me maintient au sol, les crocs luisant à quelques centimètres de mon visage, grognant et bavant. Je hurle qu'on vienne m'aider, mais mes amis, toujours à cheval, sont tenus à distance par les hommes du campement. Furieux, je tente de planter mon poignard dans le poitrail du chien, qui gémit quand je parviens à le blesser.

— Hadès, hurle l'homme, reviens !

Le chien relâche alors son emprise et, blessé, rejoint son maître. Je me remets sur pied et enfourche mon cheval avant que l'homme, furieux, ait pu revenir vers moi. Nous quittons alors le campement au grand galop, laissant derrière nous un beau désordre.

— Je crois que tu as blessé une petite fille en la bousculant avec ton cheval, me dit Gadwyn quand nous ralentissons nos montures pour reprendre notre souffle. Tes parents ne t'ont-ils pas demandé de faire profil bas quelques jours ?

— Tu me connais, mon ami, il me fallait une sortie flamboyante avant d'entrer au monastère ! Allons maintenant trouver de quoi nous détendre en ville, mes amis ! J'ai pour vous quelques bourses remplies qui vous aideront à trouver votre âme sœur ! Soyez vigoureux, camarades !

Chapitre 14

Jeudi

- Esteban -

Depuis que nous sommes arrivés dans ce domaine, Ophélie sort peu à peu de sa réserve et semble chaque jour plus épanouie. Hier, elle était dans les coulisses, heureuse et fière d'entendre une nouvelle fois jouer sa pièce.

Je ne saurai peut-être jamais ce que cache cette douce jeune femme, et Stella ne me le dévoilera sans doute jamais, mais peu importe, ce qui compte, c'est qu'elle sorte de son marasme et soit à nouveau heureuse.

Mais ce qui me chiffonne, c'est que cette renaissance est sans doute favorisée par sa rencontre avec Horacio. Bien qu'elle n'est certainement pas issue de notre milieu de saltimbanques, elle se cache et ne souhaite pas révéler son identité. Mais ces deux-là se rapprochent, je crains les conséquences pour notre douce Ophélie.

Le jour est à peine levé. Je m'occupe de relancer le feu du campement et je sers à Hadès son repas quotidien. Alors que j'arrive non loin de l'endroit où paissent nos chevaux, j'entends le bruit d'un cavalier qui approche au grand galop derrière moi. Je vois surgir le fils aîné de la famille Thompkins. Il s'éloigne de la propriété à bride abattue.

Je sens mon chien gronder sourdement à mes côtés, lui aussi a cerné le gaillard, et je ne donne pas cher de sa peau si Hadès s'en prenait à lui. Il vaut mieux que je garde un œil sur ce sale type et sa bande de vauriens.

Je caresse longuement les flans d'Hadès et nous reprenons notre longue balade, pour qu'il se dégourdisse les pattes.

Puis, après avoir nourri chien et chevaux, je retourne au campement qui est doucement sorti de sa léthargie. Les enfants s'amusent déjà, profitant des premiers rayons du soleil tandis que les parents restent agglutinés autour du feu, café et tartines entre les mains.

Tommy, un jeune garçon pour qui j'ai beaucoup d'affection, m'accueille avec une tasse brûlante, qui est la bienvenue. Ce gamin et son jeune frère, Ernie, vivent avec Elmer et sa famille depuis plusieurs années. Leurs parents ont été emportés par la phtisie en quelques mois. La troupe s'est resserrée autour des deux enfants. Tommy est souvent avec moi, et je sais qu'il est inconsciemment à la recherche d'un père de substitution. Mais je ne partage pas son amour immodéré

pour le théâtre, et nous n'avons pas grand chose en commun, contrairement au petit Ernie, ce petit sauvageon qui adore courir les bois avec moi. Cela ne m'empêche pas d'éprouver une grande affection pour ces deux jeunes orphelins.

Ce matin l'ambiance est particulièrement animée. Elmer est ravi et flatté par la proposition de Madame Thompkins de rester sur ses terres pour devenir une troupe de théâtre local. Les discussions vont bon train et même si certains regrettent de ne plus être libres de choisir leur tournée, beaucoup y voient de gros avantages pour eux et leurs enfants, notamment celui d'être pendant quelques temps à l'abri de l'errance dangereuse en roulotte, sans cachet assuré et sans savoir de quoi le lendemain sera fait.

J'aime bien cette vie, mais je n'ai pas les mêmes angoisses que ces pères et mères de famille. Je n'envisage toutefois pas de quitter ces gens dont je suis devenu très proche, même si une partie de mon travail, qui consiste à assurer la sécurité de la troupe de théâtre, ne sera plus d'aucune utilité. Je vais sans doute avoir une discussion avec Elmer pour savoir à quoi m'en tenir. Hadès s'agite soudain et je m'éloigne pour le calmer et chercher les raisons de sa soudaine frénésie.

Les conversations et les rires sont brutalement interrompus par des cris et des bruits de sabots de chevaux, je me précipite à l'entrée du campement et découvre la petite Lisa en pleurs, les genoux en sang dans les bras de sa sœur aînée.

Des cavaliers galopent dangereusement en tournant et écrasant nos tonneaux d'eau et nos réserves de foin, manquant même de renverser une des roulottes.

Je me jette en travers de leur route, et parviens à arrêter la course folle des chevaux. Je crie à mes amis de désarçonner les cavaliers, mais ceux-ci font déjà demi-tour et s'enfuient. Seul reste le plus violent des agresseurs, et je reconnais alors Tiburce ! Fou de rage, je lâche Hadès qui réussit à faire tomber le cavalier, mais avant que j'aie pu intervenir, ce salopard a déjà blessé mon chien et remonte sur son cheval.

Hors de moi, j'appelle Tommy pour qu'il s'occupe d'Hadès, et je me précipite vers mon cheval.

— Où vas-tu ? m'arrête Stella en saisissant mon bras, les yeux pleins de larmes.

— Je vais rattraper cette ordure et tous les autres !

— Tu es fou, ils vont te massacrer !

— Je ne crois pas, fillette, dis-je en sellant mon cheval. Il n'est pas question qu'ils s'en sortent comme ça.

— Je t'en prie, Esteban, m'implore-t-elle en m'enlaçant pour m'arrêter. Personne n'a été blessé… ne prend pas le risque de…

— Il a tué mon chien. Et il aurait pu tuer Lisa.

— Hadès n'est pas mort. Il se remettra. Et Lisa n'a rien de cassé. Si tu le tues, tu finiras au bout d'une corde, Esteban ! Je t'en prie !

Je la repousse fermement, insensible à ses larmes, et enfourche ma monture avant de partir à bride abattue à la poursuite de Tiburce.

Après quelques minutes au grand galop, j'aperçois au loin la troupe de cavaliers qui prend tranquillement le chemin de la ville. Je ralentis et garde mes distances, ils ne sont pas difficiles à suivre et je sais déjà où ils vont.

Ma chevauchée m'a aidé à reprendre mes esprits et les paroles de Stella ont eu un effet sur moi. Si je tue ces hommes, comme j'en ai une terrible envie, je passerai le reste de ma vie à fuir, pour ne pas finir pendu. Mais rien ne m'empêche de rosser ces gaillards.

Je les observe de loin tandis qu'ils laissent leurs chevaux devant un pub. Puis ils se dirigent dans le quartier le plus mal famé de la ville. Je les entends rire et plaisanter. Soudain, alors que je les observe, caché dans le renfoncement d'une porte cochère, une odeur qui m'est familière arrive jusqu'à mes narines.

— Que fais-tu là, Stella ? dis-je sans me retourner.

— Tu croyais peut-être que j'allais te laisser faire une grosse bêtise ? Comment as-tu su que j'étais là ?

— Ton parfum. Si tu veux suivre quelqu'un, évite de te parfumer.

— C'est noté. Alors ? Qu'est-ce qu'on fait ?

— Comment ça, qu'est-ce qu'on fait ? Il n'y a pas de « on » ! Tu vas me faire le plaisir de retourner au campement.

Je me retourne vers elle, mais au regard déterminé qu'elle me lance, je comprends que le combat est perdu d'avance.

Je soupire et remonte sur son visage la capuche de son manteau qui avait glissé.

— Tu restes ici, sans bouger. Et je ne plaisante pas, Stella. Le quartier est dangereux, je ne veux pas qu'il t'arrive quoi que ce soit.

— Dans ce cas, il vaut mieux que je reste près de toi, tu ne crois pas ?

— Non, je ne crois pas… Mais tu n'en feras qu'à ta tête.

Je reprends mon observation du groupe qui s'éparpille dans les rues adjacentes. Tous ne semblent pas vouloir s'encanailler avec les pauvres filles qui attendent au pied d'un bâtiment miteux. Tiburce lance une série d'insultes à ses amis en riant, tandis que l'un d'entre eux se dirige vers nous. Je me retourne et enlace Stella que je pousse contre le mur pour nous dissimuler. Son parfum fleuri et la douceur de son visage blotti dans mon cou me troublent plus que je ne l'aurais pensé. Son corps souple se presse contre le mien et je dois me concentrer de toutes mes forces pour garder mon sang-froid. Cette fille

me fait perdre la tête.

— Rentre avec moi, me chuchote-t-elle, ses lèvres contre ma joue.

— J'ai encore une chose à faire, et je m'occupe de toi, ma tigresse.

Je la repousse doucement et tourne la tête pour vérifier que le champ est libre.

Tiburce et un de ses amis continuent de discuter avec de jeunes filles, dont certaines semblent très jeunes. Vraiment très jeunes… Cette ordure a décidément tous les vices.

L'ami rentre dans l'immeuble avec une des filles, tandis que Tiburce reste avec les autres. La conversation semble s'envenimer, et il assène une violente gifle à une petite brune qui s'enfuit en pleurant. Puis il saisit la main de la plus jeune des filles, une petite blonde chétive, encore une enfant, et frappe violemment une autre fille qui voulait s'interposer. Il continue à lui donner de violents coups de pied alors qu'elle est à terre. Je retiens Stella qui s'élance déjà pour secourir les jeunes filles. Elle se retourne vers moi, les yeux brûlant de rage.

— Vas-y, Esteban. Mais ne le tue pas, lance-t-elle d'une voix rauque.

Je hoche la tête et couvre mon visage avec mon foulard, puis je m'enveloppe dans mon fin manteau.

Tiburce soulève la pauvre petite fille d'une main et entre dans l'immeuble en riant.

— Andy, vieux frère ! J'espère que tu es à la hauteur de notre réputation ! crie-t-il en grimpant au premier étage.

J'entre dans l'immeuble, et suis prudemment Tiburce. Je le vois entrer dans une chambre au premier étage et repousser du pied la porte. Le claquement d'une gifle résonne suivi des pleurs et des supplications de la toute jeune fille.

Je pousse silencieusement la porte de la chambre. Tiburce, le caleçon déjà sur les pieds, maintient la malheureuse enfant pour lui arracher ses vêtements.

— Tu peux crier, ma belle petite…

Avant qu'il ait fini sa phrase, je le saisis par les épaules pour l'écarter de la fillette à qui je dis de partir au plus vite. Puis, consciencieusement, je lui assène coups de poing et gifles violentes sans qu'il puisse réagir. Un dernier coup dans le ventre lui coupe le souffle, et une dernière gifle l'assomme.

« Ne le tue pas », ces derniers mots résonnent dans ma tête, retenant mes coups et ma rage. Je récupère sa montre et son portefeuille et lui retire pantalon et caleçon ainsi que le reste de ses vêtements pour le laisser, sans connaissance et nu comme un ver, dans cette chambre miteuse.

Stella m'attend au pied de l'immeuble, la fillette est blottie dans ses bras. La jeune fille violemment frappée par Tiburce se précipite vers moi.

— Merci Monsieur, vous avez sauvé ma petite sœur. Elle n'est pas une prostituée, elle était là pour me porter à manger… elle voulait juste me porter à manger, sanglote la malheureuse.
— Tiens, dis-je en lui tendant la montre, les vêtements et le portefeuille de Tiburce. Tu pourras certainement tirer un bon prix de tout cela. Et son portefeuille me semble bien garni. Maintenant, partez d'ici avant qu'il revienne à lui.

Chapitre 15

Jeudi

- Horacio -

Après ce petit déjeuner que j'ai dû écourter, je suis allé m'isoler dans une aile de notre vaste demeure, où Père et Mère ont accepté de faire installer des appareils permettant de faire des exercices physiques sans pour autant aller courir à l'extérieur, surtout les jours où la météo se montre peu clémente, ce qui au sein de notre douce Angleterre est bien malheureusement monnaie courante !

Il y a là des espaliers, des tapis de gymnastique, des poids et des barres à soulever, un cheval d'arçon, etc.

Je viens là pour deux raisons. La première est évidente : je peux ici entretenir ma forme physique, même à la mauvaise saison. La deuxième prend tout son sens dans les échanges qui viennent d'avoir lieu avec mon frère Tiburce et mon père : je peux extérioriser ma colère de voir les hommes de ma propre famille avoir un comportement qui n'est pas digne d'un être humain.

Après avoir passé une bonne demi-heure à m'épuiser ainsi et avoir entendu mon frère partir au galop avec son cheval, je vais me laver de tout cela en prenant un bain brûlant.

Alors que je finis de me préparer rejoindre la troupe de Monsieur Elmer, et surtout Ophélie, j'entends frapper à ma porte.

— Entrez !

Mère apparaît alors et referme la porte derrière elle. Elle vient vers moi et prend mes deux mains dans les siennes. Elle semble soucieuse.

— Mon fils, je sais que vous avez déjeuné ce matin avec votre père et Tiburce. N'avez-vous pas trouvé votre frère fatigué ?

Sa question m'étonne, car effectivement je me suis fait la même réflexion.

— Je dois avouer, oui, qu'il semblait fatigué, une mine blanche. Cela dit nous sortons de l'hiver.

— C'est vrai. Mais tout de même. Il sort plutôt moins en ce moment avec ses compagnons de... beuverie, et pourtant il perd de plus en plus de sa force naturelle. Je le trouve même amaigri.

— Dans ce cas, voulez-vous que je vous informe si j'observe quoi que ce soit d'autre ?

— Je vous en serais reconnaissante, oui. Et puis, notre médecin va venir me voir ce matin, je ne me sens pas très bien en ce moment. Rien de grave à mon avis, mais je vais en profiter pour lui parler de

Tiburce. Il est parfois étrange et surtout avec des accès de violence et de colère démesurés.

— Il a toujours été violent, Mère. Je suis bien placé pour le savoir.

— C'est certain. Vous en avez fait les frais plus souvent qu'à votre tour.

— Ne vous inquiétez pas trop. Notre médecin trouvera sans doute une explication à tout cela.

Elle s'avance vers moi et prend à nouveau mes deux mains dans les siennes.

— Tiburce a toujours été insupportable et violent. Mais il n'en reste pas moins...

— … qu'il est votre fils.

— C'est exactement cela.

Elle se rend compte alors que j'ai revêtu ma tenue d'équitation.

— Vous sortez aussi ?

— Oui, Mère. Je vais rendre visite à nos acteurs, avant d'aller chevaucher en forêt.

— Ah ! L'attrait du théâtre !

— Je plaide coupable, Mère !

— Grand bien vous fasse, mon fils.

— Mais je dois aussi emmener avec moi l'énorme chien de la troupe. Cet animal m'a adopté... après des débuts difficiles.

— Comment cela ?

— Ne vous inquiétez pas, Mère. Je vous raconterai cela à mon retour.

Mon cheval est prêt lorsque j'arrive aux écuries et à ma vue il piaffe d'impatience. Je sais bien que je ne le monte pas assez souvent et cela ne sied pas à un si beau pur sang.

Nous partons au trot vers les roulottes, en faisant un détour par un petit bois, où Phœbus s'entraîne avec plaisir à sauter au-dessus de vieux troncs. Il renifle tout et je vois bien que toutes ces odeurs extérieures à l'écurie lui manquent sans aucun doute.

À l'approche du camp, j'arrête mon cheval et mets pied à terre. Je préfère ne pas prendre de risque, en provoquant un accident, que ce soit avec Hadès ou un des enfants de la troupe.

Lorsque j'arrive à proximité de la première roulotte, j'attache Phœbus à un arbre et m'apprête à rejoindre la roulotte d'Ophélie, où se trouve d'ordinaire Hadès.

Je me trouve alors nez à nez avec un jeune homme qui brandit une fourche, visiblement en colère. Mais lorsqu'il me voit, il s'arrête net.

— Monsieur Horacio ! Excusez-moi, mais lorsque j'ai entendu le bruit des sabots de votre cheval, je me suis préparé au pire et...

— Ne vous inquiétez pas. Mais il est vrai qu'en arrivant ainsi par les

bois, cela pouvait faire croire à une personne mal intentionnée. Mais dites-moi, vous êtes bien Tommy, c'est cela ?

— Vous vous souvenez de moi ? me dit-il, rayonnant.

Que je le reconnaisse semble lui faire vraiment plaisir.

— Vous m'avez accueilli avec une tirade spontanée qui m'a cloué sur place. Le théâtre est donc votre royaume ?

— C'est toute ma vie, Monsieur. Je suis né dans cette troupe, tout comme mon jeune frère.

— Et vos parents ?

— Ils sont morts, malheureusement.

— Oh ! Vous m'en voyez désolé !

— Je n'en douta pas, Monsieur, vous portez la bonté sur vous. Vous êtes pourtant bien né, mais vous ne négligez personne. Je l'ai bien remarqué depuis que nous sommes arrivés ici.

— Eh bien, cette remarque m'honore, Tommy, vraiment. Et je...

Monsieur Elmer arrive, essoufflé, et nous interrompt.

— Tommy, va donc rejoindre ton frère. Il est encore très effrayé de ce qu'il vient de se produire. Je vais m'occuper de notre hôte.

Il se tourne vers moi et je vois sur son visage un mélange d'inquiétude et de colère contenue.

— Monsieur Elmer, vous avez des problèmes ?

— C'est le moins qu'on puisse dire ! Nous avons deux blessés !

— Comment cela ? Vous avez été attaqués ? Qui a été blessé ? Est-ce grave ? Est-ce que je peux vous aider ?

Il me regarde, interdit devant mon inquiétude.

— Suivez-moi, Monsieur Horacio, toutes mes explications ne vaudront pas un constat de vos propres yeux.

Je le suis, espérant ne pas trouver Ophélie blessée. Qu'a-t-il bien pu se passer ?

Lorsque nous arrivons au centre des roulottes, je vois le pauvre Hadès couché sur une couverture, le flan ensanglanté, respirant avec difficulté et poussant de petits geignements. Luna est assise à ses côtés et lui caresse la tête, le visage plein de larmes. Ophélie vient alors vers moi – Dieu soit loué, elle n'a rien – et s'adresse à moi, des sanglots dans la voix.

— Une petite a été également blessée, mais ce n'est rien, juste les genoux éraflés. Sa mère s'occupe d'elle. La pauvre petite a surtout eu très peur, elle ne veut plus parler.

— Mais enfin, Ophélie, quel monstre a bien pu faire une chose pareille ? Sur nos terres en plus de cela !

La pauvre fond alors en larmes et part auprès de Luna, le visage caché entre ses mains. Je me tourne vers Monsieur Elmer, dans l'attente d'une réponse.

— Monsieur Horacio, je crains que le cavalier responsable de tout

cela ne soit votre frère, Monsieur Tiburce...

— Comment cela, vous « craignez » ? Mais enfin, c'était lui ou pas ?

Devant le silence de son mari, c'est Madame Lydia qui prend la parole.

— Oui, Monsieur, c'était bien votre frère. Vous m'en voyez désolée...

— Désolée ? Mais enfin, c'est lui qui devrait l'être ! Quel monstre ! Ce n'est pas un homme, c'est un animal, une bête enragée ! Hadès vaut mieux que lui, je peux vous le garantir. Où est-il ? Cette fois-ci c'en est trop, je ne peux plus le laisser en faire ainsi à sa guise. Où est-il ?

— C'est-à-dire qu'il est parti.

— Quoi ? En plus, il s'est enfui ?

— Il était avec des amis, ils riaient beaucoup et tiraient sur les rênes de leurs montures en tous sens.

— Bien sûr, suis-je bête ! Ses compagnons de beuveries, avec lesquels il partait se soulager auprès de femmes de petite vertu et avec lesquelles il...

Je me tourne vers Ophélie et Luna.

— Excusez-moi, je... je suis tellement outré. Quand je pense que ce personnage est mon frère ! Mais qu'à cela ne tienne, je vais les rattraper avec mon cheval, il est plus rapide que le sien. Je saurai les retrouver.

Elmer m'arrête d'une main ferme en me tirant par l'épaule.

— Ce ne sera pas nécessaire, Esteban est parti à sa poursuite. Il est en rage à cause de son chien.

— Son chien ? Je croyais qu'Hadès était à vous.

— Ah non, c'est le chien d'Esteban, même si c'est le gardien de nos demoiselles.

Mais peu importe...

— Écoutez-moi, Esteban est en danger, Monsieur Elmer. Tiburce et ses complices sont capables du pire.

— Monsieur Horacio, ne vous inquiétez pas pour Esteban. Il en a vu d'autres, en particulier quand il...

Nous sommes interrompus par les pleurs de Luna qui viennent de redoubler. Nous nous tournons tous vers elle. Il semble évident que l'état d'Hadès vient subitement d'empirer.

— Mon Dieu, dit Monsieur Elmer, si ce chien meurt, je ne donne pas cher de la vie de votre frère. Même s'il doit finir pendu, Esteban ne laissera pas un tel acte impuni !

Je m'agenouille près d'Ophélie et regarde de près la blessure du gros molosse.

— Il a perdu beaucoup de sang, nous devons faire vite ! Mettez Hadès sur une couverture, nous allons le porter dans la maison.

— Mais, nous...

— Dépêchez-vous, que Diantre ! Vous voyez bien que la vie est en

train de le quitter !

Je cours devant et fais passer notre équipage par les cuisines. Notre Frannie pousse des cris en voyant l'état d'Hadès et un jeune marmiton tourne de l'œil. Albert vient à ma rencontre, affolé par toute cette agitation.

— Où est le Docteur Collins ?

— Il sort tout juste des appartements de votre mère et s'apprête à partir.

Je cours vers l'entrée et rattrape le médecin qui avait déjà la main sur sa sacoche pour prendre congé.

— Docteur, nous avons une urgence. Avez-vous votre matériel de chirurgie ?

— Je... je... mais oui, bien sûr, où est le malade ?

Je l'entraîne vers le salon. Cet homme d'ordinaire si calme et réservé semble tout à coup ragaillardi à l'idée de pouvoir sauver une vie.

— Il est ici ! dit Monsieur Elmer en lui montrant le pauvre Hadès.

Collins regarde le molosse.

— C'est une blague !

— Croyez-vous vraiment que ce chien soit une « blague » ? lui dis-je.

— Mais enfin, je ne vais pas utiliser mon matériel sur un animal ! Et pouilleux, qui plus est !

J'en reste interdit.

— Et pourquoi pas ? dit ma mère qui surgit dans le hall d'entrée. Une vie est une vie, mon ami. Allez, Docteur, au travail, et vite ! Si mon fils a décidé de le faire porter ici c'est qu'il a ses raisons !

Le docteur Collins sourit et hoche la tête. Il s'agenouille près d'Hadès et l'examine.

— Posez-le sur cette table, ordonne-t-il. Et apportez-moi des linges propres et de l'eau bouillante, que je prépare mes instruments.

Puis il me regarde.

— Horacio, je sais que vous êtes homme à garder la tête froide, pouvez-vous me seconder ?

— Je suis à vos ordres, docteur.

— Alors, c'est parti. Messieurs-dames, merci de bien vouloir vous écarter, nous avons besoin de pouvoir nous mouvoir et respirer. Et vous, Horacio, mettez ce linge imbibé de chloroforme sur les narines du... « patient ». C'est pour l'endormir.

Quelle expérience ! Me retrouver infirmier, et en plus de cela pour opérer un chien, quelle histoire.

Mais tout s'est bien passé et finalement, notre médecin s'est pris au jeu et a tenu à s'occuper au mieux d'Hadès.

— Nous allons attendre son réveil. Mais c'est un animal costaud, il

est tiré d'affaire et il récupèrera vite, j'en suis certain. Faites donc entrer son maître, il vaut mieux qu'il soit là quand l'animal va ouvrir un œil.

Je vais chercher Ophélie, Luna et Monsieur Elmer, qui attendaient en cuisine. Je rassure tout le monde sur le sort du pauvre chien.

— Mais dites-moi Horacio, me demande le médecin, quel diable d'homme lui a fait une telle entaille ?

— C'est Tiburce, Docteur.

— Tiburce ? Mais qu'est-ce qui lui a pris ?

— Nous en saurons plus tout à l'heure, je pense. À son retour.

— Une telle violence, c'est tout de même inquiétant.

— Je ne vous le fais pas dire.

— Bon, je vais ranger mes instruments et saluer votre mère. Je me dois de lui présenter des excuses pour ma réaction de tout à l'heure, qui manquait de discernement. Laisser mourir cette bête dans de telles souffrances n'était pas le bon choix, je dois l'avouer. Vous me donnerez des nouvelles de ce molosse ?

— Bien sûr, Docteur.

— Ah là là, dit-il en s'éloignant, on sait comment la journée commence, mais jamais comment elle va se poursuivre...

Tout le monde est rassuré et Hadès peut être ramené au campement de la troupe, couché dans un chariot tiré par trois hommes solidement charpentés. Luna marche à côté de l'équipage et garde une main posée la tête d'Hadès tout en le couvant des yeux. Je n'avais même pas remarqué qu'elle était pieds-nus...

De mon côté, je me hâte d'aller prévenir ma mère du fait que je raccompagne tout ce petit monde et que je reviendrai au plus vite. Et puis, je dois récupérer Phœbus, que j'imagine toujours accroché à son arbre.

Lorsque j'arrive dans le hall, Mère est en train de prendre congé de notre médecin. Je n'entends que la fin de leur conversation.

— Je me fais vraiment du souci à son sujet, Docteur. Il est de plus en plus violent et c'est souvent disproportionné par rapport à la cause.

— Je comprends. Je passerai demain sous le prétexte de prendre de vos nouvelles et j'en profiterai pour lui proposer un examen. Il est vrai qu'en tout état de cause, je ne l'ai pas reçu depuis fort longtemps et je peux lui dire que je lui trouve une mauvaise mine.

— Je vous remercie, Docteur. Vous comprenez, je...

Faisant mine d'arriver à l'instant, je referme la porte en la claquant. Mère et notre médecin se tournent vers moi, stoppant net leurs échanges.

— Mère, je vais accompagner nos acteurs à leur campement et m'assurer que tout va bien pour cette pauvre bête. Cet animal est

important pour eux, en dehors de leur attachement affectif. Il veille à leur sécurité et surtout à celle des jeunes femmes de la troupe.

Mère me regarde.

— Comme cette jeune Ophélie, par exemple ?

Je suis un peu pris de court, mais trouve malgré tout une réponse adéquate.

— Mais aussi la petite Luna et d'autres.

— Bien sûr, mon fils, cela va de soi.

Je dépose rapidement un baiser sur la joue de ma mère et repars vers les cuisines en bondissant presque. Je crois bien que j'ai rougi suite à la remarque de Mère...

J'entends une dernière phrase de celle-ci, adressée à notre médecin.

— Ah... la fougue de la jeunesse est un délicieux privilège dont on est conscient que lorsqu'il nous a quittés. N'est-ce-pas, Docteur ?

— Je suis bien placé pour le savoir ! dit-il en riant.

Chapitre 16

Jeudi

- Ophélie -

Je suis heureuse de ne pas m'être trompée au sujet d'Horacio. Il a été si rapide pour décider de ce qu'il fallait faire que nous n'avons pu que le suivre, sans nous demander si nous serions ou pas les bienvenus dans cette maison. Quant à la réaction de sa mère pour pousser son médecin à agir, cela m'a vraiment touchée !

La cuisinière semble avoir de l'affection pour Horacio et être prête à lui pardonner toutes ses décisions intempestives. Elle est même venue prendre des nouvelles d'Hadès et a apporté du lait de poule pour tout le monde et une miche d'un pain croustillant qu'elle vient de cuire !

— Et votre marmiton ?

— Ne m'en parlez pas ! Une vraie poule mouillée ! Demandez-lui de dépecer un lapin, et voilà qu'il tourne de l'œil. Résultat : il coupe du bois et il fait la vaisselle. Drôles d'attributions pour un assistant de la cuisinière.

Elle essuie la farine qui se trouve sur son tablier et s'apprête à prendre congé, quand nous voyons arriver Horacio.

— Eh bien, Frannie, vous désertez vos cuisines à présent ? Qui a donc su vous faire quitter votre poste ?

— J'ai apporté du réconfort à tous ces gens.

— Je sens que ce réconfort a le parfum de votre lait de poule et de pain encore chaud, n'est-ce-pas ?

Frannie se tourne vers moi.

— Le grand gaillard que vous voyez là a été nourri avec ma cuisine, et vous constatez le résultat. Mais je dois vous laisser, dès que je tourne le dos les souris dansent, en cuisine !

Horacio se tourne vers moi et prends mes mains dans les siennes. Ce contact, venu tout naturellement, est agréable et rassurant. Je n'y perçois aucune mauvaise intention, loin de là.

Nous nous asseyons dans l'herbe, installés contre la roue d'une roulotte.

— Comment vous sentez-vous, Ophélie ?

— Je vais bien. Je suis rassurée, maintenant.

— Pourtant, vous avez dû ressentir une vraie frayeur !

— Oh, ne vous inquiétez pas. J'ai craint pour la vie d'Hadès, mais j'ai vécu des choses bien pires que cela.

— Me raconterez-vous un jour ?

Je le regarde, ne sachant si je dois ou non faire une promesse que je ne tiendrai peut-être pas.

— Mais vous, Horacio. Comment vous sentez-vous ? Après tout, c'est votre frère qui est responsable de cet acte odieux. Vous-même et votre mère semblez si... fiables et si humains, je ne comprends pas comment votre frère peut se comporter ainsi.

— On voit que vous n'avez pas rencontré mon père. Tiburce est sa copie conforme !

Il n'a toujours pas lâché mes mains, mais semble ne pas s'en rendre compte.

— Vous savez, Ophélie, une famille peut être un lieu rassurant. Mais elle peut aussi offrir de nombreuses occasions de perdre confiance en l'humain.

— Je sais bien, Horacio.

Il me regarde, cherchant sans doute à comprendre ce que j'ai pu vivre.

— Puis-je vous faire une suggestion ? me demande-t-il.

— Tout ce que vous voudrez, Horacio. Mais à une condition.

Il m'observe, intrigué.

— Rendez-moi donc mes mains, dis-je avec une voix basse de conspiratrice en m'approchant de son oreille.

Il descend alors son regard vers mes mains et les lâche aussitôt. Je me mets à rire et il fait de même aussitôt.

— Je vous propose, dit-il encore hilare, de vous dire quelque chose à propos de ma famille et vous faites de même. À tour de rôle. Cela vous convient-il ?

— Ma foi, c'est donc donnant donnant ?

— On peut dire cela. Je commence !

— Je vous en prie.

— Notre famille est coupée en deux : Mère et moi, qui avons une même passion du théâtre et de l'autre côté, Père et Tiburce, qui sont beaucoup plus centrés sur eux-mêmes et leurs plaisirs.

J'hésite. Que lui dire, sans trop en dévoiler ? En tout cas, pas tout de suite.

— Vous aviez raison, Horacio, je suis bien née au sein d'une famille aisée.

— Noble ou bourgeoise ?

— Vous trichez !

— Fichtre ! Vous avez raison. Alors : lorsque nous étions enfants, Tiburce a essayé de me perdre dans la forêt.

— Mon Dieu !

— Ce n'est pas le pire... À votre tour.

— Enfant, j'avais deux poneys, Spoon et Travis. Mes parents

remplissaient ma vie de tout un tas de choses pour combler leur incapacité à nous aimer, ma sœur et moi.

— Vous avez une sœur ?

— Poursuivez, jeune homme.

— Mère m'a appelé ainsi du fait de son amour pour Shakespeare.

— Je le savais déjà, tricheur !

— Soit. Père me battait souvent lorsque j'étais enfant car je jouais avec des poupées pour leur faire tenir le rôle de personnages d'histoires que j'inventais. Il me traitait d'inverti, mais à l'époque je ne comprenais pas le sens de ce mot.

— Mon Dieu ! Quel père traite ainsi son enfant ?

— Le mien ! Mais nous nous égarons. À votre tour.

— Eh bien... Ma famille est de la vieille noblesse, Horacio. Mais sachez que je ne vous dirai sans doute jamais le nom qui est le mien.

— Voilà donc pourquoi vous vous cachez... Je rêve de monter sur les planches, mais je ne peux pas quitter ma famille car c'est moi qui fait le travail de Tiburce pour les affaires de Père, même si c'est un secret.

— Oh ! Décidément, votre frère a bien peu de qualités. À mon tour : je serai majeure dans quelques jours !

— Formidable ! Alors à partir de cette date vous ne serez plus tenue de rejoindre votre famille ?

— Aucune idée. À vous.

— Père était un roturier lorsque Mère est tombée amoureuse de lui. Tout notre argent vient d'elle et de sa famille.

— Eh bien ! Voyons pour moi.

Je regarde Horacio avec plus de sérieux.

— Je ne retournerai jamais dans ma famille. Mes parents sont de mauvaises personnes qui font les choses pour de mauvaises raisons.

— Voilà qui est bien triste.

— C'est ainsi. À vous !

— Mère aimerait que Stella lui lise les lignes de la main ou lui tire les cartes.

— Quoi ?

— Je vous jure que c'est vrai !

— Bon. À mon tour. Je... Horacio, j'ai commis un acte irréparable...

Je fonds alors en larmes, prenant mon visage dans mes mains et ne peux retenir les sanglots qui suivent et deviennent de plus en plus forts. Horacio a l'élégance de ne pas intervenir et de me laisser reprendre un peu mes esprits, afin que je puisse poursuivre.

Je me calme enfin un peu et lève vers lui mes yeux pleins de larmes.

— Voulez-vous que nous cessions là ce jeu ridicule ? propose-t-il.

— Horacio, ce n'est pas un jeu ridicule. C'est même une excellente chose. Seule Stella partage mon secret, mais cela a trop duré. C'est

trop lourd à porter. Je ne peux pas continuer à lui imposer cela. Il faut que j'en parle à quelqu'un d'autre, à une personne de confiance. Et je crois que vous pourriez bien être cette personne.

— Moi ? Parce que j'ai fait soigner votre chien par notre médecin de famille ?

— Exactement !

Il pose alors sa main sur ma joue et essuie délicatement mes larmes du bout de ses doigts. Ce contact me rassure et finit de ma calmer. Je me sens prête à poursuivre.

— Horacio, je vais vous expliquer ce pan bien peu glorieux de ma vie et je vous demande de ne pas m'interrompre. Êtes-vous prêt à faire cela pour moi ?

— Bien évidemment, Ophélie.

— Pour commencer, je me prénomme Meredith. Je suis née et j'ai grandi pas si loin d'ici, dans le sud de l'Angleterre. J'ai une sœur plus âgée de presque dix ans. Elle comme moi n'avons jamais été désirées par nos parents, nous ne sommes nées que pour les convenances et surtout pour avoir un fils. Mais comme ce garçon n'est jamais arrivé, ma sœur a été promise à un homme riche et du même rang. Un homme, c'est beaucoup dire, plus un pourceau qu'autre chose ! Dès qu'ils ont été fiancés, il a considéré que sa promise était d'ores et déjà sa propriété. À l'occasion d'une chevauchée sur nos terres, où je leur servais de chaperon, il a voulu abuser d'elle, après m'avoir attachée à un arbre. Il m'a même dit qu'ensuite ce serait mon tour ! Il était persuadé que de honte ma sœur et moi ne dirions rien. Mais j'ai pu me libérer et avant qu'il ait touché à ma sœur, je l'ai assommé avec une grosse branche. Nous avons fui jusqu'à notre maison et avons prévenu nos parents, qui ont traitées d'imbéciles car le mariage était désormais compromis et que le bruit courrait que ma sœur n'était plus pure. Mon père est allé dans les bois et a trouvé l'homme mort, au pied d'un arbre. Je ne sais comment, mais ils ont fait croire à un accident de cheval. Après cela ma sœur est entrée dans les ordres.

— Comment a-t-elle fait[4] ?

— Elle a dû quitter notre douce Angleterre et partir en France. Elle vit désormais dans un couvent parmi des sœurs qui sont extraordinaires.

— Elle a trouvé une nouvelle famille

— Exactement, Horacio ! Nos parents se sont alors tournés vers moi pour me marier à un vieux baron lubrique ! Et voilà. Après cela, direction le foin de Monsieur Elmer, et vous connaissez la suite.

Horacio reste silencieux et me détaille de ses yeux si doux et si chaleureux.

— Horacio, vous n'allez plus vouloir m'adresser la parole, n'est-ce-pas ? J'ai tué un homme, Horacio !

Je me remets à pleurer, le visage caché. Mais je sens tout à coup des bras qui m'enserrent doucement et des mains qui caressent mes cheveux.

— Oph.... Meredith, vous avez ôté la vie à un porc, pas à un homme. Et puis, c'était pour défendre votre sœur et vous-même. Vous vouliez vous défendre et rien d'autre ! Vous en aviez le droit. On en a toujours le droit !

— Pas pour nous les femmes, Horacio, vous le savez bien.

— Oui je le sais et c'est inacceptable ! Et puis, c'était un accident ! Vous n'avez pas voulu le tuer.

— Grands dieux, non !

— Et dites-vous qu'au moins celui-là ne fera plus souffrir aucune femme de son entourage.

— C'est vrai.

— Ce n'est pas comme mon frère, qui en a abîmé et déshonoré plus d'une, y compris dans nos murs !

— Comment cela ?

— Pourquoi croyez-vous que toutes nos femmes de chambre et autres ont plus de quarante ans ?

— Mais c'est horrible !

— Tiburce est comme cet homme des griffes duquel vous avez sorti votre sœur.

Je lève alors mon visage vers le sien. Nous sommes maintenant serrés l'un contre l'autre, avec ces images odieuses qui nous remplissent la tête. Mais le réconfort que nous nous apportons mutuellement est en train de se transformer en autre chose, nous le sentons tous les deux.

J'offre un sourire à Horacio, qui me le rend et l'accompagne d'un baiser doux et léger qu'il dépose sur mes lèvres. Que ce moment est doux et empli d'une sérénité qui me fait un bien incroyable. Comment pouvais-je imaginer il y a seulement quelques jours que j'accepterais d'un homme qu'il puisse ainsi me toucher, m'embrasser, m'apporter à la fois douceur et chaleur, en toute confiance ?

Il me regarde tendrement.

— Comment dois-je vous appeler, ma douce ?

— C'est Ophélie que vous avez rencontrée pour la première fois, restons-en là, voulez-vous ?

— Comme il vous plaira !

— Et puis, Meredith est morte le jour où j'ai tué cet homme. Et morte une seconde fois lorsqu'on m'a présentée à ce baron.

— Alors, va pour Ophélie.

Nous restons ainsi, moi blottie dans ses bras, lui me caressant les cheveux, n'ayant plus la notion du temps qui passe. Assis dans l'herbe derrière une roulotte, nous sommes à l'abri des regards et nous le

savons.

Nous voyons soudain arriver Luna, qui tient le petit Ernie par la main. Nous nous levons tous les deux en les voyant se diriger vers nous.

— Qu'est-ce que vous faisiez tous les deux derrière cette roulotte ? demande Luna

— Rien qui n'ait déjà été fait par quelqu'un d'autre, lui répond Horacio.

— Ça veut dire quoi, ça ? demande-t-elle.

— Tu as tout le temps de comprendre, lui dis-je. Allez, viens, allons plutôt annoncer la bonne nouvelle à tout le monde.

Elle nous regarde, les yeux plissés, comme à chaque qu'elle cherche des indices pour essayer d'appréhender une situation.

— Quelle bonne nouvelle ? Hadès qui va mieux ? Ou... vous deux en train de vous faire des câlins derrière la roulotte ?

Là-dessus elle part en courant, suivie du petit garçon, et je la poursuis.

— Si tu parles je... je... je te rase les cheveux !

— Je m'en moque !

— Alors, je retire ton rôle de ma pièce !

Elle s'arrête net et se tourne vers moi, les mains sur les hanches.

— Alors ça, c'est déloyal et cruel !

J'entends Horacio éclater de rire dans mon dos.

— Je sais moi, dit-il, la pièce que vous devriez écrire, Ophélie.

— Tiens donc !

— Oui, la vie de votre troupe. Vous feriez un triomphe. Les gens ont besoin de rire de nos jours.

Luna en a profité pour se sauver avec Ernie, qui la suit difficilement avec ses petites jambes.

— Allez viens, mon grand, dit-elle à Ernie, nous avons plein de choses à raconter à maman !

Chapitre 17

Vendredi

- Tiburce -

Je ne décolère pas. Me faire agresser et revenir à moi, totalement dépouillé, dans cette chambre minable, est insupportable ! Je n'ai jamais été autant humilié. Je n'ai pas l'intention de laisser cette agression impunie.

Je n'ai pas reconnu celui qui m'a si lâchement attaqué. Si je n'avais pas été pris par surprise, jamais cette canaille n'aurait eu le dessus. Mes amis en sont eux aussi persuadés.

Fort heureusement, Andy, inquiet de ne pas me voir le rejoindre, m'a retrouvé inanimé dans cette chambre et a rameuté notre bande d'amis. J'ai pu ainsi rentrer en portant quelques vêtements. Évidemment, mon portefeuille, ma montre et tout ce que j'avais sur moi avaient disparu !

Ce salopard était masqué. Pourtant je ne peux me départir d'une impression de familiarité. Aurais-je déjà croisé cette racaille en venant dans le quartier ? Est-ce un souteneur qui n'aurait pas apprécié que sa protégée ait été un peu bousculée lors d'un de mes précédents passages ? Ces filles sont pourtant là pour ça !

De retour au château je demande qu'on me prépare un bain, j'ai besoin d'enlever toute cette crasse et de me détendre.

Je n'ai croisé personne en rentrant, et heureusement ! Quand je découvre mon visage dans le miroir de mon cabinet de toilette, je réalise que je me suis fait sévèrement rosser.

Ma lèvre inférieure est profondément fendue, ma mâchoire est enflée et marbrée de bleu, et un de mes yeux est rouge sang. Chaque muscle me fait souffrir, et j'ai mal à chaque inspiration. Cette ordure m'a probablement cassé une côte, ou pour le moins, l'a-t-il fêlée.

Albert ne dit pas un mot tandis qu'il m'aide à retirer mes vêtements.

J'entre dans l'eau chaude de mon bain et pousse un long soupir de soulagement. Les sels qu'Albert a versés dans l'eau m'irritent la peau. Je peste contre ce diable d'homme qui m'a préparé un bain parfumé, comme si j'étais un sodomite ! Mais la chaleur de l'eau soulage agréablement mes muscles.

Je ferme les yeux et laisse les images de mon agression me revenir en mémoire. L'homme était grand, une tête de plus que moi, et musclé, très musclé. Son visage était masqué et je ne pouvais voir que ses yeux sombres et froids. Ma colère n'est pas encore retombée et je

suis bien déterminé à retrouver et à punir mon agresseur. Sévèrement. Mortellement.

L'eau de mon bain se refroidit rapidement et j'appelle Albert qui m'aide à sortir de la baignoire et me tend un drap de bain. Je viens me réchauffer près de la cheminée qui crépite et, agacé par sa présence, je renvoie le vieil homme. J'ai besoin de me sentir seul. Et la lueur de satisfaction que je lis dans les yeux du vieux serviteur quand il me voit grimacer de douleur pourrait bien m'inciter à le frapper, ce que mon père n'accepterait pas.

Malgré le bain, je ne suis pas parvenu à vraiment me détendre. Albert m'a servi un verre de vin que je bois d'un trait. Je jette le drap de bain, et me sers à nouveau, remplissant mon verre jusqu'au bord.

Je me poste devant la fenêtre de ma chambre, et observe le soleil couchant. Je regarde ces saltimbanques qui s'amusent à l'orée de la forêt, en bordure de notre parc qu'ils abîment avec leurs roulottes.

Je distingue les ombres qui s'agitent autour de leur feu de camp. Ils doivent boire, manger et danser comme des sauvages. Comment peut-on vivre de cette façon ? En revanche, leurs femmes sont belles, très belles même, et cela mériterait une nouvelle visite de leur campement avec mes compagnons de beuverie.

C'était bien amusant de créer la panique ce matin. Cela a pourtant failli mal tourner quand ce type est intervenu avec son énorme chien… ce grand type… très musclé… avec ce regard sombre… Bon sang, cela pourrait bien être celui qui m'a agressé et dépouillé cet après-midi !

Fou de rage, je jette mon verre de vin dans la cheminée et sors sur la terrasse attenante à ma chambre. Je suis nu et la fraîcheur de la nuit me saisit brutalement. J'entends au loin le son d'une guitare, des chants et des rires.

Ils ne vont pas rire très longtemps, je ne laisserai pas impunie cette lâche agression.

Mais pas ce soir, je suis fourbu et je retourne dans ma chambre où je tombe nez à nez avec ma mère.

— Tiburce ! Pour l'amour de Dieu ! Voulez-vous bien vous couvrir ! Et vous allez attraper la mort avec ce froid !

Ma mère se détourne, gênée par ma nudité. Je ramasse mon drap de bain en ricanant et enfile une robe de chambre. J'augmente la luminosité de ma lampe à gaz et observe ma mère qui semble être prête à me sauter à la gorge.

— Que me vaut le plaisir d'une visite si tardive, Mère ? D'autres conseils concernant mon comportement ?

— J'ai appris ce que vous aviez fait ce matin, dans le campement de nos amis…

— Ces bohémiens ne sont pas nos amis.

— C'est intolérable Tiburce ! Vous auriez pu tuer une petite fille, et vous avez grièvement blessé un chien.

— Un chien ? Une petite saltimbanque ? Mais quelle affaire ! Savez-vous seulement qui ils sont et ce qu'ils sont capables de faire ? Ce sont des voleurs, des…

— Ça suffit maintenant !

Je la regarde fixement et me rapproche d'elle. Une colère et une blessure sourde me submergent.

— Je constate que le sort de ces moins que rien vous préoccupe davantage que le mien. M'avez-vous seulement regardé, ce soir, ma chère Maman ?

J'augmente encore la luminosité de la lampe et vois ma mère cligner nerveusement des yeux.

— Que vous est-il arrivé ?

— Et si je vous disais que mon agresseur n'est autre qu'un de ces va-nu-pied, vous me croiriez ?

— Et pourquoi vous aurait-il agressé ?

— Pour me dépouiller, parbleu ! L'un d'eux m'a volé ma montre et mon portefeuille. Mais cela n'a rien d'étonnant.

Je garde sous silence le vol de mes vêtements, peu enclin à être l'objet de moqueries de la part de ma propre famille, ce qui ne manquerait d'être le cas si cette partie de l'histoire arrivait aux oreilles de Janice ou d'Horacio.

— Avez-vous besoin de voir le docteur Collins ? Vous semblez avoir été sévèrement rossé.

— Je n'ai besoin de rien, dis-je, agacé par le manque total d'empathie de ma propre mère.

Et comme pour la choquer à nouveau, je lui tourne le dos et laisse tomber à mes pieds ma robe de chambre.

Je me retourne, avide de lire une désapprobation puritaine dans les yeux de ma mère, mais je n'y vois que de la surprise et de la peur.

Les mains devant la bouche, elle quitte à reculons ma chambre, en secouant la tête en signe de dénégation.

Avec un sourire, je jette un regard dans mon reflet en pied. J'ai perdu un peu de poids ces dernières semaines, mais je reste plutôt bel homme. Puis je remarque une plaie au niveau de mon épaule. Je me rapproche, c'est sans doute une blessure infligée par mon agresseur, pourtant, mon cœur commence à battre la chamade.

C'est une plaie purulente, une très vilaine plaie qui suinte … le symptôme possible d'une maladie que je ne peux pas avoir attrapée !

Chapitre 18

Vendredi

- Elmer -

Enfin un peu de calme, après les événements d'hier. Ce matin, le campement est fidèle à son image habituelle, le calme du matin, avant que tous émergent peu à peu des différentes roulottes, dont les fenêtres sont embuées par la chaleur humaine des occupants. Je me lève parfois la premier, comme aujourd'hui, mais en général je trouve Esteban déjà occupé à préparer le café pour tout le monde. Mais je sais qu'hier sa journée a été fatigante avec cette course folle derrière Tiburce. Le plus dur pour lui a sans doute été de retenir ses coups afin de ne pas le tuer !

Ah ! Le voilà qui arrive. Il prépare une gamelle pour son chien.

— Attention, Esteban. Le Docteur Colins a recommandé de ne pas le nourrir avant demain.

— Oui, Stella m'en a parlé. Mais c'est mon chien, et s'il a faim, il mangera, bougonne-t-il, manifestement de mauvaise humeur.

— Quelle tête de mule tu fais ! Ton chien doit commencer à cicatriser avant de manger. Quand tu te seras occupé de lui, tu viendras boire un café avec moi. Nous devons voir certaines choses ensemble.

— Pour la fête de Madame Thompkins ?

— Oui, entre autres.

Je ne veux pas repousser davantage la discussion que nous devons avoir à propos des changements qui vont sans doute s'opérer pour notre troupe. Je sais qu'Esteban aime notre vie de bohème et je veux être certain de pouvoir continuer à compter sur lui.

— Prends donc cette tasse bien chaude et assieds-toi près du feu. La journée démarre fraîchement !

Esteban s'assoit tout en regardant manger son chien, toujours couché au pied d'un arbre.

— Il a un sacré bandage autour du ventre. Quel sale type ce Tiburce !

— Et d'ailleurs, à ce sujet, je tenais à te féliciter. Tu n'es pas allé jusqu'à le tuer. Ça m'a étonné. Et soulagé !

— Il faut remercier Stella pour ça.

— Ah bon ?

— Elle m'a répété que sinon je finirai au bout d'une corde.

— Ah, et ce genre de détail t'arrête, toi, maintenant ?

— Tout dépend qui le dit.

— Hum hum...

Je le regarde, il semble serein. Sa rage l'a quitté. Étonnant.

— Bien. Maintenant, je voudrais te parler de notre projet de nous sédentariser. Qu'en penses-tu ?

— Je me dis que ce serait une bonne chose pour tout le monde. Les gamins pourraient aller à l'école du village, les femmes trouver du travail chez des gens ou ailleurs et puis nous aurions tous un cachet régulier, c'est plus rassurant. Je ne voyais pas tout cela, mais Stella m'a montré les choses sous un autre angle.

— Ah...

— Mais bon, moi, je vais perdre ma place, dans tout ça. La sécurité pendant les représentations, vous n'en aurez plus besoin.

— C'est vrai.

— Alors, je servirai à quoi, moi ?

— Eh bien, tout d'abord, à assurer la sécurité de ces dames. Tu sais que certains hommes de la « bonne société » prennent nos actrices pour des filles de petite vertu.

— C'est certain.

— Et puis, nous continuerons à avoir besoin de bras pour les travaux et l'installation des décors. D'autant plus qu'avec les enfants à l'école et les femmes avec un travail extérieur, il va nous manquer du monde.

— C'est vrai.

— Et enfin... Stella a vraiment besoin d'être protégée. Avec son tempérament de feu, elle peut s'attirer des ennuis, tu ne crois pas ?

— Ah ça c'est certain, elle ne manque pas d'énergie.

— N'est-ce-pas ? Celui qui l'épousera devra avoir une bonne santé.

— Je... oui, sans doute.

— Bon, allez ! Assez discuté ! Maintenant, place au travail de la journée ! Tiens, voilà que tout ce petit monde commence à émerger. C'est parfait !

Je me lève et accueille la troupe.

— Allez, allez ! Café, tartines, ablutions, et au travail. Notre représentation de ce soir doit être parfaite. Absolument parfaite. Notre avenir en dépend !

Le jeune Horacio est tombé du lit ! Il vient prendre le café avec nous, porteur d'un panier débordant de madeleines odorantes, à peine sorties du four.

— Frannie vous fait aussi passer ceci pour Hadès, dit-il en me tendant un papier journal replié et bien rebondi. Deux gros os un peu garnis...

— Mais c'est adorable de sa part ! Ceci dit, Hadès devra attendre. Il

est un peu à la diète sur l'ordre du médecin.

— Ah, voilà qui est plus sage.

— Par contre, nous, nous ne sommes pas au régime, lâche Esteban en plongeant son nez dans le panier de madeleines.

— Venez tous vous servir, de quoi vous donner du cœur à l'ouvrage !

Je me rapproche d'Horacio.

— Votre cuisinière est en train de faire prendre de vilaines habitudes à toute ma troupe. Je ne voudrais pas qu'ils s'empâtent, pourriez-vous la freiner un peu ?

— Impossible. Ce que notre Frannie décide est incontournable.

— Alors... Lydia ! Viens donc voir ça.

— Oh mon Dieu ! Des madeleines ! dit-elle en plongeant sa main dans le panier.

Elle croque avec délice celle qu'elle vient de prendre.

— Mais il y a du pralin !

— Oui, de noisettes. Les noisetiers sont légion dans nos sous-bois.

— Elmer, mon chéri, nous sommes arrivés au Paradis !

— Comme quoi, dis-je, il faut finalement peu de choses pour rendre une femme heureuse, Monsieur Horacio.

— Je vois cela, effectivement.

— En parlant de femme heureuse, je vous libère et vous laisse rejoindre notre Ophélie.

— Elmer ! me jette ma femme en me donnant une tape sur l'épaule, comportez-vous donc en homme éduqué.

Mais Horacio est déjà parti. Nous le regardons tendre une madeleine à Ophélie, qui croque dedans tout en lui souriant.

— Toute cette jeunesse qui frétille, ça nous rajeunit. Ne trouves-tu pas, ma chère épouse ?

— Je suis bien d'accord. Mais pour le moment, ce sont mes aiguilles et mes bobines de fil qui frétillent. Pas de temps à perdre. En plus des costumes, je dois repriser des voilages et des rideaux pour le décor de ce soir. Ces acteurs sont de vraies brutes !

Nous partons tous vers la salle où notre estrade est encore en place. Jamais celle-ci n'est restée dressée au même endroit aussi longtemps. Les décors ont été démontés et rangés. Nous devons maintenant mettre en place ceux de notre pièce de demain soir, spécialement répétée à l'occasion de l'anniversaire de notre hôtesse. Nous la savons connaisseuse dans le domaine du théâtre et très fine dans ses goûts littéraires. Le jeune Horacio nous a donné les titres des livres de sa bibliothèque et cela nous a permis de choisir la pièce à jouer ce soir. C'est la plus courte des comédies de Shakespeare, « La comédie des erreurs ». Il y règne un véritable imbroglio, qui n'est pas accessible à tout le monde et peut décourager nombre de personnes.

Les décors doivent changer à plusieurs reprises, sans perdre de temps, ce qui accentue encore davantage l'effet de vertige qui peut perdre le spectateur.

Nous passons la matinée à tout mettre en place, pendant que les acteurs répètent encore et encore, à se perdre eux-mêmes dans les rôles.

Ophélie est en discussion avec Horacio et lui redemande pour la énième fois s'il est sûr que sa mère appréciera cette pièce.

— Mais oui, te dis-je ! Nous l'avons lue bien souvent avec Mère et nous y découvrons à chaque fois de nouvelles subtilités. Son seul regret est de n'avoir jamais pu assister à une représentation de cette pièce.

— Il est vrai que ce n'est pas celle qui est la plus jouée.

— Et pour cause ! Elle est bien compliquée.

— Et ses invités, pensez-vous qu'ils apprécieront ?

Horacio prend les mains d'Ophélie et vient mettre son front contre le sien.

— Je m'en moque, ma douce. Je veux juste faire plaisir à Mère.

Un bruit m'interpelle alors et je tourne la tête. Fichtre, notre hôtesse est là, qui veille à la bonne avancée des préparatifs ! Je me dirige aussitôt vers elle.

— Madame, je tenais vraiment à vous remercier de...

— Mais que fait mon fils avec cette jeune Ophélie ?

— Euh... ils... ils répètent leur rôle, Madame !

— Leur rôle ?

— Oui, Madame. Votre fils voulait vous faire la surprise, il a tenu à endosser un des rôles de la pièce de ce soir, et...

— Vraiment ! C'est adorable de sa part.

Elle me regarde.

— Mais alors, je dois garder le secret ?

— Je pense, oui, que ce serait préférable.

— Dans ce cas, je ferai comme si je n'avais rien vu.

— Ce serait l'idéal, Madame. Si cela vous sied, bien sûr.

— Ne vous inquiétez pas, je serai une tombe ! Et d'ailleurs, je vais de ce pas m'éclipser. Je ne voudrais pas qu'Horacio me voit.

Elle se tourne de nouveau vers le jeune couple.

— Je les trouve très assidus...

— Oui, ils tiennent à être très réalistes.

— En tout cas, leurs baisers le sont, dit-elle en fixant son fils et Ophélie.

Elle me regarde si intensément que je ne peux que détourner le regard.

— J'ai encore beaucoup de travail, Madame, veuillez m'excuser,

mais je dois...

— Oh mais bien sûr ! Le théâtre me tourne volontiers la tête ! Même si je ne suis pas la seule dans ce cas, ajoute-t-elle en fixant son fils et Ophélie une dernière fois.

Je la regarde partir vers la sortie. Quel est donc ce demi-sourire que j'ai vu s'esquisser sur ses lèvres ? Se serait-elle jouée de moi ? Ce serait un comble ! Une spectatrice qui se joue d'un acteur...

Pour autant, je file rejoindre Horacio et Ophélie.

— Jeunes gens, nous avons un sérieux problème.

Et je leur explique ma rencontre dans les coulisses.

— Mais alors, qu'allons-nous faire ? demande Horacio.

— Eh bien vous allez jouer demain soir ! Je suis désolé, mais c'est la première idée qui m'est venue à l'esprit !

— Mais... et si quelqu'un dans le public me reconnaît ? s'inquiète Ophélie.

— Attendez-moi là, je vais chercher la liste des invités. Ainsi, nous saurons.

La pauvre Ophélie est morte d'inquiétude en attendant le retour d'Horacio, qui revient bien vite et lui tend la liste.

— J'ai croisé ma mère. Elle m'a posé une foule de questions sur la fête de ce soir. Et puis elle avait une sorte de petit sourire moqueur que je ne lui ai jamais connu.

— Ah, vous aussi ?

— Vous l'avez également observé, Monsieur Elmer ?

— Absolument. J'ai cru à une impression d'homme qui se sait coupable.

— Vous croyez qu'elle se joue de nous ?

— En est-elle capable, Horacio ?

— Je crois ma mère capable de tout. Elle a tellement appris à masquer ses sentiments et ses ressentis aux yeux de Père, pour s'en protéger...

— Voilà qui est bien triste.

— Mais qui fait d'elle peut-être une bien bonne actrice !

Ophélie a fini pendant ce temps de lire la liste.

— Tout va bien, dit-elle. Pas d'amis de mes parents. Et encore moins de personnes de ma famille.

Je pose alors mes mains sur leurs épaules, dans un geste ferme.

— Alors, jeunes gens, aux répétitions !

Chapitre 19

Samedi

- Mme Thompkins -

Je n'ai pas pu fermer l'œil de la nuit. Comme toujours, seul Horacio parvient à apporter un peu de légèreté dans ma vie.

Ces affreuses plaies sur le corps de Tiburce sont-elles ce que je redoute ? La marque du vice et du péché…

Le docteur doit revenir aujourd'hui, prétextant de voir comment je vais. Il pourra ainsi examiner Tiburce ce matin, en lui parlant de mon inquiétude face aux blessures qu'il a reçues après son agression. Je l'ai d'ailleurs vu grimacer et se tenir un peu courbé, il a peut-être une ou deux côtes fêlées.

J'espère tellement me tromper. Je ne sais comment faire face à ce qui pourrait arriver si mon fils était malade. Je dois recevoir cette petite diseuse de bonne aventure ce matin, je lui demanderai si elle voit quelque chose dans mon avenir qui pourrait me rassurer. Mes amies m'ont dit qu'elle était excellente et leur avait révélé des choses qu'elle ne pouvait pas connaître sauf à être une véritable voyante !

Une colère sourde me tiraille les entrailles. Cet effroyable malheur ne serait pas arrivé si Philip n'avait pas encouragé notre fils à fréquenter ces femmes de mauvaise vie. J'ai toujours détesté cette appétence pour le vice qui a caractérisé mon époux dès notre rencontre, et qu'il a transmise et encouragée chez notre fils aîné.

J'ai longtemps ignoré la raison pour laquelle mon père avait accordé ma main à un simple comptable, bel homme et beau parleur, certes, et qui m'avait séduite, je l'avoue, mais enfin, sans fortune ni titre.

Évidemment, il me plaisait au début, lorsque je passais dans les bureaux londoniens où il travaillait dans notre entreprise familiale. Il était jeune, très beau et selon mon père, plein d'avenir. Mais de là à devenir sa femme ! Je pensais que mon père aurait eu d'autres ambitions pour moi, sa fille unique, que de la marier à son comptable !

Mes parents ont longtemps prétendu avoir cédé devant l'amour que nous éprouvions l'un pour l'autre, et moi, bécasse, j'ai laissé faire, croyant benoîtement que la vie auprès d'un homme aussi séduisant serait un conte de fées. Quelle erreur !

Mais avant de mourir, mon père, sans doute pétri de remords après m'avoir jetée dans les griffes d'un homme violent et pervers, voulut

soulager sa conscience, et m'avoua qu'il s'était acheté une tranquillité en me mariant à celui qui connaissait l'étendue de ses malversations financières. En acceptant qu'il m'épouse, il se mettait alors à l'abri d'une dénonciation, tandis que moi, j'entrais en enfer.

J'ai donné naissance à cinq enfants. Deux sont morts en bas âge, sans que cela me cause un chagrin incommensurable. Tous étaient le fruit de brutalité et de bestialité, et il m'était presque impossible de m'attacher à aucun d'eux, pas même à ma fille unique, Janice.

Horacio, mon dernier enfant, est né alors que Philip était à Londres, sans doute passait-il son temps dans un salon de courtisanes. Mon fils était chétif, et je n'ai pas cru qu'il survivrait. Je l'ai appelé Horacio, en référence à un personnage de Shakespeare dont je dévorais déjà les œuvres avec un immense plaisir.

Philip découvrit son fils trois mois plus tard, en revenant à la maison. Il se désintéressa rapidement de cet enfant plus fragile que son aîné, ce qui le sauva sans doute d'une enfance malheureuse et permit qu'Horacio n'eût jamais rien en commun avec Philip.

Tandis qu'Horacio grandissait à l'écart de son père, Tiburce, lui, évoluait dans son ombre, le regardant avec respect et admiration et calquant bientôt son comportement sur celui de Philip.

Très vite, il devint violent et colérique. Il fut renvoyé de presque toutes les écoles, et ne fit pas de brillantes études, contrairement à Horacio.

Bientôt sa perversion, que mon mari trouvait si divertissante, me conduisit à ne plus employer de jeunes femmes à notre service, sous peine qu'elles soient malmenées, voire agressées.

L'une d'entre elles, qui ne céda pas à son harcèlement, fut sauvagement battue par mon fils et mon mari dut négocier d'arrache-pied pour éviter que cette sordide histoire soit révélée et son fils accusé de viol.

Même si Tiburce n'a été pour moi qu'une source d'ennuis, de déplaisir et de honte, jamais pourtant, je n'aurais imaginé qu'une telle chose puisse arriver.

Je marche de long en large dans ma chambre, en attendant que Philip me rejoigne pour entendre les conclusions du docteur Collins, qui doit être au chevet de mon fils. Je l'ai fait mander de toute urgence, et bien évidemment, mon mari a préféré prendre tranquillement son petit déjeuner avant de venir me voir.

Qu'il en profite, ces instants de félicité seront sans doute les derniers.

— Alors, ma chère, dit-il en entrant chez moi, sans frapper évidemment. Qu'y a-t-il de si urgent pour qu'Albert vienne me

relancer jusque dans la bibliothèque ? J'ai à faire, sachez-le.

Je me retourne et lui fais face. Il y a longtemps que Philip ne me fait plus peur. Le bel homme que j'ai épousé est devenu un personnage gras, chauve et boiteux.

Un grave accident de cheval survenu il y a une dizaine d'années a failli lui coûter la vie, et l'a laissé alité pendant plus d'un an. C'est sans compassion et avec un réel plaisir que j'ai alors appris par le docteur Collins que les séquelles de cet accident seraient très graves. En plus de perdre l'usage normal de ses jambes, le contraignant ainsi à marcher avec une canne, Philip était devenu impuissant. Ce fut sans doute le plus beau jour de ma vie !

Malheureusement, cette impuissance ne réduisit pas pour autant ses tendances perverses, et je crains qu'il n'ait pris beaucoup de plaisir à encourager Tiburce dans ses débauches, à l'écouter lui raconter ses sorties en ville et les choses scandaleuses qu'il pouvait y faire, comme pour revivre par procuration les plaisirs qui, désormais, lui sont interdits.

— N'avez-vous pas conseillé à Tiburce d'aller assouvir ses vices ailleurs que dans ce salon de plaisir où vous aviez vos habitudes ?

Philip me regarde les yeux ronds.

— Adélaïde ! J'ignorais que ces choses vous étaient familières, vous m'en voyez presque choqué ! dit-il en fronçant les sourcils.

— Nous n'en sommes plus là, Philip. Et je me moque de vous choquer. Avez-vous oui ou non encouragé notre fils à recourir à des filles des rues pour son plaisir ?

— Cela ne vous regarde pas, ce sont des affaires d'hommes, et ma foi, si vous vous y entendiez plus pour satisfaire un homme, il n'y…

— Taisez-vous ! crié-je en tapant du poing sur le mur.

Mon mari sursaute brusquement, et je vois dans ses yeux une colère violente.

— Comment osez-vous me parler ainsi ? siffle-t-il en avançant vers moi de son pas boitillant.

Je ne recule pas, trop en colère pour avoir peur. Ma détermination semble le surprendre, il me regarde longuement puis prend une chaise pour s'y affaler lourdement.

— Dites-moi ce qu'il se passe. Cela a un rapport avec l'agression dont il a été victime hier ? Évidemment, nous n'allons pas laisser cela impuni et je vais convoquer le constable Jenkins pour qu'il prenne notre plainte dès ce matin.

— Croyez-moi, Philip, cette agression est le moindre de vos soucis.

Je prends une chaise et m'assieds non loin de mon mari.

— Allez-vous enfin me dire de quoi il retourne ? s'agace-t-il et tapant de sa canne sur le sol. C'est toujours ainsi avec vous ! Votre

propension à exagérer les choses est des plus irritantes, Addy.

— Votre fils a sans doute la syphilis, Philip, et je pense qu'il ne l'aurait pas contractée si vous ne l'aviez pas encouragé à sortir des sentiers battus. J'ignore où en est la progression de la maladie, le docteur Collins doit examiner notre fils en ce moment même.

Philip me regarde les yeux ronds et la bouche ouverte, ce qui lui donne un air que j'aurais trouvé comique et ridicule si la situation n'était aussi grave.

— Vous m'avez entendue ? Notre fils Tiburce est syphilitique, ce qui anéantit toute union avec une jeune femme tant qu'il ne sera pas guéri, s'il guérit un jour. Aucune mère et aucun père digne de ce nom ne condamnera sa fille à contracter cette maladie et à mourir dans d'atroces souffrances.

— Vous délirez.

— Moi non, mais votre fils va sans doute délirer dans quelques semaines si mon diagnostic est confirmé.

— Votre diagnostic ? Mais pour qui vous prenez-vous, pauvre écervelée !

Avant que j'aie pu répondre, un coup ferme résonne dans mes appartements. C'est le docteur Collins qui vient me rendre compte de son auscultation de Tiburce.

— Malheureusement, Madame, j'ai peur que vos craintes ne soient avérées. Tiburce souffre effectivement de la syphilis et ce depuis des années, si j'en crois les symptômes que j'ai pu relever, à savoir de fortes migraines, une perte des poils pubiens et des plaies suintantes.

Je jette un regard à Philip qui semble s'enfoncer dans son siège.

— Que pouvons-nous faire ?

— Hélas, il n'existe pas de remède à ce jour. Il n'y a qu'un seul traitement, par le mercure, dont les effets secondaires sont extrêmement lourds. Peut-être cela va-t-il ralentir la maladie, mais je crains que nous ne puissions faire grand-chose. Je suis sincèrement navré.

— Comment a-t-il pu attraper cela ? demandé-je, en connaissant la réponse, mais je veux que mon mari comprenne l'étendue de sa responsabilité.

— Il n'a pas pu l'attraper dans le salon que ces messieurs ont l'habitude de… enfin là-bas. Je suis chacune des pensionnaires, et aucune n'est malade. La Brodeu… je veux dire, la personne qui tient ce salon est particulièrement soucieuse de la bonne santé de ses jeunes femmes. Je crains que Tiburce ait contracté cette maladie dans les faubourgs, en fréquentant des femmes non suivies médicalement.

Je hoche la tête sans quitter des yeux mon mari, qui est à présent totalement effondré.

— Tiburce a-t-il tout de même des chances de s'en sortir ? Et je vous en prie, Docteur, nous nous connaissons suffisamment pour que vous ne me cachiez pas la vérité. Je veux savoir.

Le docteur Collins soupire et s'éponge le front avec un mouchoir de coton blanc.

— Rien n'est jamais sûr, Madame, pas même le pire. Mais je ne veux pas vous donner de faux espoirs, je n'ai jamais vu survivre de patient atteint de cette maladie.

Je tique, comprenant soudain que je risque de perdre mon fils.

— Dites-moi ce qu'il va se passer, dis-je dans un souffle.

— Votre fils va devoir suivre un très lourd traitement au mercure. Le but est de saturer le corps de mercure pour chasser la maladie. Je crains qu'à ce stade, les pilules ne suffisent pas et qu'il nous faille recourir en plus aux bains au mercure, aux emplâtres et aux fumigations.

— Mon Dieu, ne puis-je m'empêcher de dire. Quel atroce traitement… Va-t-il souffrir ?

Le docteur Collins baisse la tête, comme pour échapper à mon regard inquisiteur.

— C'est un très lourd traitement, il perdra sans doute ses dents…

— Ça suffit ! crie soudain mon mari qui se relève avec difficulté.

— Je vous remercie, docteur Collins. Dans ce cas, faisons en sorte que mon fils soit traité le plus vite possible, et bénéficie des meilleurs soins.

Quand je me retrouve seule avec mon mari, je comprends que la nouvelle l'a anéanti et qu'il est incapable de faire face. J'espère qu'il a compris sa responsabilité dans le triste destin de son fils aîné et qu'elle va le poursuivre jusque dans ses rêves.

Ma pitié, je la réserve à mon fils dont l'effroyable destin me bouleverse.

Face au scandale que la maladie de Tiburce ne manquera pas de susciter quand elle sera connue, cela va incontestablement remettre en question l'avenir que nous avions décidé pour lui, et pour notre famille.

Chapitre 20

Vendredi

- Stella -

Toute la troupe est sur des charbons ardents. Notre représentation est encore perfectible et tous répètent sans relâche leur texte et leur jeu. Mais j'ai rendez-vous avec Madame Thompkins, pour une séance de voyance, et je dois donc les laisser pour me préparer.

Ophélie me demande souvent de lui tirer les cartes ou de lui lire les lignes de la main, mais je n'arrive à rien avec ma famille ou mes amis.

Ma mère, qui a aussi ce don mais ne l'exerce que très rarement, me dit que cela vient de moi, que je refuse de voir ce qui pourrait me blesser. Elle-même s'est fermée à la divination pour des proches, et quand elle a accepté de le faire, elle a vu la mort de son frère qui suffoquait comme s'il se noyait.

Oncle Dylan a donc évité pendant des mois toutes les baignades dans les cours d'eau et rivières, ce que nous avons coutume de faire aux beaux jours, mais il s'est finalement étouffé en mangeant un gros morceau de viande.

Depuis, ma mère a cessé toute pratique de la divination.

Je n'ai pas vécu d'expérience similaire, mais je dois avouer que je suis très mal à l'aise quand je dois lire l'avenir de personnes que j'aime et qui sont proches de moi. Pourtant, parfois j'ai comme des images qui me viennent. Je ne peux les empêcher de se révéler à moi, mais je ne parle pas de ces images car je sais que, comme ma mère, je peux mal les interpréter.

Il y a quelques jours, j'ai eu la vision d'Esteban en sang, allongé sur le sol. Je ne sais pas s'il était mort ou vivant, mais depuis, cette vision me hante et m'effraie. C'est la raison pour laquelle je l'ai suivi quand il est allé en ville à la poursuite de ceux qui nous avaient agressés dans notre camp. Je voulais lui venir en aide, et empêcher qu'il soit tué. Peut-être cela a-t-il changé son destin. Je n'ai pas eu d'autres visions de lui depuis. Mais je reste inquiète. J'aime cet homme et je ne permettrai pas qu'on me l'enlève.

J'emporte mes cartes et ma boule de cristal, qui me servent davantage à occuper mon interlocuteur qu'à voir quelque chose. C'est comme des accessoires de théâtre, ils créent l'illusion que je peux voir à travers des cartes ou une simple boule de verre le destin de mes clients. J'avoue en rajouter avec certains dont je devine la crédulité.

Mais Madame Thompkins ne fait pas partie de ces personnes que

l'on trompe avec ce genre d'artifice. Je devine en elle une femme qui a souffert et qui est devenue forte face à l'adversité. Autour d'elle flotte comme une nuée sombre qui menace de l'engloutir. Je suis curieuse de la rencontrer, mais j'ignore si elle me laissera accéder à ses émotions ou à ses angoisses.

Je saisis en passant une tranche de pain beurrée sur la table où sont posées les victuailles que nous a amenées la cuisinière, et je me dirige à pas tranquille vers le château.

— Où vas-tu, ma tigresse ? me demande Esteban, dissimulé derrière une roulotte.

J'ai toujours adoré son léger accent espagnol. Cela lui donne un parfum et un charme un peu exotiques qui me chavirent.

— Je dois retrouver Madame Thompkins pour lui tirer les cartes.

J'avale ma dernière bouchée de pain, et essuie rapidement ma bouche.

Il s'avance vers moi, de sa démarche un peu chaloupée et s'arrête à quelques centimètres de moi. Je sens tous mes sens en éveil, mais ne bouge pas d'un pouce. Il passe doucement un doigt sur mes lèvres, comme pour enlever une miette de pain qui serait restée collée. Puis il se penche vers moi.

— Ton père m'a chargé de veiller sur toi, murmure-t-il à mon oreille. Il ne me semble pas très prudent que tu ailles seule dans cette maison où réside le frère d'Horacio. Je t'accompagne.

Je me rapproche davantage et me dresse sur la pointe des pieds pour murmurer moi aussi à son oreille.

Ma poitrine frôle son bras et je le sens tressaillir.

— Je n'ai pas besoin de toi, mon chaton, du moins, pas pour ça, et pas maintenant.

Je pose un léger baiser à la commissure de ses lèvres et lui jette un regard que je veux provocant. Il se redresse et pousse un long soupir.

— Tu me chatouilles beaucoup trop ma belle señorita. Un jour, tu devras assumer tes regards et tes attitudes, et là, la tigresse devra sortir ses griffes pour éloigner le chaton.

— Je peux te dire exactement la même chose. Alors, prépare-toi, bel hidalgo.

Je souris et lui tourne le dos avant de reprendre mon chemin vers le château. Je sens longtemps son regard posé sur moi, comme une douce chaleur, mais je ne me retourne pas.

J'adore ce qu'il est et les sensations qu'il me fait ressentir, j'adore sa façon de me rendre belle et de me sentir désirable. Les jours passants, cette tension entre nous ne fait qu'augmenter. Chaque matin je me lève en ne pensant qu'au moment où je le verrai. Chaque soir, je me couche en pensant à ces moments partagés avec lui dans la journée. Et

chaque nuit, mon désir d'être à lui ne fait que grandir en intensité…

C'est l'esprit léger que je le laisse derrière moi, mais au fur et à mesure que je m'approche du château, une tension différente, lourde et sombre commence à m'envahir.

C'est Albert qui vient m'accueillir sur le perron, mais, alors que nous sommes au pied d'un monumental escalier, il est soudain appelé par Janice, la sœur d'Horacio, qui semble avoir un besoin vital de sa présence dans le salon.

Je commence donc à gravir les marches, et arrivée au dernier palier, il me faut choisir entre deux directions. Ma raison me dicte d'aller sur la droite pour rejoindre les appartements de Madame Thompkins où elle a dit à mon père qu'elle m'attendait, mais mon instinct me pousse à aller vers la gauche.

Je foule silencieusement un parquet en bois parfaitement entretenu qui craque parfois sous mon poids. Une porte m'attire plus que les autres. Elle est entrouverte. Une angoisse soudaine m'étreint, et avant que j'aie pu faire demi-tour, une main m'attrape et m'attire à l'intérieur.

Le souffle coupé, je regarde, effrayée, Tiburce qui me tient le poignet.

Dans quel pétrin me suis-je mise ? Et moi qui ai refusé qu'Esteban m'accompagne….

— N'ayez pas peur, je ne vous ferai aucun mal.

Interdite, j'observe l'homme qui est devant moi. Bizarrement, je ne me sens pas en danger. Il ne ressemble pas au monstre odieux, agressif et violent que j'ai vu la veille maltraiter une jeune enfant.

— Que voulez-vous ? dis-je d'une voix que j'aurais voulue plus assurée.

Il me regarde fixement. Ses yeux sont cernés comme s'il n'avait pas dormi de la nuit. Son visage est encore marqué par les coups qu'Esteban lui a infligés.

— Que vous me disiez quel sera mon avenir, répond-il avec un sourire désabusé.

Il lâche mon bras et s'éloigne vers la fenêtre. J'ai alors la vision très nette d'un groupe de personnes autour d'un cercueil ouvert, mais je ne distingue pas la personne couchée et recouverte d'un linceul.

— Vous êtes malade.

— C'est une question ?

— Non, je le vois.

Il pousse un long soupir et hoche doucement la tête.

— C'est vrai. Et que pouvez-vous me dire de plus ?

Une odeur douceâtre, presque écœurante, flotte alors autour de moi.

J'hésite à lui dire ce que je vois, ce que je devine. Peut-être que je

fais erreur, comme ce fut le cas pour ma mère, peut-être que j'interprète mal mes visions et mes sensations. Cet homme, bien que méprisable, me semble être complètement abattu. Serait-il capable d'entendre que je vois sa mort très prochainement ?

La porte de ses appartements s'ouvre soudain avec violence, et Madame Thompkins, suivie d'Albert, fait irruption dans la chambre.

— Que faites-vous là ? me demande-t-elle sèchement.

— Je me suis trompée, je pensais vous trouver ici.

— Pour une voyante, vous n'êtes pas très avisée, ajoute-t-elle en s'interposant entre son fils et moi.

Je ne la contredis pas, comprenant qu'Albert a dû me voir entrer chez Tiburce et a craint que je sois agressée. Ce charmant vieil homme s'est inquiété pour moi et il est allé chercher sa maîtresse pour qu'elle intervienne et me sorte des griffes de son fils.

Mais je n'étais pas en danger, contrairement à ce qui devait être coutumier pour une fille comme moi en présence de Tiburce. Étrangement, il est comme absent, et ne s'est même pas retourné quand sa mère et Albert sont entrés dans sa chambre. Il reste immobile, regardant fixement le jardin derrière sa fenêtre.

— Ne vous inquiétez pas, Madame, je ne crains rien, pas ce matin.

Je m'approche alors de son fils et découvre ce qu'il observe avec tant d'intérêt. C'est Esteban qui, en contrebas, est posté devant le château, la tête levée vers la chambre. Je regarde Tiburce, toujours immobile. Son visage est défiguré par la haine, il s'est enfoncé les ongles dans la paume de sa main, laissant quelques gouttes de sang tomber sur le tapis. C'est alors que la vision m'apparaît à nouveau, et que le visage sous le linceul se découvre lentement.

C'est celui d'Esteban !

Incapable de garder mon calme, je me précipite hors du château, dévalant les marches et courant sur la pelouse jusqu'à en perdre haleine. Esteban est toujours là, il se précipite vers moi, et me prend dans ses bras, très inquiet. Je le vois jeter des regards menaçants vers la fenêtre de Tiburce.

— Il n'a rien fait ! C'est toi, Esteban tu dois partir ! dis-je en le repoussant.

Esteban me regarde, effaré, et relâche son étreinte. Je cours alors vers ma roulotte, désespérée et je me jette en pleurs dans les bras d'Ophélie. Je suis incapable de dire un mot. J'entends mon père demander que l'on aille chercher d'urgence ma mère. Je me sens tellement bouleversée que je ne peux maîtriser mes pleurs. Ma mère nous rejoint enfin, et j'entends Ophélie sortir de notre roulotte pour nous laisser seules

— Qu'as-tu vu ma fille ? me demande-t-elle en caressant mes

cheveux comme elle le faisait quand j'étais enfant et que je pleurais dans ses bras.

Je respire profondément pour me calmer et être capable de parler. Au bout de quelques minutes, je peux enfin lui raconter ce que j'ai vu et ce qu'il s'est passé avec Tiburce.

Ma mère garde le silence quelque temps.

— Ma chérie, tu dois apprendre à maîtriser et à interpréter tes visions.

Je hoche la tête en reniflant.

— Alors que dois-je déduire de ce que j'ai vu, Maman ?

— Esteban est celui que tu aimes et que tu as peur de perdre. Cela ne veut pas dire que c'est lui qui mourra. Tes visions peuvent être influencées par tes peurs les plus profondes. C'est pourquoi c'est si difficile de lire l'avenir de nos proches. Tu es confrontée à ça, ma chérie. Rien ne dit que ces visions soient l'avenir. Elles peuvent tout simplement être le reflet de tes plus grandes peurs.

Je pousse un long soupir, presque soulagée par l'analyse de ma mère.

— Une chose est sûre toutefois, dis-je. Tiburce est très malade et je sens qu'il ne survivra pas à sa maladie.

— En ce cas, ne le dis à personne, pas même à Ophélie, qui pourrait le répéter à Horacio. Les proches ne doivent jamais perdre espoir.

Chapitre 21

Vendredi après-midi

- Esteban -

Inquiet, j'ai suivi des yeux ma belle Stella tandis qu'elle se dirigeait vers le château. Et très vite, il m'a semblé apercevoir Tiburce, derrière sa fenêtre, qui l'observait à travers le voilage de sa fenêtre. Je me suis approché, prêt à intervenir au moindre cri que j'aurais pu entendre. La silhouette s'éloigna quelque temps pour revenir se poster juste derrière la fenêtre, quelques minutes plus tard.
Aucun doute, c'était bien lui.
Nous nous sommes observés pendant un long moment. J'ai pris un plaisir pervers à voir sur son visage les marques des coups que je lui ai assénés hier. Un moment, j'ai cru apercevoir Stella, non loin de lui, mais c'était impossible, elle était avec Madame Thompkins. Et lui, il restait immobile, les yeux braqués sur moi.

Quelques minutes s'écoulèrent encore sans que Tiburce ne bouge de son poste d'observation.
Puis, Stella est revenue en courant vers moi, visiblement bouleversée. Mon sang n'a fait qu'un tour. J'aurais pu tuer quiconque lui aurait fait du mal, ou lui aurait manqué de respect !
Elle n'a pas voulu m'expliquer ce qu'il se passait, me repoussant même quand j'ai voulu la rassurer.
Vexé, par son geste de rejet et par son refus de m'expliquer, nous avons rejoint le campement en silence. Là-bas, personne n'a su ni voulu m'expliquer ce qu'il s'était passé, Elmer me conseillant même de rester un peu à l'écart de sa fille, qui avait été bouleversée par une vision.
Maugréant, je suis donc allé rejoindre Hadès qui reprend peu à peu ses forces après le coup de couteau qu'il a reçu hier. Il reste au calme, attaché à un arbre, et choyé par les enfants de la troupe. Grâce à Horacio, sa blessure a été parfaitement soignée, et mon chien est en voie de guérison totale. Un pansement entoure son poitrail, mais d'ici une semaine, d'après le docteur Collins, il devrait pouvoir de nouveau gambader.
Il m'aperçoit de loin et je le vois tenter de se relever pour venir vers moi. Mais la jeune Lisa le maintient allongé, caressant doucement sa tête. Elle semble s'être parfaitement remise de la peur qu'elle a dû éprouver en se faisant renverser hier par un cheval. Heureusement, il y a eu plus de peur que de mal.

— Il a mangé ?
— Non, il n'a pas le droit. Mais il a bu, le docteur a dit qu'il doit boire, mais pas manger avant demain.
— Très bien, merci petite. Tu peux rejoindre les autres maintenant. Je vais rester avec lui.
J'observe la petite fille sautiller en rejoignant le campement. La gamine que Tiburce avait agressée hier était à peine plus âgée qu'elle… Cet homme est vraiment une ordure. Si je le vois ne serait-ce que s'approcher de Stella, je le tue, foi de Catalan !

Je m'installe sous l'arbre, la grosse tête d'Hadès posée sur mes jambes, et je finis par m'endormir.
Un bruissement léger met mes sens en éveil. Immobile, j'entrouvre un œil et distingue Stella qui pose près de moi une assiette remplie de pommes de terre rôties et d'une cuisse de poulet, semble-t-il.
— Tu ne veux pas rester manger avec moi ?
Je saisis sa main et Stella sursaute. Je suis surpris et bouleversé de voir son joli visage chiffonné. Ses yeux sont encore gonflés d'avoir beaucoup pleuré, et ses joues comme marbrées de rouge.
Va-t-on enfin m'expliquer ce qu'il se passe !
— Je n'ai pas très faim, mais je peux rester avec toi.
Je repousse la grosse tête d'Hadès, qui renifle l'odeur de la viande et commence à saliver.
— Tu mangeras demain, mon vieux, dis-je en me relevant. Stella, suis-moi, on va aller s'installer plus loin, près de l'étang.

Assis avec Stella sur une souche d'arbre, je dévore le contenu de mon assiette, proposant à plusieurs reprises à Stella de mordre avec moi dans la cuisse de poulet, ce qu'elle refuse.
Pendant que je dévore mon repas, elle reste silencieuse, les yeux fixés sur l'eau frissonnante de l'étang, se mordant les lèvres nerveusement.
— Et si tu m'expliquais ce qui s'est passé ce midi, avec Madame Thompkins, *mi quérida*. Tu es tellement bouleversée, j'ai besoin de comprendre.
Elle secoue doucement la tête et prend une longue inspiration.
— Esteban, dit-elle en se tournant vers moi et en prenant mes mains entre les siennes. Je veux que tu me promettes d'éviter Tiburce Thompkins, jusqu'à ce qu'on quitte ce campement.
Je fronce les sourcils, incrédule.
— Mais pourquoi me demandes-tu cela ?
— Je t'en prie, promets-le-moi, répète-t-elle, pressante.
— Je veux bien te promettre ce que tu veux, mais si ton père décide de rester ici plusieurs mois, on va certainement se croiser. Et si cet homme se met en travers de mon chemin, ou s'il pose un seul regard sur toi, je ne pourrais pas rester sans rien faire.

— Je veux seulement que tu restes loin de cet homme ! s'écrit Stella en lâchant mes mains. Est-ce trop de demander ? Tu peux faire au moins cela pour moi ?
Elle semble être de nouveau au bord des larmes.
— Je peux te promettre tout ce que tu veux, Stella, mais tu ne feras jamais de moi un pleutre ou un pantin.
Stella se redresse et s'approche de l'étang.
— Ce n'est pas ce que je te demande, Esteban. Je veux seulement que tu t'éloignes quelques temps.
— Tu veux que je parte ?
Je vois ses épaules s'affaisser, elle pleure de nouveau, ce qui me bouleverse.
— Je ne veux pas te perdre, Esteban…
— Dis-moi au moins ce qu'il s'est passé dans ce château ! Je n'y comprends rien. Tu étais si gaie avant d'aller là-bas. Tiburce t'a dit quelque chose ? Il t'a agressée ? Dis-moi, Stella, je peux t'aider !
Elle se reprend et me regarde fixement, les mains sur les hanches. Elle prend une profonde inspiration, comme pour se donner du courage.
— Non, ce n'est rien de tout cela, et tu ne peux rien faire, Esteban, rien du tout, si ce n'est rester loin de ce château. Alors pour une fois, fais ce que je te demande !
Elle tourne les talons et s'éloigne à grands pas. Je reste interdit, ne comprenant rien à tout cela.
Je sais que Stella a un don de voyance, elle a sûrement vu quelque chose qui l'effraie en tirant les cartes à Madame Thompkins. Pour ma part, je ne crois pas à ces histoires de divination. Comment cela serait-il possible ? J'ignore comment elle fait, probablement qu'elle observe, devine et invente, mais une chose est sûre, elle semble très douée pour dire aux gens ce qu'ils veulent entendre.

Ce soir, je reste à l'écart de la troupe qui festoie et répète inlassablement les dialogues de la pièce qu'ils doivent jouer demain pour l'anniversaire de Madame Thompkins.
Je n'ai aucune envie de me mêler à eux. Stella m'a demandé de m'éloigner, et je ne peux m'y résoudre. Je ne la laisserai pas seule, sur les terres de ce Tiburce. Il ne se gênera pas pour l'agresser, comme il le fait avec les femmes.
Allongé sous le chêne, Hadès couché à mes côtés, j'observe les silhouettes qui dansent autour du feu de bois. Il me semble reconnaître Ophélie et Horacio parmi les ombres qui s'agitent, répétant leurs scènes parmi les cris et les rires. Je cherche des yeux Stella, sans la trouver. Sans doute est-elle auprès de sa mère, qui travaille jusqu'au dernier moment sur les costumes des comédiens.
— Eh bien, mon garçon ! me lance Elmer, quand il me rejoint, une

bouteille de vin dans la main. Tu es bien solitaire ce soir. Viens donc te joindre à nous !
— Non, je n'en ai aucune envie.
— Tu es toujours contrarié par ce qu'il s'est passé cet après-midi ? N'y prête pas attention, Stella est comme sa mère, elle a le don ! Mais elle ne te dira jamais ce qu'elle voit. D'ailleurs, Lydia ne m'a jamais rien dit. Allez, mon grand, cesse de rester à l'écart, et rejoins-nous.
— Elle veut que je parte.
Elmer lève les sourcils, surpris.
— Eh bien, ses visions doivent être sérieuses si elle en arrive à te demander ça. Et que comptes-tu faire ?
— Vous plaisantez ? Vous croyez que je vais la laisser sans protection face à cette petite ordure de Thompkins ?
Elmer pousse un long soupir, visiblement soulagé par ma réponse.
— C'est parfait, mon garçon ! Tu as tout à fait raison, et on ne va tout de même pas commencer à croire à ces histoires de bonne femme ? Allez, rejoins-nous. Stella va revenir à la raison.
— Elle veut que je parte.
Elmer lève les sourcils, surpris.
— Eh bien, ses visions doivent être sérieuses si elle en arrive à te demander ça. Et que comptes-tu faire ?
— Vous plaisantez ? Vous croyez que je vais la laisser sans protection face à cette petite ordure de Thompkins ?
Elmer pousse un long soupir, visiblement soulagé par ma réponse.
— C'est parfait, mon garçon ! Tu as tout à fait raison, et on ne va tout de même pas commencer à croire à ces histoires de bonne femme ? Allez, rejoins-nous. Stella va revenir à la raison.
J'entends au loin, le hennissement des chevaux qui s'agitent, tandis qu'Hadès commence à grogner sourdement.
Elmer a raison, inutile d'accorder trop d'importance aux inquiétudes de Stella. Sans doute a-t-elle conscience que cela est complètement stupide et irrationnel, c'est pour cette raison qu'elle ne s'en explique pas davantage.
— Je vais voir ce qui agite les chevaux, et je vous rejoins, dis-je en me relevant. C'est encore ce renard qui tourne autour de nos poules. Gardez la bouteille, je la boirai avec vous.
Je rejoins les chevaux sous les aboiements de plus en plus violents d'Hadès, que j'ai laissé attaché au gros chêne.

À mesure que je m'approche des chevaux, la sensation d'un danger imminent devient de plus en plus pressante. Soudain inquiet, je m'arrête et aperçois des ombres qui rôdent non loin des chevaux. Avant que j'aie pu réagir, je reçois un violent coup dans le dos qui me coupe la respiration. Je tombe à genoux et j'entends au loin les

aboiements furieux de mon chien avant qu'un coup me fasse de nouveau perdre l'équilibre et me précipite au sol.
Coups de pied et de poings s'abattent sur moi, je me protège comme je peux et je parviens à en rendre quelques-uns.
J'entends Stella crier mon nom. Levant la tête, je la vois, magnifique tigresse qui se précipite et frappe violemment un de mes agresseurs avec un bâton, me permettant ainsi de me relever. Je reconnais alors l'un de mes agresseurs. C'est ce salopard de Tiburce. Il se tient en retrait de ses camarades de beuverie que j'ai reconnus, eux aussi, et il observe ses amis en train de me rosser.
Un poignard à la main, il se dirige vers moi.

Chapitre 22

Vendredi soir

- Tiburce -

Ainsi donc, c'est Dame Syphilis qui aura ma peau… Le diagnostic du docteur Collins est sans appel.
Prendre pour prétexte la grande inquiétude qu'aurait éprouvée ma mère en voyant mes blessures après mon agression n'était pas très crédible. Jamais ma mère ne s'est inquiétée pour moi auparavant. Le docteur et moi sommes donc rapidement passés aux choses sérieuses et à l'objet réel de sa visite, à savoir les traces sur mon corps qui pourraient être annonciatrices de la syphilis, cette maladie honteuse et mortelle !
Collins a confirmé mes craintes et celles de ma mère. Il a été très clair sur mes chances de survie, et sur ce que va être ma vie à partir de maintenant.

Que vais-je devenir ? Mon avenir semble bien compromis. D'héritier, je deviens le proscrit, celui qui a jeté la honte sur la famille et qu'il faudra cacher.
Dorénavant, même le bordel de la Brodeuse va me fermer ses portes. D'autant qu'à cause de moi, le docteur va exiger qu'elle renouvelle entièrement son cheptel de filles. Il ne me restera que les gueuses des rues, sans doute celles qui ont eu ma peau, pour satisfaire mes besoins d'homme.
Je n'ai plus aucune chance de trouver une épouse à qui je pourrais transmettre la maladie, et qui contaminerait aussi notre progéniture.
Mais heureusement, il y a un autre héritier. Si Père a toujours pensé qu'Horacio avait des tendances pédéraste, il va vite comprendre qu'il n'en est rien, et que sa précieuse lignée sera sauvée. Ma mère doit secrètement se réjouir de me voir écarté de la succession, j'ai vu ses yeux pleins d'horreur quand elle a remarqué les marques de la maladie. Mais elle n'a pas fait preuve de beaucoup de compassion. Et c'est Horacio, le fils préféré, qui va finalement prendre la tête de cette famille.

Pour autant, je ne me sens pas encore malade. Je suis bien sûr souvent fatigué, mais cela ne m'a jamais inquiété, compte tenu de mon rythme de vie un peu désordonné.
Mais à présent, je prends conscience que d'autres symptômes sont là, outre la fatigue, j'ai souvent des migraines violentes et je commence à

perdre mes cheveux et mes poils. Comme un idiot, je pensais qu'il s'agissait d'un phénomène épisodique, et qu'ils repousseraient, comme repoussent les poils des chiens. Mais à présent, ces petites plaies dans le dos ne me laissent aucun espoir.

Debout derrière ma fenêtre, je vois au loin le campement des saltimbanques qui occupent notre parc. Comment mon père peut-il continuer à accepter cela ? Il y a encore quelques jours, j'aurais exigé et obtenu leur départ, séance tenante !
Le désespoir et la colère commencent à m'envahir, mais je ne baisserai pas les bras et je ne céderai pas ma place aussi facilement. Je suis solidement bâti, et je pourrai sans doute survivre longtemps à cette maladie.

Je vois alors arriver la bohémienne, et l'observe tandis qu'elle traverse le parc. Sa démarche chaloupée ne provoque pourtant rien chez moi. Janice prétend que cette fille a un don véritable pour prédire l'avenir. Elle doit probablement retrouver ma mère, je l'ai entendu tandis qu'elle parlait de cela avec Janice. Si cette gitane a le talent qu'on lui prête, elle pourra sans doute voir ce que me réserve l'avenir. Je dois savoir ce qui m'attend.
Alors que je pensais devoir attendre qu'elle ait vu ma mère pour m'entretenir avec elle, c'est elle qui vient à moi, en se dirigeant vers ma chambre. Après l'avoir attirée en saisissant son poignet, la frayeur que je lis dans son regard se change rapidement en pitié. Je comprends qu'elle décèle en moi la maladie, et sans doute une mort prochaine. Je sens une vague de désespoir s'abattre sur moi. La pièce s'assombrit soudain et j'ai l'impression de couler dans un trou noir et sans fin.
Pourtant, quand ma mère surgit dans ma chambre, je ne vois dans ses yeux aucune compassion, aucune pitié, aucun chagrin. L'indifférence de ma propre mère et sa froideur alors que la mort me guette, me frappe en plein cœur.
C'est fini pour moi, je ne serai sans doute regretté par aucun membre de ma famille. Peut-être mes amis se souviendront-ils de moi avec plaisir, en se remémorant nos virées en ville ou chez La Brodeuse.

En contrebas, je reconnais le gaillard qui m'a rossé alors que j'allais passer un bon moment avec une petite. Les yeux levés vers ma fenêtre, il semble attendre quelque chose, ou quelqu'un. La bohémienne, bien sûr ! Ce gueux, même pataugeant dans la boue et dormant sur une litière crasseuse, sera plus heureux que je ne le serai jamais. Il pourra profiter de la vie et du corps de cette superbe brune, dont le déhanchement laisse imaginer des nuits délicieuses. Je me sens alors submergé par une haine féroce après avoir été battu comme plâtre par

ce vaurien.
Je ne suis pas encore à l'article de la mort, il n'est pas question de laisser cette agression impunie, et cela me défoulera. Je ne sais pas combien de temps il me reste à vivre, mais je ne gâcherai aucun moment, aucune occasion de me venger et de profiter des plaisirs que la maladie va bientôt me retirer.

Sans écouter les protestations de ma mère et les conseils du docteur Collins, qui me recommande de prendre du repos, j'enfile mes vêtements et file aux écuries. Je vais aller chercher mes amis, pour une nouvelle virée en ville.
Mais mon but est de revenir rosser ce gitan, lui rendre la monnaie de sa pièce. Après que je me serai occupé de lui, cette ordure ne pourra plus ni boire ni manger et surtout ne pourra plus jamais baiser, tous ces plaisirs de la vie qui me seront bientôt interdits.
Il ne me survivra pas.

La sortie en ville est décevante. Plusieurs de ceux que je croyais pourtant être mes amis, ont refusé de se joindre à moi après avoir appris ce dont je souffre. Cette maladie va m'isoler de tous. Seuls trois de mes amis sont venus avec moi, mais ont refusé de courir la gueuse. Nous nous sommes donc contentés de boire jusqu'à plus soif, de pub en pub.
Mais à la nuit tombante, le souvenir du vaurien qui m'avait agressé me plonge à nouveau dans une rage que l'alcool amplifie largement.
— Allons rosser ce bon à rien ! dis-je en levant mon dernier verre et en l'engloutissant d'un trait.
— Comment allons-nous faire ? demande Andy. Il doit être parmi les siens ce soir.
— Et comme c'est un solide gaillard, il faudrait qu'il soit seul. À nous quatre, nous devrions en venir à bout, plaisante Gadwyn.
— Je l'ai observé, ce pourri, dis-je en baissant la voix. C'est lui qui s'occupe des chevaux. Il va les voir seul, le soir, avant de rejoindre sa roulotte. L'enclos est assez éloigné du campement, c'est là qu'il faudra le cueillir.
— Voilà un plan qui ne me semble pas compliqué à réaliser. Tu vas pouvoir obtenir vengeance, mon ami, me lance John, en me tapant dans le dos. Ce gaillard, aussi solide soit-il, va être sévèrement rossé cette nuit.
Je garde le silence tandis que mes amis trinquent à cette soirée à venir. Mais moi, je n'ai pas seulement l'envie de le battre, je veux le tuer.

L'odeur de la viande grillée nous chatouille les papilles tandis que nous approchons du campement. Après avoir laissé nos chevaux à

l'écurie, nous nous approchons silencieusement en contournant le parc, pour ne pas être vus. J'aperçois une forme adossée contre un arbre, et je reconnais immédiatement le gaillard qui m'a agressé. Il semble somnoler près de son chien, à l'écart du groupe.

— Il a encore ce fichu clébard avec lui, chuchote Gadwyn.
— On pourrait revenir demain, ces odeurs de grillades m'ouvrent sérieusement l'appétit !
— Tais-toi, John ! Tu ne penses qu'à manger !
— Ne me dites pas que toutes ces odeurs ne vous donnent pas faim ! À part de l'alcool, je n'ai rien dans l'estomac depuis ce midi, moi ! Et ce salopard est solide, ça serait mieux si on l'abordait en ayant quelque chose dans le ventre.
— Fermez-la ! On s'occupera de lui quand il s'éloignera pour s'occuper des chevaux. Son chien est blessé, il ne peut pas marcher, il restera accroché à son arbre. Alors, arrêtez de jacasser comme des fillettes.
Sentant ma mauvaise humeur, mes comparses se sont tus et c'est en silence que nous contournons le campement, dissimulés derrière les bosquets.
Installés près de l'enclos des chevaux, nous attendons l'arrivée de notre victime, quand les ronflements d'Andy nous surprennent. Je le réveille à grands coups de pied.
— Bon sang ! Va donc faire un tour pour te réveiller ! dit Gadwyn, agacé, lui aussi. On ne sera pas trop de quatre contre ce sale gitan !
Les chevaux s'agitent en sentant notre présence près d'eux, et je vois mon gaillard se diriger vers nous. Le chien, resté seul attaché à un arbre, aboie furieusement.
— Il va finir par attirer du monde, j'aurais dû l'achever celui-là, dis-je à voix basse. Allez, on l'encercle, sans un bruit. Et ne retenez pas vos coups !
Armé d'un gourdin, je me glisse silencieusement derrière lui et lui assène un violent coup sur le crâne. Sans doute alerté par le hennissement des chevaux, il s'écarte, et mon gourdin n'atteint que son dos. Un second coup est nécessaire pour le mettre à genoux. Andy et Gadwyn se déchaînent alors sur lui, le passant littéralement à tabac.
— Esteban, crie une voix de femme.
C'est cette belle bohémienne qui se précipite vers nous. Armée d'un bâton, elle frappe Andy qui s'écroule. Le gitan en profite pour se redresser et envoie valser Andy d'un coup de poing.
Il est temps d'en finir, mes amis ne font manifestement pas le poids face à ce diable d'homme qui les envoie mordre la poussière les uns après les autres. Je sors un poignard, bien décidé à ne pas le laisser s'en sortir aussi facilement.
Je souris, impatient de m'occuper de la belle gitane après avoir

éliminé son amant.
Alors que je m'approche de lui, il me fait face, je ne vois aucune crainte sur son visage, seul un sourire, un sourire narquois. Cet homme se moque de moi alors que je m'apprête à le tuer !
Cela me met hors de moi et je m'élance vers lui, le couteau en avant. Il esquive et ce salopard ose même me botter l'arrière-train. Je me retourne brusquement et tente de l'atteindre avec mon couteau. Mais ce diable d'homme parvient encore à éviter mon poignard et se permet même de se moquer.
Fou de rage, je parviens tout de même à le toucher à l'épaule et je lui arrache un cri de douleur, et de colère. Je pousse alors mon avantage et tente de le frapper à nouveau en visant le cœur, mais il parvient à me ceinturer et me jette au sol. Il écrase ma main de son pied, me broyant le poignet et m'obligeant à lâcher mon arme, qu'il envoie valser loin de nous.
J'appelle mes amis, dont j'espérais de l'aide, mais sidérés, ils se contentent de nous observer.
Un groupe d'hommes arrive, se jette sur mes amis et me relève violemment. Ces gitans osent nous malmener et se permettent même de me frapper, provoquant chez moi une vague de rage.
Je hurle, me démène, menace, mais rien n'y fait, nous sommes finalement emmenés de force vers le château, où ma mère nous attend sur le perron.
Le docteur Collins est encore avec elle.
— Laissez-moi avec mon fils, je vous prie, dit-elle d'une voix forte. Quant à vous messieurs, ajoute-t-elle en se tournant vers mes trois amis, piteusement encerclés par ces gredins, je ne veux plus jamais vous voir sur ce domaine. Ai-je été claire ?
Que croit-elle faire ? Je hurle qu'on me laisse et ordonne à mes compagnons de rester, mais ils baissent les yeux et s'éloignent sans se retourner.
J'ai alors la sensation que je ne les reverrai plus. Je me sens soudain très faible et mes jambes se dérobent sous moi. Collins me rattrape avant que je tombe. D'un ton sec et froid, ma mère me demande de la suivre dans le salon, avec le docteur Collins.
La porte du château se referme lourdement sur nous.

Chapitre 23

Vendredi soir

- Stella -

Comme à la veille de chaque représentation, je suis avec ma mère, dans sa roulotte. Nous sommes concentrées sur les derniers costumes que nous devons créer, recoudre ou transformer. J'aime beaucoup partager ces moments d'intimité, seule avec elle. Nous travaillons toutes les deux, loin de l'effervescence et de l'agitation des autres membres de la troupe.

D'habitude, nous discutons beaucoup. Ma mère me raconte comment elle a été formée auprès d'une grande couturière à Londres, avant de rencontrer mon père. Depuis qu'elle me parle de Minnie Crawford[5], j'ai presque l'impression de connaître cette femme. Je sais que son rêve serait de la revoir et je dois avouer que j'aimerais, moi aussi, rencontrer cette femme à qui ma mère dit tout devoir. Elle a toujours mille anecdotes amusantes et passionnantes à me raconter. Ce qui fait de nos soirées des moments privilégiés qui me sont précieux. Un jour, je raconterai ces histoires à mes propres enfants. Ces enfants seront ceux d'Esteban, ou ils ne seront pas.

Ce soir, je suis perdue dans mes sombres pensées, et c'est en silence que nous travaillons. Je sens le regard de ma mère sur moi, mais elle respecte mon silence et attend sans doute que je commence à me confier. Elle a toujours agi ainsi, une présence silencieuse et réconfortante.
Je ne parviens pas à me sortir de la tête l'image d'Esteban, mort, sous un linceul blanc, taché de sang. Son attitude désinvolte quand je lui demande de faire attention à lui m'agace. Mais il ne sait pas ce que j'ai vu, le concernant, il est donc normal qu'il ne prenne pas au sérieux mes avertissements. Il n'acceptera jamais de rester en retrait face à un homme comme Tiburce.
Je sais que Tiburce est condamné à mourir à brève échéance. Cela me peine pour lui, et surtout pour Horacio. Même s'ils ne sont pas proches, il sera difficile pour lui de voir la déchéance et les souffrances de son frère. Cela ne sera pas sans conséquence pour Ophélie. Elle est très amoureuse d'Horacio, je n'ai aucun doute là-dessus. Mais quand Tiburce va mourir, quel avenir pourrait-elle avoir avec le nouvel héritier de cette grande famille ? J'ai peur qu'elle souffre dans les jours à venir.

Pourtant, malgré ces événements qui s'annoncent et qui pourraient compromettre le bonheur de mon amie, je ne vois aucun nuage sombre au-dessus d'elle. Elle reste auréolée de clarté.
Alors pourquoi l'avenir d'Esteban m'apparaît-il aussi sombre ? Est-ce simplement le reflet de mes peurs ? La peur qu'il soit blessé par Tiburce ? J'ai vu le regard plein de haine que le frère d'Horacio lui a jeté ce matin quand Esteban m'attendait derrière le château. La peur de le perdre ? Je sais maintenant avec certitude qu'Esteban est l'homme que je veux. Celui avec qui je veux passer le reste de ma vie, celui qui sera le père de mes enfants.
— Maman, je ne comprends pas pourquoi l'avenir d'Esteban me semble si sombre, alors que celui d'Ophélie est si lumineux.

Ma mère, qui m'observe depuis un moment, pousse un long soupir.
— Si seulement tout pouvait être clair. Tu sais comme moi que nous sommes influencées par nos sentiments.
— Je sais cela. Mais il y a quelque chose de plus, je le sens. Tiburce déteste Esteban, je l'ai vu. J'ai demandé à Esteban de rester loin de lui, mais rien à faire, il n'en fera qu'à sa tête.
— Tu sais qu'il n'est pas homme à se dérober, et c'est ce qui te plait aussi chez lui, sourit ma mère. Mais tu dois avoir confiance en lui. Tiburce va sans doute tenter de lui nuire, et c'est ce que tu as vu. Sans doute va-t-il porter plainte pour faire en sorte qu'il aille en prison après son agression. Mais Esteban peut mentir et dire qu'il n'est pas l'auteur de l'agression. Après tout, quelle preuve a Tiburce ? Tes craintes et ton amour pour Esteban ont perturbé la clarté de ta vision.
— Sans doute, mais pourquoi n'est-ce pas le cas pour Ophélie, dont l'avenir avec Horacio est très incertain ? Or pour elle, je ne vois que la lumière.
Ma mère hoche la tête et semble réfléchir.
— Tu as raison, ma fille. Ophélie n'est pas menacée, physiquement, je veux dire. Or tu as senti qu'Esteban était en danger. Tiburce ne veut pas porter plainte et l'envoyer en prison, il veut sans doute se venger, en l'agressant physiquement. Heureusement, parmi nous, Esteban ne risque rien. Tiburce a beau être déterminé, il ne pourra rien contre un homme aussi fort que ton bel Espagnol.
Je pousse un long soupir, ma mère a raison, mais si ma vision de sa mort est avérée, Tiburce sentira sa fin lui aussi et il n'aura rien à perdre. Cela fait de lui un homme dangereux.
— Et si nous faisions une pause pour aller manger avec nos amis ? dit ma mère en reposant son ouvrage. Ces odeurs de grillades me mettent l'eau à la bouche. Allez, viens ma chérie. Nous allons manger avec ton amoureux, pour qu'il te redonne le sourire. Il est temps que votre histoire devienne sérieuse, tu ne crois pas ? Elle me sourit d'un air

moqueur.
Mais je n'ai pas le cœur à rire.

Nous rejoignons nos amis. Ophélie et Horacio répètent toujours dans le grand salon du château avec Luna et quelques autres. Je cherche des yeux Esteban, mais ne le trouve pas.
Timmy me précise qu'il est resté avec Hadès, que j'entends pourtant aboyer furieusement. Inquiets, nous rejoignons le chien, qui s'est mis debout malgré sa blessure, et tire violemment sur la corde qui l'entrave. Aucune trace d'Esteban, je sens mon cœur s'emballer, et demande à Timmy d'aller rapidement chercher les autres pour retrouver Esteban.
Je ne parviens pas à calmer Hadès, qui aboie et geint. Si je le détache, je ne serai pas assez forte pour le retenir. Je scrute l'obscurité, mais je ne vois rien. Les aboiements du chien m'empêchent d'entendre quoi que ce soit, sauf le hennissement des chevaux, qui semblent être très agités eux aussi.
Le cœur battant, je n'attends pas mes amis qui tardent à venir. Je ramasse un bâton et me précipite vers l'enclos de nos chevaux.

Esteban est là, entouré de plusieurs hommes qui le rouent de coups ! Je m'entends hurler son nom tandis que je me jette sur l'un des agresseurs que je frappe violemment avec mon bâton, il se retourne vers moi, je le frappe alors au visage avec force. Il tombe à genoux et je le pousse d'un coup de pied avant de me retourner vers Esteban. Je le découvre se battant avec Tiburce, qui parvient à le poignarder à l'épaule.
Tétanisée, je vois la tache de sang grossir et rougir la chemise blanche d'Esteban. Je reste figée, et ne réagis pas quand mes amis se précipitent sur Tiburce pour le ceinturer et le jeter à terre. Je ne vois qu'Esteban, en sang, qui chancelle, mais reste debout. Il me sourit et je me précipite dans ses bras.
— Tu trembles, ma tigresse, me souffle-t-il dans le creux de l'oreille. Tu es une vraie guerrière, et j'adore ça.
Ses bras m'entourent et je me serre contre lui. J'embrasse son cou, ses joues mal rasées, sa bouche, mais il a un geste de recul, et je sens sur mes lèvres le goût métallique du sang.
— Pardon, mon chaton, je t'ai fait mal.
Sa lèvre est fendue et les marques des coups qu'il a reçus commencent à bleuir son beau visage. Le poignard de Tiburce est entré profondément dans son épaule et il aura besoin de points de suture.
Cette fois, c'est moi qui le soignerai. J'ai appris à faire ce genre de chose, et je fais office de médecin dans la troupe quand nous sommes sur les routes. Je ne laisserai personne s'occuper d'Esteban. Je sens des larmes me monter aux yeux et je me serre davantage contre lui.

— Ne pleure pas ma beauté. Je vais bien, avec toi dans mes bras. Tu me rends fou, ma tigresse, me murmure-t-il en passant ses mains sur mes hanches et dans mon dos.
Il pose une main sur mon cou et m'attire plus près de lui. Ses caresses m'électrisent et je donnerais tout pour être seule au monde avec lui.
— J'ai eu tellement peur pour toi, mon amour. Je t'aime à devenir folle, Esteban, je ne supporterai pas de te perdre.
Il soulève doucement mon visage et m'embrasse doucement, en réprimant une grimace de douleur.
— Si tu m'aimes, alors ce soir, tu seras mienne, ma belle Stella. Il y a trop longtemps que je rêve de toi, de ton corps, de faire de toi ma femme. Je t'aime à mourir, ma tigresse.
— Mais avec tes blessures, tu as surtout besoin de soins et de te reposer, dis-je en rougissant.
— Tu ne me crois pas en état de te faire l'amour ce soir ?
Il a alors ce sourire qui me fait complètement fondre, je me sens submergée par une chaleur qui se diffuse jusqu'à la racine de mes cheveux.
Je le regarde avec un sourire malicieux, pour cacher le trouble qui m'envahit. Je suis sur un nuage, je n'entends plus ni les cris ni les injures qui fusent non loin de nous.

L'arrivée de mes parents, affolés, me ramène brutalement sur terre.
— Mais que s'est-il donc passé ? Mon Dieu, Esteban ! Tu es blessé ! Et toi, Stella, que fais-tu ici ? s'écrit ma mère en se précipitant vers moi.
Elle me détaille pour vérifier si je suis blessée.
— C'est quoi ce sang !
— Arrête, Maman, je vais bien ! C'est le sang d'Esteban. Ils ont voulu le tuer !
— Elle s'est battue comme une tigresse, dit Esteban. Ils ont bien failli m'avoir.
— À quatre contre un ! s'indigne mon père. C'est intolérable, ils auraient pu te tuer, mon fils ! Et c'est encore la même bande qui a attaqué le campement ! Cela ne peut pas durer, Madame Thompkins doit réagir. Ils ne peuvent pas nous agresser ainsi jour après jour.
— Je vais lui raconter, dit ma mère.
Sans nous attendre, elle se dirige d'un pas décidé vers le château.
Les hommes de la troupe sont très énervés, et certains n'hésitent pas à frapper les agresseurs d'Esteban.
— Ils font moins les malins, maintenant, les seigneurs ! se moque Timmy en giflant Tiburce. Celui-ci se met à hurler et se débat comme un beau diable.
Esteban tente de calmer l'agressivité de nos amis, qui risqueraient de malmener sévèrement Tiburce et sa bande.

— Merci d'être venus à mon secours, mes amis. Nous allons ramener ces gaillards au château, gentiment, et sans violence. Timmy, arrête de frapper cet abruti ! Stella, ajoute-t-il à voix basse. Je te rejoins quand j'aurai ramené le petit Tiburce à sa Maman. Attends-moi, j'aurai besoin de soins ce soir. Il pose un léger baiser sur mes lèvres.
Je me sens rougir jusqu'aux oreilles, heureusement la nuit cache mon trouble, mais je retourne d'un pas léger vers ma roulotte. Ce soir, Esteban sera à moi. Et je serai à lui. Mes parents accepteront notre union, cela ne fait aucun doute.
Je ne vois plus aucun nuage sombre autour d'Esteban, je ne vois que des étincelles de bonheur.

Chapitre 24

Vendredi soir

- Madame Thompkins -

Depuis l'annonce de la terrible maladie de notre fils aîné, Philip s'est complètement effondré. Il reste prostré dans sa chambre, refusant de discuter de cette situation. Je sais qu'il se réfugie dans l'alcool et qu'il sera incapable de se montrer avant plusieurs heures. Il me faudra affronter sans lui cette terrible épreuve. J'ignore ce que je dois faire, et ce qui nous attend.
Francis, le docteur Collins, est heureusement à mes côtés, comme il l'a toujours été. Je sais que je peux compter sur lui pour s'occuper de Tiburce. Il saura me conseiller et me soutenir.
J'hésite à confier mes états d'âme à Horacio que je vois heureux pour la première fois. Je réalise que pendant que la vie de l'un de mes enfants s'effondre, celle de mon second fils s'épanouit.
Ce bonheur qui s'annonce pour Horacio et cette délicieuse jeune fille est sans doute ce qui me permettra d'affronter le drame qui frappe Tiburce.
Pour le moment, je ne veux pas penser aux mois qui m'attendent, je veux profiter de la fête que me prépare Horacio pour mon anniversaire. J'espère seulement que Tiburce ne jouera pas les trouble-fêtes.
Le docteur Collins est resté près de moi, et nous envisageons ensemble les solutions pour Tiburce.
— Pensez-vous que l'on doit commencer rapidement le traitement au mercure ?
— Je crains que le temps joue contre nous. Le caractère ombrageux de votre fils ne va pas s'améliorer avec la maladie, et nous devons à tout prix éviter qu'il contamine d'autres jeunes femmes.
Je soupire longuement. Tiburce, je le sais, n'a que faire de la vie des autres, et encore moins de celles de ces filles de joie.
Le docteur Collins s'approche de moi, et prend ma main entre les siennes.
— S'il persiste à sortir comme il l'a fait cet après-midi, je crains que la seule solution soit l'internement forcé, dit-il en me regardant fixement.
— Francis, dis-je en posant ma tête sur son épaule. Je ne sais pas si je pourrai faire face à tout cela. Tiburce est un homme cruel et détestable, mais il est mon fils, et il va vivre l'enfer… Philip n'est plus en état de prendre des décisions, vous le savez, et cela ne changera

sans doute pas.
— Je serai près de vous, ma douce amie. Comme je l'ai été toutes ces années, depuis que je vous ai vue pour la première fois.
Je lève les yeux vers lui, et nous échangeons un doux sourire. Francis a toujours été un soutien solide pour moi. Il me soignait quand mon mari était violent avec moi et a su le détourner de moi en lui parlant du salon de cette femme, en ville, qui divertit les messieurs.
Mon mari s'est peu à peu éloigné de moi, jusqu'à son accident, qui a définitivement mis un terme à toute intimité avec lui. Un tendre sentiment nous unit, Francis et moi, depuis fort longtemps. Après la mort de son épouse, il y a une dizaine d'années, nous avons succombé à l'attirance que nous éprouvons l'un pour l'autre. Depuis, malgré les mille précautions que nous prenons, je tremble que Philip ou mes enfants découvrent les liens qui nous unissent.
— Peut-il être traité à la maison ? Nous ferions en sorte qu'il ne puisse plus sortir en ville.
— C'est fort louable, et je ferai mon possible pour vous épauler, du mieux que je le peux. Mais quand la maladie progressera, et je crains que cela soit rapide, certains traitements, plus lourds, ne pourront pas lui être administrés ici. En attendant, ma douce, cessez de vous inquiéter, et allez donc profiter de la fête qui s'organise en votre honneur.
— Vous avez raison, dis-je en me redressant. Je vais rejoindre Horacio qui répète dans le grand salon avec quelques amis. Avez-vous remarqué comme il est heureux depuis peu ?
— Oui, sans doute a-t-il succombé aux charmes d'une très jolie comédienne. Cela ne vous tracasse pas ?
— Je mentirai en disant que non, mon ami. Mais mon fils tombe enfin amoureux et semble vraiment heureux. Évidemment, j'aurais préféré que son choix se porte sur une fille bien née, mais cela n'a jamais été le cas. Il a toujours semblé les fuir comme la peste, ce qui a fait croire à son père qu'il préférait les garçons. Alors, nous ferons contre mauvaise fortune bon cœur. Nos mariages arrangés ont tous été désastreux. Le mien, celui de ma fille, Janice, même si cela ne la décourage pas et qu'elle continue à chercher un nouveau mari par intérêt. Mais elle a le caractère et le cœur froid de son père, je ne m'en fais pas pour elle. Quant à cette gitane qui fait battre celui d'Horacio, nous verrons si cela est bien sérieux. Et si c'est le cas, eh bien, nous aviserons. Le théâtre ne deviendra qu'un loisir, bien évidemment, et nous l'aiderons pour qu'elle se fonde dans notre communauté. Voyez-vous, mon ami, avec ce qui arrive à Tiburce, et qui ne tardera pas à s'ébruiter, même Horacio sera marqué par l'infamie de cette maladie, et nous ne pourrons plus être vraiment exigeants quant au pedigree des prétendantes.

— J'ai toujours admiré votre façon de faire face, ma douce. C'est votre grande force, vous ne vous laissez jamais abattre, c'est pour cela que je sais que vous surmonterez le drame qui vous frappe aujourd'hui.
Il baise longuement ma main et nous échangeons un tendre baiser, puis il me suit tandis que nous sortons de mes appartements pour aller surprendre Horacio dans le grand salon. Mais alors que nous commençons à descendre l'escalier, Albert nous rejoint, l'air affolé.
— Madame, venez vite, Madame Lydia est venue nous prévenir que Monsieur Tiburce avait attaqué le campement !
— Encore ! Mais c'est une manie ! Qu'a-t-il fait cette fois ?
Albert reprend son souffle, accroché à la rambarde.
— Il aurait voulu tuer un des hommes du campement.
— Quoi ? Mais il est devenu fou ! crié-je en m'élançant dans l'escalier.
Je rejoins Lydia dans le vestibule, elle semble affolée et serre contre elle les pans d'un châle aux couleurs chatoyantes.
— Que se passe-t-il exactement ?
— Votre fils et trois de ses amis se sont attaqués à un homme de notre troupe.
— Ils l'ont tué ?
Je me sens glacée, et mes jambes se dérobent sous moi. Francis me retient et m'aide à m'asseoir sur l'une des chaises du vestibule.
— Non, Esteban a réussi à prendre le dessus…
— Tout seul contre quatre ! s'exclame Francis. Mais qui est donc ce diable d'homme ?
— Esteban Montoya. C'est lui qui assure notre sécurité. C'est un ancien champion de boxe. Il a réussi à calmer les autres qui voulaient s'en prendre à votre fils et à ses amis. Ils vous les ramènent en ce moment même. Mais cela ne peut pas durer, Madame. Votre fils est dangereux, il finira par tuer quelqu'un. Nous ne pouvons pas courir ce risque.
— Donc personne n'a été blessé ?
— Si, Esteban a reçu un coup de couteau. Mais heureusement, ce n'est pas trop grave.
— Mon Dieu, dis-je en cachant mon visage entre mes mains. Qu'allons-nous faire de lui ? Il est de plus en plus incontrôlable et violent.
J'entends alors des hurlements et des insultes d'une grossièreté choquante. Je reconnais la voix de Tiburce qui vocifère comme un fou. Prenant une profonde respiration, je vais sur le perron de la maison, pour accueillir mon fils.
Le spectacle est stupéfiant ; une dizaine d'hommes encadrent mon fils et ses amis. L'un d'eux, plus grand et fort que les autres, certainement le dénommé Esteban, a la manche de sa chemise blanche couverte de sang. Un sentiment de honte mêlée de colère m'envahit.

Je chasse les comparses de mon fils, en leur interdisant de revenir chez nous, tandis que Francis récupère Tiburce, qui chancelle.
Lydia me jette un regard compatissant avant de rejoindre ses amis. Je dois prendre une décision, je ne peux pas laisser mon fils se conduire de la sorte impunément.
— Pouvez-vous m'expliquer ce qu'il vous a pris ? Pourquoi avez-vous tenté de tuer cet homme ? demandé-je avec colère quand nous sommes seuls, Tiburce, Francis et moi dans le petit salon.
— C'est l'homme qui m'a agressé, je ne pouvais pas laisser cela impuni. J'étais dans mon droit.
— C'est à la justice de régler cela, dit sèchement Francis.
Mon fils jette un regard mauvais au médecin.
— Qu'est-ce qu'il fait encore là, lui ?
— Voulez-vous que je vous rappelle ce dont vous souffrez ? Nous allons avoir besoin de lui dans les jours et semaines à venir.
— Vous allez avoir besoin de lui. Moi, je sais à quoi m'en tenir. Et tant que je serai debout, rien ni personne ne m'empêchera de faire ce que je veux.
Francis vient alors se placer devant lui.
— Vous avez tort, Tiburce. La syphilis est une maladie extrêmement grave, et contagieuse. Il est de mon devoir de prévenir les autorités si vous ne vous pliez pas à certaines obligations. Vous devez commencer votre traitement et ne plus sortir comme vous le faisiez jusque-là. Vous devez le comprendre et l'accepter, mon garçon.
— Mon garçon ? reprend mon fils, visiblement agacé. Et si je ne l'accepte pas, que comptez-vous faire, docteur Collins ?
Tiburce lui tourne le dos, il va se servir un verre de cognac et le toise avec mépris. Francis hoche doucement la tête et se rapproche de lui.
— Je serais alors dans l'obligation de signaler votre maladie et de vous faire interner dans un institut où vous serez soigné, seul, loin des vôtres. De force, s'il le faut.
Je vois les deux hommes s'affronter du regard. Mon fils me regarde et semble comprendre que je ne le soutiendrai pas s'il ne se plie pas aux règles que Francis lui impose.
— Et n'espère aucun soutien de ton père. Il s'est déjà réfugié dans l'alcool et ne prendra plus aucune décision, crois moi.
Je quitte le salon, et jette un dernier regard à mon fils. Il baisse la tête et s'affale dans un fauteuil, le regard vide.

Chapitre 25

Samedi

- Horacio -

Les derniers préparatifs pour l'anniversaire de Mère sont les plus délicats. Je ne cesse de faire des allers et retours entre la salle de spectacle et le petit salon où se trouve ma mère. Avec la liste des invités, elle a positionné chaque personne sur le plan des chaises qui se trouvent dans la salle. Elle écrit tous les noms peu à peu, zone par zone et je viens chercher les dessins complétés pour ensuite poser les cartons nominatifs sur chaque chaise.

C'est à la fois un travail de fourmis et de titans !

— Mon fils, cette tâche m'agace. Je suis incapable de me représenter ce que sera le résultat sur place. Et puis, être cantonnée entre le salon et mes appartements, comme une enfant turbulente, c'est très désagréable. Je ressens le besoin de m'aérer.

— Mère, comme vous le savez, notre personnel et moi-même nous déplaçons en tous sens avec toutes sortes de préparatifs desquels nous devons vous tenir éloignée, si je veux maintenir l'effet de surprise.

— J'entends bien, mon fils, j'entends bien. Et puis, qui mieux que moi peut organiser la répartition des uns et des autres, n'est-ce-pas ?

— Vous verrez, Mère, vous serez éblouie.

— Je n'en doute pas, mon fils.

Elle pousse un énième soupir. Cela n'est pas dans ses habitudes et je me fais alors la remarque qu'elle semble bien triste pour une personne qui va recevoir tous ses amis pour son anniversaire, mais aussi bien éteinte pour une femme qui sait mener ses affaires avec poigne et discernement.

— Mère, vous sentez-vous bien ?

— Oui, mon fils, ne vous inquiétez pas pour moi. Je devrai cependant vous parler plus tard d'un sujet important.

— Plus important que votre anniversaire ?

Ma mine exagérément ébahie lui arrache tout de même un sourire.

— Vous resterez toujours mon rayon de soleil, Horacio. Je vais toutefois me retirer dans mes appartements et préparer ma tenue pour notre soirée, avec l'aide de ma gouvernante. Vous saurez où me trouver.

Je vois que Mère est soucieuse, mais je sais aussi qu'elle ne parle des sujets importants que lorsqu'elle décide que c'est le bon moment. N'y pensons plus et en avant pour la dernière ligne droite.

— Horacio ! Venez voir !

Ophélie semble toute excitée et je dois avouer qu'il y a de quoi ! Madame Lydia, aidée de notre cuisinière et de deux femmes de chambre ont confectionné pour Ophélie et moi des costumes en tous points identiques. Nous devons jouer les rôles des deux valets qui sont jumeaux dans la pièce, mais nous ne nous ressemblons pas vraiment...

Nous pensions rattraper la chose en appuyant sur le maquillage, afin d'être grimés à l'identique. Mais là, en plus du reste, nous allons porter grâce à cette équipe de couturières des costumes en tous points identiques. Et elles sont même allées jusqu'à rattraper les quelques centimètres d'écart sur nos tailles grâce à des talonnettes pour Ophélie, camouflées dans le revêtement de ses chaussures.

Nous enfilons aussitôt nos costumes et revenons nous poser devant un miroir en pied, les visages couverts de deux masques identiques. L'effet est saisissant ! Nul ne saurait nous distinguer l'un de l'autre !

— Eh bien, mesdames, quel talent ! dis-je à nos couturières. Et maintenant, Ophélie, posons nos costumes pour ne pas les abîmer. Le maquillage sera pour plus tard et nous risquons alors de ne plus nous reconnaître nous-mêmes !

Le temps passe ensuite tellement vite que le soleil nous surprend en nous envoyant ses derniers rayons.

Monsieur Elmer réunit tout le monde dans la salle du spectacle, lui sur l'estrade et nous tous le regardant et l'écoutant, debout et éparpillés dans cette immense salle.

— Une fois de plus, à mon corps défendant, me voilà contraint de vous... féliciter !

Tout le monde éclate de rire et tous se mettent à taper du pied, prenant la suite de Monsieur Elmer.

Ophélie approche ses lèvres de mon oreille.

— Même si nous le méritons, nous ne nous applaudissons pas avant le spectacle. Cela porte malheur. À la place, nous tapons du pied tous ensemble. Les acteurs sont très superstitieux...

Je me retourne vers elle et nos visages se retrouvent à quelques centimètres l'un de l'autre. C'est alors qu'elle me cloue sur place par surprise, déposant sur mes lèvres un baiser rapide et plein de malice, avant de s'élancer vers Stella, qui n'en finit plus de manger des yeux et du bout des doigts son Esteban...

— Allez, Stella ! Tu viens en coulisses avec moi pour m'aider à m'habiller et me maquiller !

— Monsieur Horacio, me dit Monsieur Elmer en se courbant devant moi, veuillez me suivre, nous allons vous farder et vous vêtir comme il se doit pour cette soirée mémorable !

Il tape ensuite dans ses mains bruyamment.

— Mesdames et Messieurs, il nous reste exactement deux heures

pour être par-fai-te-ment au point. Je compte sur vous.

Après l'habillage de tous les personnages, nous faisons nos dernières répétitions sur scène et en costumes. Pour moi, pouvoir monter sur les planches et jouer de plus en compagnie d'Ophélie est une vraie bénédiction. Un baptême du jeu face à la plus belle et la plus incroyable des femmes que je pouvais espérer voir entrer dans ma vie !

Au bout d'une heure, nous arrêtons nos répétitions et allons nous reposer et manger une légère collation. Manquer d'énergie au milieu d'une représentation est la pire des choses qui puisse arriver !

Les invités vont commencer à arriver dans une heure et les placeuses sont prêtes à indiquer à chaque personne la chaise qui est la sienne. Elles aussi ont dû répéter.

C'est alors qu'Albert arrive vers moi, porteur d'une missive sur un plateau, le visage défait. Il balbutie plus qu'il ne parle vraiment.

— Madame vous demande de bien vouloir prendre connaissance de ceci.

— Que se passe-t-il, Albert ?

— Monsieur, c'est horrible ! Il y a chez vous un super intendant qui vient de Londres, accompagné de plusieurs *policemen* qui n'ont pas l'air commode du tout !

— Pour Tiburce ? Qu'a-t-il encore fait celui-là ?

— Non, justement, ce n'est pas à son sujet. Madame vous demande de lire d'abord son billet et ensuite le document officiel de ces messieurs de la police.

— Merci Albert. Prenez donc un verre d'eau fraîche, vous êtes tout défait.

Elmer prend Albert sous son aile.

— Quelque chose de plus fort, peut-être ? suggère-t-il.

— Ce n'est pas de refus, Monsieur Elmer.

J'ouvre le billet de Mère et en reste pantois. Je prends connaissance du document de la police à la suite. Je file vers Ophélie, nous devons faire vite.

— Ma douce, nous allons recevoir la visite de la police, qui fouille toutes les demeures alentour, à la recherche d'une certaine Meredith... Regardez ce document, c'est bien votre nom ?

Elle lit à son tour le papier officiel.

— Mon Dieu ! Mais ils vont me trouver et me ramener à mes parents pour me jeter dans les bras de ce vieux baron libidineux. Horacio ! Par pitié, aidez-moi ! Je préfère mourir !

Je lève les yeux face à moi, à la recherche d'une idée pour sauver mon aimée. Nous sommes devant un miroir et je tombe sur nos deux reflets parfaitement identiques.

— Mon amour ! Nous allons jouer dans quelques minutes le rôle le plus important de notre vie ! Tout notre avenir en dépend.

— Mais enfin...

— Faites tout ce que je vous dis sans vous poser de questions et nous serons peut-être sauvés.

Nos amis me regardent tous, se demandant si je ne suis pas devenu fou.

— Ophélie est recherchée par la police, mais pour de mauvaises raisons, certains d'entre vous le savent et d'autres pas, mais vous vous doutez bien qu'Ophélie ne peut avoir fait quoi que ce soit de répréhensible. Et nous devons la sauver.

Je me tourne vers Ophélie.

— Ma douce, vous allez vous mettre dans cette armoire à double fond et vous y restez jusqu'à ce que je vienne vous délivrer. Je vous dirai alors quoi faire. Tommy, suis-moi, je dois te trouver le costume dont tu as besoin. Je te dirai ton rôle en même temps que tu t'habilles.

— Monsieur, je...

— Tu seras parfait, Tommy. Tu m'as démontré à plusieurs reprises tes talents d'acteur et encore plus d'improvisation !

Je me tourne vers le reste de la troupe.

— Vous tous, vaquez à vos occupations et amusez-vous à ralentir les policiers autant que vous pouvez, jusqu'au moment où je vous ferai signe de les laisser partir. Mère retient les hommes le plus qu'elle peut mais ils vont arriver ici sous peu. Tous en place et... que Dieu nous garde !

Lorsque les policiers arrivent, le super intendant en tête, Tommy, vêtu tel un parfait bourgeois de province, se dirige vers eux, tendant la main à leur supérieur.

— Monsieur Horacio Thompkins, je suppose ?

— Lui-même. Que puis-je faire pour vous aider ?

— Nous cherchons cette demoiselle, dit-il en tendant un autre papier, tamponné et signé du Prince de Galles lui-même. Nous devons vérifier dans toutes les maisons bourgeoises qu'elle n'y est pas hébergée. La troupe de ces... saltimbanques, bien sûr, n'échappe pas à cette recherche.

Tommy éclate de rire.

— Une noble cachée parmi des acteurs pouilleux ! Quelle extravagante idée ! Mais, faites donc, Monsieur.

Les policemen examinent tout le monde et vont même jusqu'à ouvrir l'armoire où se cache Ophélie. J'en aurais des suées, mais je dois rester calme.

Stella tourne autour du super intendant, lui faisant plus ou moins les yeux doux et se frottant à sa redingote, ce qui le met fort mal à

l'aise. Les autres font les lourdauds, en se mettant à qui mieux mieux dans les pas des policiers.

— Et celui-là ? dit le super intendant, en me désignant.

C'est exactement ce que j'attendais.

— Ôtez-lui son maquillage. Ces acteurs sont malins comme des singes ! Mais je suis plus malin qu'eux !

Je me démaquille consciencieusement et force est de constater que je suis bien un homme. Il me laisse alors vaquer à mes occupations, ce que je fais bien volontiers. Les fouilles se poursuivent ainsi encore quelques minutes.

— Avez-vous fouillé cette armoire ?

— Oui, Monsieur !

— Mais enfin, bande d'incapables, ces marauds sont des adeptes de l'illusion ! Ouvrez-moi les portes de cette armoire que je vois si elle dispose d'un double fond.

Les hommes s'exécutent et leur chef tâte le fond de sa canne. Il sourit alors et s'approche, à la recherche d'un mécanisme, qu'il trouve bien vite. Je dois faire les choses au moment précis où il appuiera sur ce mécanisme.

Dès qu'il déclenche l'ouverture du fond, qui se fait dans un grincement, je fais coulisser une latte de bois à l'arrière et Ophélie peut sortir puis refermer la latte.

Je lui fais signe de ne faire aucun bruit. Pendant ce temps, la super intendant triomphe devant ses hommes qui n'en finissent plus de le complimenter pour son à-propos.

— Suffit, Messieurs ! Faites encore un tour de ces fichus saltimbanques !

Dans le brouhaha, je me glisse à mon tour dans le double fond de l'armoire et Ophélie se joint aux autres.

— Eh toi ! Viens ici ! lui lance le super intendant.

— Monsieur, nous l'avons déjà examiné tout à l'heure.

— Mais il était démaquillé !

— Monsieur, intervient Tommy, nos hôtes vont arriver dans moins de trente minutes. Nos acteurs n'ont donc pas de temps à perdre, donc oui il s'est remaquillé. Allez-vous vraiment lui demander de se démaquiller à nouveau, alors qu'il lui faudra plus d'une demi-heure pour tout recommencer ? Devrons-nous alors faire patienter le cousin du Prince de Galles dans le froid parce que les acteurs ne sont pas prêts ?

Un silence lourd fait suite à ce coup de bluff, qui fait peur à tout le monde...

Le super intendant se tourne vers ses hommes.

— Messieurs, nous partons !

Un des policemen murmure à son collègue que cet acteur a des

formes drôlement féminines.

— Il doit porter un corset, lui dit l'autre. C'est un inverti. C'est chose courante dans le monde des acteurs !

— Ah bon ? Je ne savais pas.

— Mais si ! Ma femme a un cousin acteur. C'est la honte de la famille !

— Eh bien...

Mon Ophélie vient me libérer dès qu'elle est sûre que la police est partie et déjà un peu loin.

Elle se jette dans mes bras, vidée de son énergie, pleurant autant qu'elle rit. Tous nos amis nous regardent, des sourires accrochés sur leurs visages. Nous ne pouvons plus nous détacher l'un de l'autre.

Libre ! Ophélie est libre !

— Mon doux amour, dit-elle, dans quelques heures je serai majeure. Marions-nous, mon Horacio. Marions-nous au plus vite !

J'éclate de rire.

— Prenons le temps, ma douce, de préparer une cérémonie digne de notre amour. Demain, tu te réveilleras libre. Et chaque jour qui passera à partir de là sera l'occasion de fêter notre vie à venir.

— Nous tutoyons-nous, ou ai-je rêvé ?

Je prends son visage dans mes mains et l'embrasse à nous en couper le souffle.

— Tu, tu, tu, tu, tu !

Nous éclatons de rire et nos amis nous emboîtent le pas, mais Monsieur Elmer intervient.

— Sans vouloir être le deus ex machina de mauvais augure, je vous rappelle que nos spectateurs vont arriver d'ici vingt minutes. Préparez-vous tous à entendre résonner les trois coups.

Il monte sur l'estrade.

— Je sais, moi, que la représentation va être exceptionnelle car... rien ne vaut un gros coup au cœur, comme ce que nous venons de vivre, pour tenir la dragée haute aux meilleurs acteurs du monde. Vous allez tous être ce soir ir-rem-pla-ça-bles ! Allez !

Et il saute de la scène sur le sol carrelé, les deux pieds ensemble, dans un claquement vigoureux, levant ses bras au ciel, écartés, le visage barré d'un immense sourire.

— Et n'oubliez pas que nous autres acteurs sommes des illusionnistes !

Des coulisses, je vois Mère arriver avant tout le monde, au bras de Père. Elle est resplendissante dans sa robe du même bleu que ses yeux. Elle ne fait pas son demi-siècle ! Père semble tellement plus âgé qu'elle ! Janice les suit, comme en représentation. Tiburce est absent. Étonnant...

Chapitre 26

Samedi

- Ophélie -

Incroyable ! La représentation a été incroyable.

Monsieur Elmer avait raison, les émotions fortes et le soulagement intense que nous venions de vivre ont été comme une nourriture au moment de jouer nos personnages.

Pendant toute la durée de la pièce, j'étais mon personnage et rien d'autre. Mes pieds touchaient à peine le sol et réciter ces vers s'est avéré d'une facilité naturelle qui m'a sidérée. Les aurais-je écrits moi-même que je ne les aurais pas mieux maîtrisés !

Quand je pense que le choix de cette pièce a déterminé la façon dont je serai sauvée, je me dis que la vie a pour nous des plans formidables, qu'il vaut mieux ne pas connaître à l'avance.

Je suis libre ! Mon avenir est lumineux, empli de l'amour que nous partageons Horacio et moi, mais aussi de toutes les pièces que je vais pouvoir écrire !

Nous avons prononcé il y a quelques instants le dernier mot de la représentation et le rideau est lourdement tombé sur la scène, créant une barrière entre acteurs et spectateurs, tel un couperet qui tombe pour annoncer le verdict. Quel sera-t-il ?

Nous n'osons pas nous regarder et attendons la suite en silence, un silence qui semble durer plusieurs minutes, alors qu'il ne s'écoule que quelques infimes instants, avant que jaillisse un crépitement d'applaudissements !

Monsieur Elmer et Esteban remontent le rideau et nous voilà partis pour une série de saluts en nous tenant tous la main. Encore, encore et encore !

Pour finir, le rideau reste descendu et Monsieur Elmer se poste devant lui pour s'adresser aux spectateurs.

— Nos acteurs vont maintenant aller boire un peu d'eau fraîche, reprendre leur souffle et ils passeront ensuite parmi vous pour se présenter.

Un jeune homme se lève au fond de la salle.

— Qu'ils nous dévoilent leurs vrais visages, par pitié !

Le public appuie sa demande, bien évidemment.

— Cela sera fait, Monsieur. Ils ôteront leur fard devant vous.

— Mon Dieu ! Je vais devoir montrer mon visage, Horacio.

— N'aie crainte. Personne ne te connaît et dans moins de trois heures, tu seras majeure, tu seras propriétaire de ta vie.

Nous nous préparons tous à rejoindre la salle lorsque la mère d'Horacio vient nous voir en coulisse. Elle se dirige vers nous, pour que nous lui indiquions où est son fils. Lorsque je lui désigne son fils, elle nous regarde, elle nous regarde, étonnée de cette ressemblance parfaite. Puis elle s'adresse à Horacio, ignorant toutes les autres personnes présentes.

— Je dois vous parler, mon fils.

— À propos de la police ?

— Non, à propos de votre frère.

Horacio me jette un regard, qui n'échappe pas à sa mère.

— Ce ne sera pas long.

Ils s'isolent tous les deux et je n'entends plus rien de leurs échanges.

Horacio revient vers moi alors que sa mère, sans même un regard vers nous, rejoint ses invités en affichant un sourire qui fait aussitôt oublier son visage grave d'il y a quelques instants.

— Ophélie, je dois te parler.

Mon cœur est alors transpercé de la plus froide des lames. Que va-t-il m'annoncer ?

Comprenant mon désarroi, il prend mon visage entre ses mains chaudes et douces.

— Rien qui remette en cause nos beaux projets, mon aimée ! N'aie crainte. J'ai reçu de mauvaises et de bonnes nouvelles.

— Dis-moi, par pitié !

— Je fais vite, nous sommes attendus. Alors voilà : mon frère Tiburce est atteint de la syphilis et il en est aux derniers stades de la maladie, il ne saurait tarder à être pris en soins dans un hospice qui s'occupe de ces personnes. Il n'en ressortira jamais.

— Mon Dieu ! Mais alors c'est pour cette raison qu'il est aussi violent ?

— Oh que non ! Il a toujours été violent et encouragé en cela par notre père. Pour lui, un homme véritable agresse et viole, il ne lit pas des pièces de théâtre et de la poésie.

— Mon chéri, qu'as-tu donc vécu ?

— Nous en parlerons plus tard et...

Esteban arrive en courant.

— Alors les deux tourtereaux ! L'heure n'est pas aux caresses ! Nous sommes attendus !

— Nous arrivons, Esteban, encore une minute.

Il repart et nous laisse tranquilles.

— Deuxième nouvelle, beaucoup plus agréable : les choses ne sont pas encore faites, mais je vais en toute logique reprendre les affaires

de Père et devenir officiellement l'héritier de mes parents.

— Mais c'est formidable !

— Ainsi je pourrai, sans changer de lieu, passer de mon travail au plancher de la scène. N'est-ce pas merveilleux ?

— Et... cela est sûr et certain ?

— Ce n'est pas acté officiellement, mais c'est la volonté de Mère et disons qu'elle... tient les rênes.

Une voix tonitruante nous parvient alors, celle de Monsieur Elmer.

— Ophélie ! Horacio !

Nous nous regardons en riant et partons en courant, main dans la main, vers le devant de la scène où tous nos amis nous attendent.

Nous nous retrouvons vite séparés les uns des autres, entrepris par un couple ou par un autre, mais aussi par de jeunes hommes et femmes passionnés de théâtre.

On nous apporte à tous de quoi ôter notre maquillage et nous procédons lentement, ménageant un suspense voulu. Pour ma part, je n'ose pas me lancer. Monsieur Elmer me fait alors un clin d'œil et remue ses mains pour me mettre en mouvement tout en m'encourageant d'une mimique insistante.

Et voilà, c'est fait, nous sommes tous démaquillés et le ciel ne m'est pas tombé sur la tête !

Je regarde vers Horacio. Trois de ses amis d'enfance le portent en triomphe. Dès qu'ils l'ont reconnu ils sont venus vers lui pour le féliciter d'avoir réalisé son rêve d'enfance : monter sur les planches !

Ils se dirigent dans ma direction, à sa demande, et le déposent au sol. L'un des trois s'adresse à moi.

— Ce qu'il a pu nous inonder de sa passion du théâtre, lorsque nous étions enfants ! Nous devions sans cesse jouer de courtes pièces qu'il écrivait...

Je le regarde, ébahie.

— … et il distribuait les rôles. Et après cela, les répétitions se faisaient sous le chêne centenaire qui se trouve juste derrière cette salle. Et ensuite, représentation devant nos parents et frères et sœurs !

— Le nombre de rideaux et torchons qui ont disparu de chez nous ! ajoute un autre.

— Et nos parents les retrouvaient le jour de la représentation, dit le troisième.

— Oui, troués, percés, déchirés, recouverts de peinture, dit Horacio.

— Mais nous n'étions pas aussi passionnés que lui. Nous sommes partis vers d'autres choses par la suite. Même si la lecture reste pour nous tous un centre d'intérêt évident.

Les trois amis s'éloignent, nous laissant en tête-à-tête.

— Or donc, vous écriviez, mon cher Monsieur Thompkins ?

— Ophélie ! J'avais sept ou huit ans !

— Et que sont devenus ces écrits ?

— Dans le grenier, avec mes déguisements, dans ma malle aux trésors.

— Eh bien moi, je voudrais bien les lire un jour ou l'autre.

— Chaque chose en son temps, jeune impatiente. Laissons le temps aux choses, veux-tu ?

Esteban est là aussi, avec une Stella rayonnante accrochée à son bras. Pendant que celui-ci se tourne vers Horacio, je m'adresse à Stella tout en fixant sa main agrippée à l'avant-bras d'Esteban.

— Quelque chose m'aurait-il échappé ?

— Tu étais trop occupée avec ton Horacio, ma belle, dit-elle avec une voix de confidence.

— Sans doute, oui...

Tommy arrive alors vers nous, un sourire immense lui barrant le visage.

Horacio l'attrape et le serre contre lui.

— Tommy, mon frère ! Viens dans mes bras ! Je n'ai pas eu le loisir de te remercier tout à l'heure, mais tu as joué le jeune noble suffisant à merveille ! Tu nous as sauvé la vie, à Ophélie et moi.

— Et à la troupe, ajoute Esteban. Sinon, nous étions tous bons pour la corde ou les travaux forcés.

— C'est certain, dis-je. Car mes parents auraient parlé d'enlèvement et non de fugue, afin de garder la tête haute.

— Je vous remercie, Monsieur Horacio, dit Tommy. J'étais très intimidé de me tenir ainsi face aux policiers, mais encore plus de jouer votre rôle. La confiance que vous m'accordez est la plus belle chose qui me soit arrivée depuis bien longtemps !

— Arrêtons là les « vous » et passons aux « tu », cher Tommy.

— Bien, Monsieur... pardon ! Bien, Horacio !

Les deux hommes se serrent encore plus fort dans les bras l'un de l'autre.

— La famille, dit Esteban, c'est ce que nous vivons au sein de cette troupe, et certainement pas ce que la généalogie et les mariages nous imposent !

Stella et lui s'éloignent, suivis de Tommy qui va retrouver son jeune frère.

— En parlant de famille, dit Horacio, Mère voudrait te parler quelques instants.

— À moi ?

— Oui, à vous ma chère. À ma future femme, à la future mère de mes enfants et de ses petits-enfants.

Je rougis jusqu'à la racine de mes cheveux.

— Et à ton père aussi ?

— Oh non ! Il n'a pas assisté à la pièce, il déteste ça ! Il a accompagné Mère jusqu'ici puis il s'est éclipsé.

Je suis donc Horacio et me retrouve face à Madame Thompkins.

— Mère, voici Ophélie, ma jumelle durant cette pièce.

— Jeune fille, vous êtes une bien bonne actrice.

— Et une auteur également ! ajoute Horacio.

— Oh ! Voilà qui est singulier. Il faudra que nous en reparlions.

— Madame, je tenais à vous remercier pour votre accueil, mais aussi à vous prier de m'excuser pour la présence de la police dans vos murs et...

— Quelle police ? Horacio, mon fils, avez-vous vu la police ce soir, ici, chez nous ?

— Non, Mère, absolument pas.

Je les regarde tous les deux, ébahie.

— Madame, je... à propos des documents qui mentionnent mon nom, je tenais à...

— Votre nom, dites-vous ?

— Oui, mon nom de naissance. Peut-être l'avez-vous lu, et...

— Jeune fille, notre nom de naissance à nous autres femmes, n'est qu'un passage. Dès lors que nous nous marions, nous nous devons de porter, fièrement si possible mais ce n'est pas donné à toutes, le nom de notre époux. Et dans votre cas, c'est bien la seule chose qui m'importe. Connaissez-vous le nom de votre futur époux, jeune fille ?

— Eh bien, je...

— Oui Mère, elle le connaît, intervient Horacio.

— Alors voilà qui est parfait... et suffisant.

— Merci beaucoup, Mère !

Horacio dépose sur la joue de sa mère un baiser d'enfant, qui lui arrache un léger sourire. Puis elle se tourne vers moi.

— Ah, une dernière chose. Vous êtes invitée à nous rejoindre avec mon fils au cocktail donné pour mon anniversaire.

— Je ne sais pas si je dois...

Ne tenant pas compte de mes réserves, elle me regarde de la tête aux pieds.

— Janice vous offrira avec plaisir une de ses toilettes, vos mensurations semblent correspondre aux siennes. Horacio vous conduira à elle.

Là-dessus elle repart vers ses hôtes pour se lancer dans des discussions que nous n'entendons pas.

Horacio prend mes mains et les embrasse avec une fougue qui m'amuse. Fort heureusement cela me décontracte un peu.

— Et maintenant, je vais te présenter Janice. Son sujet de discussion

principal est elle-même. Mais prendre sous son aile une personne qu'elle pourrait aider lui permettra de se sentir importante.

— Comment est-elle ? Tu ne m'as jamais parlé d'elle.

— Tantôt elle pleure, tantôt elle rit. Comme nous tous dans ce bas monde, n'est-ce-pas ?

Je fixe alors les deux masques qui sont accrochés sur le devant de la scène, un qui pleure et un qui rit.

— Oui, dit Horacio, qui a suivi mon regard, le théâtre de la vie...

Chapitre 27

Samedi soir

- Elmer -

La soirée et la représentation ont été mémorables et tout un chacun dans la troupe est ravi de ce succès, qui ouvre la porte vers une autre forme de vie.

J'entendais il y a quelques instants discuter deux actrices à propos de leurs enfants. Elles se réjouissaient de les voir partir le matin à l'école, comme n'importe quel enfant de nos campagnes. Elles les imaginaient déjà se faisant des camarades et racontant leur journée de classe en rentrant le soir. Cela semblait être pour elles le *summum* du luxe ! Une vie réglée comme une horloge...

Les hommes, eux, savent qu'ils pourront, aux moments creux de notre activité, trouver du travail chez les agriculteurs de la région ou dans d'autres domaines. Il ne manque pas de bois à couper pour alimenter les cheminées des maisons bourgeoises qui sur Weston sont légion, ou de sous-bois à entretenir, ou encore de travaux d'entretien dans les manoirs.

Pour moi et ma Lydia, ma foi, nous aviserons.

Je suis si heureux de voir ma troupe rassurée et d'avoir sous les yeux toute cette jeunesse pleine de vie, que pour un peu cela me suffirait.

Je crois bien que nous allons devoir prévoir le mariage de notre Stella assez rapidement. Esteban n'est pas homme à patienter des lustres et je sais que ma fille chérie a le sang chaud elle aussi !

Quant à notre Ophélie, la voilà sortie de ses angoisses et terriblement amoureuse du jeune Horacio, qui est un être d'une bonté et d'une honnêteté qui l'honorent. Avec un frère comme il en a un, c'est presque incompréhensible.

— Papa ! Papa !

Luna me secoue par le bras, campée devant moi.

— Serais-tu devenu sourd ? Je t'appelle depuis des lustres !

— Mon enfant ! J'étais perdu dans mes pensées.

— Alors, reviens vite parmi nous, Madame Thompkins te fait parvenir ce billet. Et ça semble urgent.

Luna est un délice. Elle est très exactement identique à Stella au même âge. Intelligente, espiègle, observatrice, débordante d'énergie. Elle est aussi blonde que sa sœur est brune, la peau aussi laiteuse que celle de Stella est colorée. Mes deux déesses...

— Tu vas revenir avec de bonnes nouvelles ?

— Sans aucun doute, ma fille.

— Elle dit quoi dans son billet, Madame Thompkins ?

— Eh bien, découvrons cela ensemble.

Nous nous asseyons côte à côte et Luna dévore les lignes là où je les déguste en prenant mon temps.

— Ah, tu vas devoir aller te faire beau.

— Que sous entends-tu ? Que je suis un vieil homme laid et repoussant ?

— Tu dois juste te faire encore plus beau. Et surtout élégant. Tu te rends compte ? Tu es attendu dans le salon de cette magnifique maison. Tu nous raconteras ?

— Nous allons faire mieux, ma fille. Ta mère et toi, vous allez m'accompagner.

— Ah non ! C'est une affaire d'homme !

— Et Madame Thompkins ?

— Elle, c'est différent. C'est elle qui commande, ici.

— Dans ce cas.

Je blague avec ma fille, mais je dois avouer que je n'en mène pas large. Discuter affaire avec une personne qui est d'un tout autre niveau social, voilà qui n'est pas chose qui me met à l'aise. Et avec une femme, qui plus est ! Madame Thompkins doit me recevoir avant le cocktail donné en l'honneur de son anniversaire. Elle désire que nous nous mettions d'accord sur les tenants et les aboutissants de notre installation sur ses terres. Sa lettre est claire, elle tient à ce que nous soyons d'accord sur ce qui nous liera, de façon à éviter les mauvaises interprétations d'une partie ou de l'autre. Voilà qui ressemble à un vrai contrat !

Je me prépare au plus vite et me présente à la porte des cuisines. Je n'ai pas osé aller tirer la cloche à l'entrée de la demeure.

Frannie me reçoit avec le sourire.

— Alors, Monsieur Elmer, j'ai appris que vous alliez discuter affaires avec notre maîtresse, c'est bien cela ?

— Ne m'en parlez pas ! Moi qui n'ai jamais eu le trac lorsqu'il s'agit de jouer devant une salle comble, me voilà tout tremblotant.

— Ne vous inquiétez pas. Madame a toujours été un peu froide et raide dans son attitude, mais elle a un cœur d'or et elle est très juste. Nul dans cette maison n'aurait l'idée de partir se faire embaucher ailleurs !

— Et... où dois-je me rendre pour mon rendez-vous ?

— Albert va arriver. Il ne cesse de faire des va-et-vient entre la cuisine et les salons. Il va vous accompagner.

— Ah, parfait. Je vais attendre.

— Voulez-vous un verre de vin et une ou deux gougères pour patienter ?

— Oh non ! Je ne voudrais pas que Madame Thompkins me sente une haleine avinée ! Qu'elle ne se méprenne pas sur ma nature.

— Oh oh ! Un bon point pour vous.

— D'ailleurs, Albert est déjà là.

Le majordome m'accompagne jusqu'à un petit salon, qui à mes yeux n'a de petit que le nom. Plus grand que quatre ou cinq roulottes, chez nous autres, il pourrait héberger entre quatre et six familles ! Mais là n'est pas la question...

Madame Thompkins est debout près de la cheminée lorsque j'entre. Elle se tourne vers moi et m'invite à prendre un siège, tout en s'asseyant en face de moi.

— Albert, faites-nous porter deux verres de ce délicieux brandy que mon frère nous a rapporté de France.

— Bien, Madame.

Albert nous laisse seuls et mon hôtesse ne perd pas de temps.

— Bien. Alors dites-moi, comment trouvez-vous la salle où vous avez joué, ces deux soirées ?

— Elle est spacieuse et très belle !

— Elle n'a plus le faste de sa jeunesse, mais avec quelques travaux bien menés, elle pourra retrouver sa beauté d'origine et être agrémentée de tous les aménagements nécessaires pour en faire une véritable salle de théâtre.

— Cela risque de coûter très cher, Madame.

— Je le sais. Mais je sais aussi que mon fils Horacio y trouvera beaucoup de bonheur, et moi aussi par conséquent. Et puis, j'ai déjà vécu plus de la moitié de ma vie. Dans ce manoir, précisément. Un lieu que j'ai toujours connu au mieux prétentieux, au pire triste comme un tombeau. Votre troupe apportera à cet endroit la vie qui m'a toujours manqué, et ce pour les années qu'il me reste à vivre. Horacio aura grand plaisir à s'occuper des affaires de votre troupe : comme l'organisation du calendrier des représentations, vous trouver de nouveaux clients, chercher des acteurs remplaçants si besoin, etc.

— Eh bien, je vois que vous avez pensé à tout !

— Sans doute que non. Il y aura forcément des imprévus. Par contre, à votre charge, il faudra pouvoir proposer aux spectateurs une variété suffisante de pièces, peut-être même des choses écrites sur commande. Pensez-vous que ce soit possible ?

— Ophélie saura s'en charger. Elle a sans cesse de nouvelles idées !

— Parfait !

Cette femme est d'une élégance naturelle rare. Elle fait partie de ces personnes dont on se dit que même en portant les plus odieux

oripeaux, elles seraient malgré tout élégantes. Et en plus de cela, ses yeux débordent d'une intelligence que l'on retrouve sans le moindre doute chez Horacio.

— Mais j'aurais aussi une demande qui est sans rapport direct avec votre activité.

— Je suis à votre service, Madame.

— C'est à propos d'Horacio. Je sais qu'il sera attiré en permanence par votre théâtre.

— Il semble aimer cela en effet.

— Mon Dieu, oui ! Demandez donc à un aveugle s'il veut voir ! Et justement, c'est là que j'aurai besoin de votre aide.

— Je vous écoute.

— Horacio devra sous peu s'occuper seul des affaires de notre famille. Enfin, avec l'aide de notre cher notaire et de nos associés. Certes, il est très brillant et il a fait les études nécessaires pour cela, mais il est aussi passionné par le théâtre. Et je crains un peu que...

— Vous voudriez que je le freine s'il se montre trop présent près de nous, au risque de délaisser sa tâche ici ?

— Voilà, c'est exactement cela ! Il est très fougueux, et aussi apparemment très épris de cette jeune fille, Ophélie. Je ne voudrais pas qu'il compromette tout en oubliant son devoir.

— Horacio ? Oublier son devoir ? Je l'en croit bien incapable. Et puis, il aura auprès de lui le meilleur des garde-fous ! Ophélie a la tête sur les épaules, elle ne le laissera pas courir à sa perte et à celle des autres.

— Je veux bien vous croire.

— À ce sujet, désirez-vous en savoir un peu plus au sujet de notre protégée ?

— Pas le moins du monde, Monsieur Elmer. Pour ce que j'en sais, elle sera la bienvenue au sein de notre famille et je ne désire pas pour le moment en savoir davantage. Les regards échangés entre elle et mon fils sont la seule et unique preuve dont j'ai besoin pour savoir que je peux l'accueillir parmi nous.

Madame Thompkins repose son verre sur la table. Elle n'en a pas bu une goutte.

— Ah ! Et puis, j'allais oublier. Nous avons une aile du manoir qui pourrait tous vous héberger. Cela vous conviendrait-il ?

— Je...

— Oh, mais je ne vous demanderai pas de payer pour cela, Monsieur Elmer, cela va de soi.

— C'est très gentil, Madame, mais je ne sais trop que dire, en réalité. C'est juste que, voyez-vous, nous sommes tous habitués à dormir dans nos roulottes. Il faudra sans doute un peu de temps à mes compagnons pour que l'idée fasse son chemin. Ce serait un très gros

changement.

— Mais oui, bien sûr, suis-je sotte. Nous aurons tout le temps d'en reparler. En attendant, je vais faire démarrer les travaux de remise en état des lieux. Que vous y emménagiez ou pas, ce sera toujours une bonne chose..

— Je vous remercie, Madame. Et maintenant, je vais aller retrouver ma famille et vous laisser à vos invités.

Une fois de retour auprès de Lydia et de mes filles, je suis bien évidemment assailli de questions.

— Dans quelques jours, nous signerons une sorte de contrat, avec le notaire de la famille Thompkins. Et Madame Thompkins nous laissera le temps de le lire à tête reposée entre nous, avant de le signer. Je trouve cela rassurant.

— Elle t'a posé des questions à propos d'Ophélie ?

— Pas une seule !

— Ah... Pourtant elle est invitée ce soir au cocktail des Thompkins, non ?

— Tout à fait. Et c'est la sœur d'Horacio qui va lui trouver une tenue de soirée.

— Tu me raconteras tous les détails ?

— Je te dirai tout un peu plus tard. Mais sache que tout est prévu et il semble bien que nous ne manquerons pas de travail.

— Voilà qui est parfait, dans ce cas.

Chapitre 28

Samedi soir

- Horacio -

Mère a vraiment fait préparer une soirée cocktail tout à fait fastueuse et magnifique. Notre demeure a été décorée avec un goût certain. Les fleurs sont légion et chacun des salons exhibe sa propre couleur, des fleurs aux nappes, en passant par les coussins des canapés, rideaux, etc.

Et Mère tenant à ce que tout un chacun puisse discuter avec les uns et les autres indifféremment, elle encourage chacun à changer de salon au cours de la soirée, en réponse à un coup de clochette qu'elle donne elle-même en circulant dans les pièces.. Ce qui crée dès le départ du mouvement et des éclats de rire de toutes parts.

Père regarde tout cela du fond du fauteuil où il s'est calé, sa canne d'une main, son verre à brandy de l'autre, un guéridon garni d'une bouteille pleine à son côté. Il maugrée, ne voyant pas pourquoi gaspiller autant d'argent pour fêter l'avènement de la vieillesse d'une femme insipide. Mais personne ne l'écoute. Je me sens pris d'un élan de pitié à son égard et m'apprête à aller lui tenir compagnie. Mais une femme de chambre arrive vers moi, tout sourire.

— Monsieur Horacio, votre sœur vous prie de bien vouloir la rejoindre dans ses appartements.

Mon Dieu ! Ophélie doit être prête à descendre et elle va avoir besoin de mon bras, mais surtout de ma présence.

Je frappe doucement à la porte de ma sœur. Je n'ai jamais été aussi impressionné par une porte, et certainement pas celle des appartements de ma sœur !

— Entre, jeune nigaud !

J'ouvre la porte et me retrouve face à ma sœur, joyeuse comme je ne l'ai pas vue depuis bien longtemps.

— Si tu veux être invité à entrer, il faut frapper plus fort que cela, mon frère. Heureusement que quatre oreilles attentives étaient à l'affût de ton arrivée. Bon, maintenant, tu t'assois et tu attends ma surprise.

Je la regarde, étonné.

— Pourquoi dois-je m'asseoir ?

— Parce que je ne voudrais pas être responsable d'une chute de mon frère sous le coup de l'émotion.

Elle se tourne vers la porte de sa chambre.

— Ophélie ! Vous pouvez venir !

Entre alors dans la pièce la plus jolie et la plus rayonnante des jeunes femmes que la Terre aie jamais portée. Bien évidemment, j'en reste sans voix et n'en finis plus de me noyer dans les immenses yeux noisette de mon aimée...

Ma sœur, qui est debout près de moi, pose alors ses mains sur mes yeux.

— Mais enfin Janice, à quoi joues-tu ?

— Quelle est la couleur de sa robe ?

— Quoi ?

— Dis-moi la couleur de la robe que porte Ophélie.

— Mais, je ne sais pas moi, je...je n'y ai pas prêté attention.

— Et la mienne ?

— Tu portes ta robe verte en organdi, celle que tu as rapportée de Londres le mois dernier.

Elle ôte alors ses mains et s'adresse à Ophélie.

— Et voilà, démonstration terminée.

Je me lève alors et regarde Janice.

— Mais enfin, vas-tu m'expliquer à quoi tu joues ?

— J'expliquais à Ophélie que pour savoir si un homme est amoureux, il suffit de lui demander la couleur de la robe que porte une femme. S'il s'en souvient, il n'est pas amoureux, s'il ne l'a pas remarqué, il est amoureux, car il ne voit que son aimée ou bien il l'imagine plus sans robe qu'avec. Le jour où il remarque la toilette de sa femme, il faut s'inquiéter pour son couple...

— Eh bien, je ne te savais pas aussi calée sur les relations entre hommes et femmes.

— Regarde donc la robe que porte Ophélie. Pouvais-tu ne pas voir sa couleur ? Franchement, si elle avait été dans une vitrine, l'aurais-tu dédaignée ?

Je balaie alors Ophélie du regard et dois avouer que ma sœur est dans le vrai. Elle porte une tenue d'un rose profond et doux à la fois, qui va admirablement bien avec son teint. Nous nous sourions et je me tourne vers Janice.

— Tu as su trouver la robe parfaite. Tu es très douée pour conseiller les jeunes femmes sur leurs toilettes.

— Et elle a tenu à m'asperger d'un de ses parfums, dit Ophélie. Peut-être un peu trop capiteux à mon goût...

— Ophélie, vous devez ce soir vous faire remarquer ! Vous serez bientôt indissociable de la vie de cette demeure. Vous devez marquer les mémoires.

Je me dirige vers Ophélie et lui tends mon bras.

Janice nous regarde.

— Et voilà ! dit-elle en nous ouvrant la porte. Je passe devant pour

annoncer votre arrivée.

Nous arrivons dans le salon où se tient Mère, entourée d'amis et lancée dans une conversation animée. Janice s'approche d'elle et lui glisse quelques mots à l'oreille. Mère se retourne alors vers nous et nous rejoint, les mains tendues vers Ophélie.

— Vous êtes encore plus charmante que ce que j'avais en mémoire. Mon fils sait-il qu'il a de la chance ?

— Oui, Mère, intervient Horacio. J'en suis tout à fait conscient. Et Janice s'est même chargée de nous démontrer que je suis amoureux.

— Comment cela ? s'étonne-t-elle en regardant sa fille.

— Je vous expliquerai plus tard, Mère.

— En attendant, Horacio vois-tu un inconvénient à ce que j'annonce dès ce soir vos fiançailles ?

— Mère, n'est-ce pas un peu précipité ?

— Pour qui ?

— Eh bien... effectivement. Vous avez raison.

— Bien sûr que j'ai raison ! Je suis ici chez moi, n'est-ce-pas ?

Je ne peux m'empêcher de glisser un regard vers Père, dont la tête est tombée sur son torse, sans doute endormi sous l'effet du brandy, dont la bouteille est déjà à moitié vide. Mère a vu mon regard, mais me signale son désintérêt pour cet homme en ne daignant pas elle-même le regarder.

— Je vais réunir tout le monde dans le grand salon. Les gens sont toujours friands des grandes et belles nouvelles. Et vous deux, vous restez dans mon sillage. D'ailleurs, regardez autour de vous, tout le monde a déjà remarqué cette charmante jeune femme et n'attend plus qu'une chose, savoir qui elle est.

Lorsque Mère présente Ophélie, tout le monde pousse des « oh » et des « ah » d'étonnement et d'attendrissement. L'annonce des fiançailles pour la quinzaine suivante réjouit tous les invités.

Après cela tous viennent les uns après les autres saluer Ophélie et échanger quelques mots avec elle. Je suis le grand oublié, et c'est tant mieux, car j'en profite pour aller voir ma mère.

— Mais enfin, Mère, qu'est-ce qui vous a pris de présenter Ophélie de la sorte ?

— Je me suis dit que cela rajoutait une touche romanesque à votre rencontre, ce qui n'était pas pour me déplaire.

— Et si quelqu'un va vérifier ?

— Mais enfin, mon fils, ce que les gens aiment, c'est qu'on leur raconte des histoires, de belles histoires. Personne n'a envie de connaître la vérité ! Même si certains ne sont pas dupes, je peux vous le garantir !

— Tout de même, Ophélie fille adoptive d'un vieil oncle et d'une

vieille tante qui viennent de mourir au fin fond du Northumberland... C'est un peu gros, non ?

— Plus c'est énorme et plus on nous suit. Les gens ont ainsi l'impression de participer à cette histoire incroyable. Janice l'a rencontrée là-bas et l'a trouvée charmante. À la mort de mes oncle et tante, Ophélie nous a rejoints. Quoi d'étonnant là-dedans ?

— Certes, quoi d'étonnant... Janice était au courant ?

— Bien sûr ! Et puis, au courant de quoi ?

— De rien, Mère, de rien...

Je prends sa main et l'embrasse avec tout l'amour que je peux ainsi transmettre.

— Je ne vous remercierai jamais assez, Mère.

— Remerciez-moi en étant heureux, mon fils. Et par pitié, ne faites jamais de remarques à votre épouse sur la beauté de ses toilettes.

— Mère ! Vous saviez ce que Janice nous avait dit ?

— Ah, mon fils, sachez que toutes les choses qu'une jeune femme sait, c'est de sa mère qu'elle les a apprises. Qu'elle en soit consciente ou non.

— Et celles que sait un jeune homme ?

Elle jette un regard vers Père, définitivement endormi dans son fauteuil.

— Certains les apprennent de leur père. Et d'autres pas...

Je vais retrouver Ophélie en compagnie de Mère. Nous apercevons Janice en grande conversation avec un homme d'une trentaine d'années. Plutôt timide et au physique ingrat, il se tient un peu courbé, le nez dans son verre, et ose à peine regarder Janice en face qui, elle, n'a de cesse de lui sourire et l'inonder de « n'est-ce pas ? » auxquels il répond d'un timide « oui » ou d'un borborygme prononcé du bout des lèvres.

— N'est-ce pas le fils unique des Fitzgerald ?

— Lui-même ! Monsieur Hannibal Fitzgerald. Unique héritier de la plus grande fabrique de métiers à tisser de notre royaume.

Mère me regarde.

— Je trouve des airs très romanesques à ses nom et prénom. Malheureusement, son physique dément la chose...

— Et il a accepté votre invitation ? Sa mère l'a laissé quitter son chevet ?

Le pauvre Hannibal, fils unique, est cantonné au chevet de sa mère, femme despotique, depuis que son père est décédé il y a dix ans. Jamais sa mère ne lui accorde le droit de sortir de chez lui pour rencontrer qui que ce soit. Elle met en avant que si elle meurt en son absence, il s'en voudra toute sa vie.

— Sa mère est décédée il y a trois mois. Ce soir est sa première

sortie.

— Oh ! Et Janice se fait un devoir de lui expliquer les bons côtés de la vie, c'est cela ?

— Nous pouvons le dire ainsi…

Chapitre 29

Six mois plus tard

- Luna -

Un mariage, c'est déjà un vrai conte de fées, pour moi. Mais aujourd'hui c'est le troisième auquel je vais assister.

— Hadès ! Arrête de me marcher sur les pieds !

Ce chien est encore plus curieux que moi, ma parole. Il faut dire qu'aujourd'hui c'est notre Ophélie qui se marie et toute la troupe est en effervescence. Le pauvre chien ne sait plus où donner de la tête. Et avec ça, les enfants de chez nous et ceux du village n'arrêtent pas de lui tourner autour. En tout cas, il a bien récupéré de sa sale blessure. Grâce à Monsieur Horacio, une fois de plus. Après son opération, il a eu une forte fièvre et Horacio l'a emporté en pleine nuit chez son médecin. Il l'a gardé trois jours ! Et après cela, notre grosse mascotte a retrouvé sa force.

— Luna ! Viens donc ici avec ton complice !

Ah ! Papa m'appelle enfin pour faire les essayages d'Hadès.

— Allez, viens mon gros.

Papa a préparé une petite charrette, dans laquelle on peut asseoir deux jeunes enfants (pas trop lourds) pour ensuite l'atteler à Hadès, grâce à un harnais en cuir confectionné par maman.

Notre gros toutou se plie à l'essayage du harnais et papa attache la charrette. Formidable ! Ça fonctionne très bien et Hadès a tout de suite compris ce que nous attendions de lui.

— Bravo, mon chien !

Esteban vient d'arriver et caresse la grosse tête de son compagnon.

— Et c'est moi, dis-je, qui vais décorer la charrette avec des fleurs. Et j'en mettrai autour du coup d'Hadès.

— Mon chien avec des fleurs !

— Laisse-la faire, intervient Stella qui vient d'arriver. Tu vois bien qu'Hadès se moque totalement de cette histoire de fleurs. Il va promener des enfants et c'est tout.

Stella et Esteban se sont mariés deux semaines après l'anniversaire de Madame Thompkins, en même temps qu'Horacio et Ophélie se fiançaient.

Maintenant ils vivent dans une petite maison non loin du théâtre et Stella l'a aménagée avec beaucoup de goût. Maman lui a cousu des tas de belles choses, rideaux, coussins, plaids. Et même des draps à leurs initiales entrelacées.

Stella reçoit souvent des visites de personnes qui ont besoin de sa clairvoyance, mais ce sont des choses qui la fatiguent et elle évite de trop en faire.

Depuis quelques temps, je commence moi aussi à avoir des visions. J'en ai parlé à Stella, qui va me montrer comment les contrôler. Nous évitons d'en parler à maman, que cela inquiète.

Après les fiançailles d'Ophélie et Horacio, les travaux du théâtre en dur ont commencé et notre troupe a joué comme avant, sur une estrade de fortune, en plein air, dans le parc de cette magnifique demeure. Et dès le début, nous avons eu beaucoup de spectateurs !

Ophélie a ajouté un rôle pour moi dans chacune de ses pièces, mais je ne suis autorisée à jouer que les soirées où il n'y a pas école le lendemain. Papa et maman tiennent à ce que j'étudie le plus possible. Heureusement, l'été est là, avec ses longues semaines de vacances, pendant lesquelles nous allons pouvoir jouer chaque soir.

Les travaux ont duré trois mois et maintenant nous sommes tout à fait sédentaires.

— Luna ! Surveille donc ce chien ! C'est un ogre, hurle Frannie. Il vient de chiper trois sandwiches d'un seul coup de langue !

— C'est parce que votre cuisine est irrésistible, Madame Frannie.

— Ma petite, je ne sais pas si on trouvera un jour celui qui pourra avoir le dernier avec toi, mais il va falloir le chercher longtemps ! Tiens, goûte plutôt mon pain au maïs et dis-moi ce que tu en penses.

Je croque à pleines dents le quignon de pain qu'elle me tend.

— Oh là là ! C'est délicieux ! Même sans rien dedans.

Et maintenant, direction le théâtre, avec mon gros chien. Il va se dérouler là-bas un spectacle extraordinaire auquel vont participer les invités. Enfin, ceux qui sont partants. C'est une idée de Madame Thompkins.

Ce matin a eu lieu la cérémonie du mariage, dans la chapelle du village. Bien évidemment, tout le monde a beaucoup pleuré et Horacio et Ophélie sont sortis de là heureux comme je ne pensais pas qu'il était possible de l'être !

Ils ont prévu un voyage de noces qui va les emmener en France. La sœur d'Ophélie est entrée dans les ordres et pour cela elle a dû choisir entre la France et la Belgique. Je crois que l'abbaye où elle se trouve est au nord de la France, mais je ne sais pas où.

— Hadès !

Ça y est, il a encore repéré un écureuil et le voilà parti à le pourchasser. Il devra s'avouer vaincu quand l'écureuil montera dans un arbre.

Lorsque j'arrive à l'entrée du théâtre, Hadès revient vers moi, épuisé, la langue pendante.

— Eh oui, mon gros, tu n'es toujours pas un chat ! Allez, viens, on doit récupérer les rôles des invités pour les distribuer.

Dans le théâtre, c'est un sacré remue-ménage. Tout le monde va et vient, portant un objet, le reposant ailleurs. Les uns semblent savoir où ils vont, les autres courent et attendent qu'on leur dise quoi faire. Devant tout cela et les voix qui crient et se croisent, Hadès bat en retraite. Il va s'allonger sous une table dont la nappe touche le sol. Je suis certaine qu'il va s'endormir aussitôt.

Ça brasse de l'air dans tous les sens, là-dedans ! J'ai déjà assisté à l'excitation du dernier moment avant les trois coups mais là, ça dépasse les limites.

Ces dames qui terminent les travaux de couture et celles qui préparent les tables portant le maquillage n'arrêtent pas de glousser pour rien et de s'esclaffer à la moindre pointe d'humour de ces messieurs, qui plantent des clous, accrochent des parties du décor, collent, percent, peignent, etc.

Mais moi, je cherche Horacio et Ophélie, les chefs d'orchestre de tout cela. Ophélie a écrit la pièce et Horacio a trouvé tout un tas d'idées pour la mise en scène.

Lorsque j'arrive dans les coulisses, ils sont là tous les deux, penchés sur une table, où feuilles et enveloppes sont éparpillées.

— Nous avons presque terminé, ma belle, me lance Ophélie. Hadès n'est pas avec toi ?

— Il s'est caché sous une table, c'est trop bruyant pour lui.

— D'accord. Il commence quand les promenades des enfants ?

— Dès que les acteurs improvisés auront reçu leurs rôles et commenceront à les travailler.

— Parfait !

— As-tu vu ma mère ? demande Horacio.

— Je l'ai aperçue. Elle ne quitte pas Janice des yeux !

— Je veux bien te croire. Au cours de son premier mariage, elle n'a jamais pu avoir d'enfant et Mère rêve de porter enfin le nom de grand-mère. Et puis Janice, depuis son mariage avec cet étrange Hannibal, s'est très clairement radoucie.

— Il doit la rendre heureuse.

— On dirait bien. Et c’est même sans doute réciproque, car Hannibal se redresse et embellit de jour en jour !

— La magie de l’amour…

— Eh ! Que connais-tu à l’amour jeune fille ?

— Je te rappelle qu’il y en a plein les pièces d’Ophélie, que je lis chaque jour !

— Effectivement. En attendant, jeune fille, voici toutes les enveloppes que tu dois distribuer aux acteurs improvisés.

— Formidable ! Ils piaffent tous comme des chevaux au départ d'une course.

— Parfait !

Ophélie me tend alors les enveloppes pour les poser dans mon panier, puis me demande de l'écouter avec attention.

— Tu vas donc leur expliquer les choses suivantes : sur chaque enveloppe figure le numéro de la scène concernée. Chaque scène est une courte histoire indépendante des autres. Ensuite : la lettre indique la table où se rendre pour se faire maquiller et recevoir son déguisement. Enfin, dernière consigne : on assume l'enveloppe piochée. Un homme peut jouer une femme et inversement.

— Oh mais ça alors ! Ça va être tellement drôle ! Je suis sûre que les invités vont adorer ça et bien rire.

— C'est ce que nous espérons, ma belle.

— Et maintenant, file, jeune fille, ajoute Horacio.

Je les regarde en souriant.

— Que veux-tu encore, demoiselle ? me demande Horacio.

— Je pourrai être la marraine de votre premier bébé ?

Ophélie rougit ! Ben ça alors !

Horacio éclate de rire et fait mine de me taper le postérieur de la pointe de son pied. Il n'empêche qu'ils s'embrassent avec fougue dès que je prends congé !

Je retrouve Hadès, en train de ronfler sous la table.

— Allez, mon gros, on a du travail. Toi, tu amuses les enfants avec l'aide de Papa et moi je veille à ce que personne ne triche en échangeant les enveloppes.

— Wouf.

Ce chien comprend tout ce que je lui dis.

La distribution des enveloppes est simplifiée par Ernie, qui monte sur une branche d'un vieux et majestueux noyer, avec mon panier plein.

Une fois là-haut, il jette toutes les enveloppes à la volée et les acteurs les attrapent comme ils peuvent, en vol ou à terre. Et voilà ! Chacun a son rôle.

Madame Thompkins vient vers moi.

— Tu te débrouilles bien, jeune fille, pour mettre une ambiance joyeuse. Je n'ai jamais vu les invités d'un mariage se comporter de façon aussi délurée et spontanée.

— Cela vous plaît, Madame ?

— Absolument ! Mon manoir est enfin aussi débordant de vie qu'il le mérite. Grâce à vous tous et…

Nous sommes interrompues par des hurlements.

— Aaaaahhh ! Va-t'en de là, sale bête !

— Oh ! dis-je à Madame Thompkins, Hadès a encore dû se laisser tenter par le buffet délicieux de Frannie. J'y cours !

Lorsque j'arrive, mon gros molosse a les babines roses et bleues, couvertes d'une crème au beurre colorée et terriblement sucrée.

— Mais enfin, nigaud, à manger comme ça, tu vas finir par dormir au lieu de faire ton travail !

Je regarde la cuisinière, un peu gênée.

— Je suis désolée, Madame Frannie. Je vais mieux le surveiller…

— J'espère bien, car sinon… sinon…

Elle regarde Hadès, qui la fixe, assis sur ses fesses, la truffe colorée et passe un grand coup de langue pour se nettoyer.

— Grrrr ! Ce chien est un pitre ! Impossible de lui en vouloir, tiens…

Elle remet un peu d'ordre dans son buffet et repart en cuisine.

Il est temps que j'attelle Hadès à la charrette, les premiers enfants viennent vers nous. Leurs parents ont commencé à répéter leurs rôles.

L'après-midi a passé incroyablement vite et nous avons tous beaucoup ri. Certains des invités hommes se sont retrouvés déguisés en femmes et leur façon de mimer les attitudes féminines étaient si cocasses par leur exagération. Le plus drôle de tous a été le prêtre, qui a tenu a jouer un personnage et s'est retrouvé dans le rôle d'une lavandière qui jurait comme un charretier. Entre les poils sur ses bras et sa barbe d'un roux éclatant, personne n'a pu retenir ses fous rires !

Le jour commence à décliner et nous attendons maintenant l'arrivée du gâteau surprise.

Tous ont retrouvé leur véritable identité mais chacun garde en mémoire le rôle qu'il a joué et ceux tenus par les autres invités.

Madame Thompkins est heureuse, enfin, même si j'ai pu observer par moments des ombres dans son regard. Je sais que Tiburce est maintenant interné dans un hospice, car le garder ici devenait trop dangereux pour tout le monde. Sa mère lui rend parfois visite, mais désormais il ne la reconnaît plus. Il semblerait qu'il porte une camisole de force, car il n'est plus calmé par aucun traitement.

Tout cela est bien triste, d'autant plus que Monsieur Thompkins, lui, ne sort plus de sa chambre et s'adonne à la boisson et rien d'autre. Il est cloué dans un fauteuil roulant et ne peut plus rien faire lui-même. Une infirmière s'occupe de sa toilette et veille sur lui en permanence. Il s'est dégradé à une vitesse incroyable dès qu'il a connu la maladie de son fils aîné.

Esteban vient vers moi et me demande si Hadès a rempli son rôle convenablement.

— À merveille ! Il a été gentil comme tout avec tous les enfants.

— Il est où, ce gros molosse ?

— Sous la table qui attend le gâteau. Il dort… d'un œil !

— Ma petite Luna, Stella et moi avons une surprise pour toi.

— Ah bon ! C'est quoi ?

Je bats des mains en voyant Stella arriver vers moi, un sac de tissu brillant à la main, qu'elle me tend. Impatiente, j'ouvre le sac et découvre…

— Mais c'est quoi, ça ?

— De la laine et des aiguilles.

— Oui, je vois bien. Mais pourquoi me donner ça maintenant ? En plus, je ne sais pas tricoter.

— Eh bien, tu vas devoir apprendre.

— Pourquoi ?

Stella me fait un grand sourire.

— Oh ! Mon Dieu ! C'est vrai ? Tu vas… vous allez avoir un…

— Oui, ma belle petite Luna, tu vas être Tata !

— Papa ! Maman ! Venez vite ! Stella, Esteban, ils ont fait un bébé !

— Luna ! N'hurle pas ça comme ça, voyons !

Mais personne ne fait attention à nous, car l'énorme gâteau arrive, porté par quatre gaillards qui le posent sur la table et un deuxième, puis un troisième gâteau, tous identiques, arrivent à la suite.

Tout le monde se regarde.

— Où sont les mariés ? hurle un ami d'Horacio.

Le dessus du premier gâteau se soulève alors et Horacio apparaît.

Il se dresse, les bras au ciel, triomphant. Puis il regarde le gâteau voisin et mime l'étonnement en se frottant le menton. Il se penche vers le gâteau et frappe son couvercle, mais rien ne se passe. Il sort de son faux gâteau, si bien décoré, et soulève le couvercle de l'autre, pour se pencher à l'intérieur. Il se relève et hausse les épaules en signe d'incompréhension, toujours sans parler. J'adore la pantomime ! C'est un art difficile mais tellement excitant quand c'est bien fait !

Horacio sort de son gâteau, en referme le sommet et se penche dans l'autre. Il est alors tiré fermement vers l'intérieur et disparaît dans un claquement du couvercle qui se referme. Tout le monde pousse un cri d'étonnement et finit par éclater de rire.

Le premier gâteau se rouvre alors et Ophélie en sort, souriante et les bras tendus vers le ciel. Elle regarde le faux gâteau d'à côté et se frotte le menton. Elle fait signe aux invités de se taire et tend l'oreille en plaçant sa main en coquille. On entend alors un énorme ronflement sortir du gâteau. Ophélie fait mine d'être en colère et tape fermement de son poing sur le sommet.

Et cette fois-ci, le couvercle s'ouvre et Horacio apparaît, sortant comme un diable de sa boîte. Tous les deux se penchent l'un vers l'autre et s'enlacent, puis Horacio sort complètement et vient attraper

Ophélie pour la prendre dans ses bras.

Ils se dirigent tous les deux vers le troisième gâteau, le vrai ! Ils prennent le couteau qu'on leur tend et découpent ensemble la première part, qu'ils déposent dans une assiette pour en attraper chacun une cuillerée qu'ils engloutissent en mêlant leurs deux bras. Et voilà, le champagne peut couler à flots !

Les deux jeunes mariés descendent de la table avec la fougue qui est la leur et c'est alors que le voile d'Ophélie tombe au sol.

Nous pouvons tous admirer sa magnifique chevelure, redevenue blonde, qui vole dans la brise et s'étend comme un éventail dans les derniers rayons du soleil.

Elle nous inonde et nous éblouit de sa lumière dorée. C'est tellement beau…

Les théâtres itinérants

et les spectacles en général, en pleine ère Victorienne…

L'accès à la culture était un vrai problème à cette époque. Pour deux raisons : tout le monde ne savait pas lire, loin de là, ET même en sachant lire, les livres coûtaient cher et les représentations théâtrales étaient quasiment inaccessibles pour les classes sociales les plus démunies. Les troupes de théâtre itinérantes étaient donc pour le peuple une véritable porte d'accès à la culture.

Ces troupes jouaient plus volontiers des pièces écrites par eux-mêmes et plus rarement des pièces d'auteurs « classiques », comme c'est le cas de la troupe de Monsieur Elmer dans notre histoire.

Il faut savoir que le théâtre n'était qu'une partie de ce que l'on peut appeler la culture populaire. La première moitié du dix-neuvième siècle donnait plus de place, pour les « loisirs » épisodiques, aux foires, aux combats d'animaux (eh oui !), aux fêtes de villages, aux montreurs d'êtres difformes, etc.

Il ne faut pas non plus oublier que jusqu'en 1869 les exécutions des condamnés étaient

publiques et constituaient elles aussi une « attraction » qui attirait beaucoup de monde, déclenchant souvent des débordements violents. Tout ceci s'inscrit fort bien dans le contexte de l'ère victorienne, morbide, pendant laquelle il existait une réelle fascination par la mort en général.

On comprendra ainsi pourquoi nos personnages évoquent les comportements agressifs fréquents du public, jetant fruits et légumes pourris sur les acteurs. D'autant plus que c'était en général au cours des foires, mêlant combats d'animaux, montreurs de « monstres » et théâtre, que se produisaient les petites troupes de comédiens ambulants. Leurs saynètes avaient pour but de ridiculiser les riches tout en montrant les pauvres sous un jour sympathique et qui tirait son épingle du jeu au final.

C'est également à cette époque que naît le cirque : spectacles à cheval, numéros de clowns, exhibitions d'acrobates, etc.

L'accès aux « imprimés » était très réduit pour le peuple : journaux et romans très chers, pas de bibliothèques, sauf dans les grandes villes, et elles aussi très chères. Les seuls imprimés que la plupart des gens du peuple ont un jour feuilletés étaient la Bible ou les Saintes Évangiles…

Pourtant, les gens ont envie qu'on leur raconte des histoires. Ainsi, chaque journal propose des pages de poésie, des histoires de fiction, qui sont lues à un public qui se réunit au pub. Cela remplace les occasions de se réunir autour d'activités violentes comme les combats d'animaux, qui ont été peu à peu interdits.

Il ne faut pas oublier non plus qu'il y avait nombre d'opposants à la diffusion de la culture chez les gens du peuple, ces opposants bien conscience que cela pouvait réduire le fossé entre classes aisées et classes populaires...

Pourtant, l'alphabétisation se mettant peu à peu en place (en 1880, l'école primaire devient obligatoire jusqu'à dix ans), les gens du peuple ressentent l'envie de lire par eux-mêmes.

La barrière financière sera levée par les fameux *Penny Dreadful*, magazines vendus pour la modique somme d'un Penny, distribués à plusieurs millions d'exemplaires par mois. Ce sont là souvent des histoires horrifiques, violentes, reprenant parfois des faits divers réels, particulièrement sanglants et répugnants.

Enfin, deux autres modes de diffusion de la culture étaient très présents : le music-hall et le *Puppetry Arts*.

Au music-hall on trouvait du chant, de la danse, de la pantomime et des numéros de clown. C'était aussi l'occasion de boire, de jouer, de chahuter (et même d'y trouver des prostituées). Pourtant, c'était souvent une sortie familiale, à laquelle les femmes participaient. Le

music-hall plaisait beaucoup car le public participait au spectacle.

Le *Pupperty Arts* a évolué au fil des décennies. Il s'agissait de spectacles de marionnettes à fils, qui « interprétaient » des pièces jouées par ailleurs par de vrais comédiens en chair et en os, mais à moindres frais ! Des « théâtres » à la taille des marionnettes étaient ainsi bien plus facilement transportables ! De véritables compagnies virent le jour et furent à une époque très nombreuses. Elles jouaient des mélodrames, mais se mêlaient aussi à des tournées où l'on retrouvait music-hall et pantomimes.

Toutes ces formes de spectacles, qui ont animé les campagnes, les villages et même les agglomérations, ont eu leurs grandes heures, mais n'ont pas su résister à l'avènement du cinéma…

Qu'en avez-vous pensé ?

Laisser votre avis à propos du livre *Amour et faux-semblants* sur Amazon, même succinct, nous aide énormément.

Alors, même si c'est pour n'écrire que quelques mots, je vous serais extrêmement reconnaissante de nous laisser votre ressenti dans un commentaire !

Pour cela, rien de plus simple. En moins de 2 minutes, vous pouvez donner une note au livre et ajouter quelques mots si vous le souhaitez, il vous suffit de cliquer sur le lien :

Je donne mon avis sur le livre

Merci encore pour votre confiance et à bientôt pour de nouvelles romances dans
le Londres victorien, en particulier avec
le tome 7 des « Amours Anglaises »,
Amour et Riviera, bientôt en précommande.

VOTRE BONUS AVANT DE PARTIR !

Avant de partir, téléchargez ce roman en pdf, qui est le seul feel-good écrit par Madison. Vous y découvrirez des personnages aussi attachants que ceux des romances historiques du même auteur : *« L'atelier de réparation des âmes brisées ».*

Cliquez sur ce lien ou copiez-le :

https://bit.ly/3sCky97

D'autres livres du même auteur

Dans la série:
"Amours anglaises au XIXème siècle"

Amour et fines dentelles:
https://www.amazon.fr/dp/B09N8PZ379

Amour et héritage:
https://www.amazon.fr/dp/B09T1N3TRD

Amour et clichés chics:
https://www.amazon.fr/dp/B09ZPW9JHV

Amour et mauvais esprits:
https://www.amazon.fr/dp/B0B8P5FFHN

Amour et chants de Noël:
https://www.amazon.fr/dp/B0BPK51LSC

Un roman contemporain "feel-good":

L'atelier de réparation des âmes brisées:
https://www.amazon.fr/dp/B0C6RCTPWZ

[1] Horacio et Ophélie sont des personnages de William Shakespeare.

[2] Terme qui désignait à cette époque les femmes qui étaient porteuses de maladies sexuellement transmissibles, dites « maladies honteuses ».

[3] Nom donné à cette époque aux hommes homosexuels. À savoir que l'homosexualité était hors la loi en Angleterre à l'époque victorienne.

[4] Il n'existait plus depuis longtemps en Angleterre de monastères ou d'abbayes. Pour entrer dans ce type de congrégation, il fallait s'expatrier en France ou en Belgique.

[5] Un des personnages centraux du premier tome de la série, *Amour et fines dentelles,* sur Amazon : https://www.amazon.fr/dp/B09N8PZ379